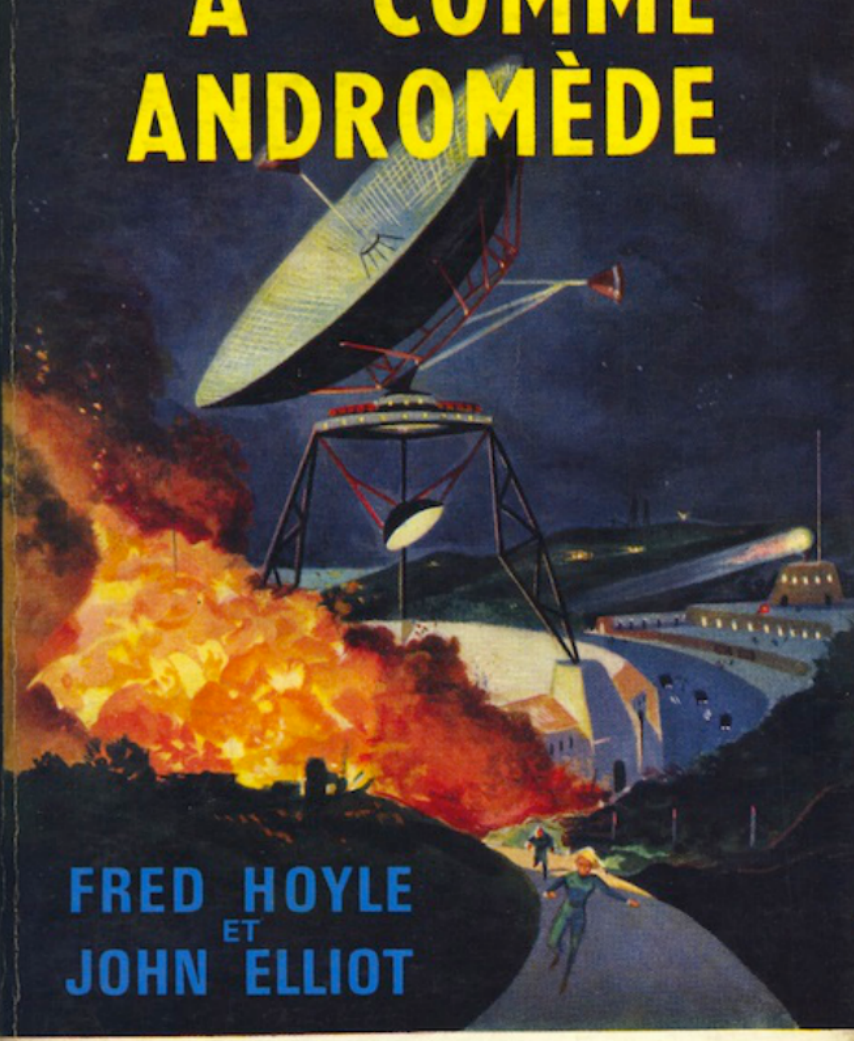


"A" COMME ANDROMÈDE



FRED HOYLE
ET
JOHN ELLIOT

FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

« A » COMME ANDROMEDE

FRED HOYLE et JOHN ELLIOT

« A » COMME ANDROMEDE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, bld Saint-Marcel - PARIS XIIIe

Le titre anglais de cet ouvrage est :
A for Andromeda.
Traduction et adaptation de B.-R. Bruss.

© 1965 « Editions Fleuve Noir », Paris
Fred Hoyle and John Elliot
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Les feux du soleil couchant ourlaient l'horizon tandis que la voiture qui venait de la ville de Bouldershaw montait à travers la lande vers Bouldershaw Fell.

Judy Adamson, assise à l'arrière à côté du professeur, regardait avec curiosité par la portière, mais c'est seulement lorsqu'ils atteignirent le sommet de la colline qu'elle aperçut le radiotélescope.

Soudain, il se dressa devant eux : trois énormes piliers incurvés vers le haut, formant une arche triangulaire qui se détachait, sombre et puissante, sur le ciel d'où se retirait la lumière du jour. Au-dessous, se creusait une sorte de bol en ciment de la dimension d'un stade sportif. Tout en haut, suspendu au sommet de l'arche, un plus petit bol en métal d'où une longue antenne descendait jusqu'au sol.

La taille de l'ensemble ne frappait pas tout d'abord et semblait proportionnée au paysage. Ce fut seulement quand l'auto fit halte et que Judy en fut descendue qu'elle commença à se rendre compte de l'énormité de cet ensemble qui ne ressemblait à rien qu'elle eût déjà vu, et qui lui donna l'impression d'une chose aussi complète et intense qu'une belle sculpture. Mais cette structure formidable n'avait en soi rien de sinistre, rien qui fît présager l'extraordinaire et désastreux avenir qui allait en surgir...

Ils restèrent un moment immobiles à la contempler, tandis qu'une brise tiède caressait leur visage. Autour d'eux, ils pouvaient voir quelques bâtiments bas et divers petits appareils et antennes épars sur la lande déserte qu'entourait une clôture métallique. Le silence était quasi total, et ils auraient presque pu percevoir les vibrations de la grande oreille faite de métal et de ciment qui était à l'écoute des étoiles.

Le professeur Ernest Reinhart mena Judy vers le bâtiment principal, tout neuf d'aspect, devant la façade duquel s'affairaient encore des ouvriers, des peintres.

— Il y a toutes sortes d'annexes, dit-il, mais c'est ici que se trouve la salle de contrôle.

Le professeur était un homme d'une soixantaine d'années, net d'allure, petit, affable comme un médecin de famille.

— Il m'a fallu dix ans de travail pour mettre ça sur pied, dit-il.

Ils gravirent les marches et pénétrèrent dans le hall, qui avait un air familier bien que l'installation n'en fût pas tout à fait achevée. Un léger

sifflement venait de derrière une double porte et s'amplifia quand le professeur l'ouvrit. Cela ressemblait aux bruits parasites dans un appareil de radio. Un homme en blouse brune, un employé au nettoyage, s'écarta pour les laisser passer. Les lèvres de Judy s'entrouvrirent en le voyant, mais l'homme détourna son regard.

— Bonsoir, Harries, lui dit le professeur.

Ils étaient dans la salle de contrôle, le centre vital de l'observatoire. Au fond, par une baie, on voyait la gigantesque structure à l'extérieur. Devant cette baie, une sorte de comptoir massif en métal, pareil à un orgue, avec des panneaux, des voyants, des boutons, des interrupteurs. Plusieurs jeunes hommes y travaillaient, allant de temps à autre consulter les deux ordinateurs électroniques qui se trouvaient de chaque côté. L'un des murs était couvert de photographies d'étoiles. Une cloison en verre, montant aux deux tiers de la hauteur, coupait la salle et, de l'autre côté, on voyait d'autres jeunes hommes travaillant sur divers appareils.

— C'est ici, dit le professeur Reinhart, qu'aura lieu la cérémonie d'inauguration. Le ministre pressera sur ce bouton.

— Est-ce que tout fonctionne déjà ? demanda Judy.

— Pas encore, mais nous faisons des essais.

Judy regardait. C'était une jeune femme d'aspect agréable, au teint rose, assez belle, avec un visage alerte, intelligent, des yeux d'un bleu profond, des mains un peu grandes. Elle tenait sous le bras une liasse de papiers et de brochures. Le professeur souriait en inspectant la salle du regard.

— C'est le plus grand radiotélescope qu'on ait jamais construit, dit-il. Pas aussi grand qu'un interféromètre, bien sûr. Mais on peut le *diriger*, remonter à la source de ce qu'on recueille. Il en existe d'autres, et le premier date de 1960, mais qui ne sont pas aussi sensibles.

— Est-ce à cause de sa dimension ?

— Pas uniquement. Voyez-vous, tout ce qu'on capte en provenance de sources astronomiques — les radio-étoiles, par exemple — n'est qu'un très faible signal électrique mêlé à d'autres sortes de bruits venant de l'atmosphère, de gaz interstellaires, de Dieu sait quoi...

— Mais vous pouvez distinguer la source mieux qu'on ne le fait ailleurs...

— Nous l'espérons. C'est là notre idée. Mais ne me demandez pas comment. Il y a une équipe qui s'en charge. Les docteurs Fleming et Bridger.

— Bridger ? demanda brusquement Judy.

— C'est surtout Fleming qui est le cerveau. Je vais l'appeler. John !

Un des jeunes hommes se détacha du groupe, se dirigea vers eux, salua le professeur d'un grognement, ignora Judy.

— Avez-vous un moment, John ? Docteur Fleming. Miss Adamson.

Le jeune homme jeta un regard sur Judy, puis cria aux autres :

— Diminuez un peu ce sacré bruit !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Judy.

On n'entendit plus qu'un faible sifflement. Fleming haussa les épaules.

— Sifflement interstellaire, surtout. L'espace est plein de corps chargés d'électricité. Ce que nous captons est une émission émanant de ces charges, et nous la recevons ici sous forme de bruits.

— La musique de fond de l'univers, ajouta Reinhart.

— Voyons, professeur, dit Fleming avec un souriant mépris, laissez donc ces métaphores à Jacko, pour ses reporters de presse.

— Jacko ne reviendra plus ici. Il nous quitte.

Fleming sembla légèrement surpris, et Judy fronça les sourcils.

— Qui ça ? demanda-t-elle au professeur.

— Jackson, votre prédécesseur.

Et il ajouta pour Fleming :

— Miss Adamson est notre nouvelle attachée de presse.

Le jeune homme la regarda sans complaisance.

— On vient et on s'en va, dit-il, dans cette fonction. Ainsi donc, vous allez hériter des sphères de Jacko ?

— De quoi s'agit-il ?

— Vous le saurez bientôt, chère jeune dame.

— Je lui fais faire un tour en vue de l'inauguration, dit le professeur. Elle s'occupera de la presse.

Fleming avait un air sombre et amer. Il semblait fatigué. Il grommela :

— Ah oui ! L'ouverture officielle ! Les étoiles vont chanter en chœur *Rule Britannia* ! Moi, j'irai me promener, pendant ce temps-là.

— Vous resterez ici, j'y compte bien. En attendant, donnez quelques explications à miss Adamson.

— Pas si vous êtes occupé, fit Judy d'une petite voix hostile.

Pour la première fois il la regarda avec quelque intérêt.

— Que savez-vous déjà ? demanda-t-il.

— Pas grand-chose.

Fleming fit un geste emphatique.

— Eh bien, mesdames et messieurs, vous avez devant vous le radiotélescope le plus grand, le plus nouveau — et, il va sans dire, le plus coûteux — qui soit au monde. C'est un miracle de la science britannique. Ses dimensions...

Il continua un moment sur ce ton-là, puis ajouta :

— Au fond, vous pourrez leur raconter n'importe quoi.

— Je vous remercie, dit Judy sur un ton glacial.

Le professeur semblait gêné.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé, John, dit-il.

— Du tout ce fut un plaisir. Et vous voulez mettre ça en marche jeudi, pour Son Excellence le ministre ?

— Oui. J'espère que tout sera prêt.

— Bien sûr. Mais, même si cela ne fonctionnait pas, ils n'y verraient pas de différence.

Fleming leur tourna le dos et regagna sa place. Judy s'attendait à quelque

explosion de colère de la part du professeur, mais celui-ci se contenta de secouer la tête.

— On ne peut pas bousculer un garçon comme John, dit-il. Il faut parfois attendre des mois pour qu'il ait une idée. Mais quand il en a une... Nous ne pouvons pas nous passer de lui. Tout notre équipement d'appareils récepteurs est basé sur les basses températures, ce qui n'est pas mon domaine. C'est lui qui a fait les plans. Lui et Bridger. Nous l'avons fait se surmener, je le crains, ajouta-t-il en jetant un regard sur le jeune homme aux vêtements d'apparence négligée et aux cheveux assez mal peignés.

Le professeur soupira, puis regarda sur le mur les photos du ciel étoilé. Il montra un astre qui explosait et deux galaxies entrant en collision.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Judy.

— C'est la grande nébuleuse, dans Andromède. M 31, nous la nommons, comme la route nationale. Elle n'est pas dans la constellation d'Andromède, mais beaucoup plus loin. C'est toute une galaxie en soi. Ce n'est pas simple, n'est-ce pas ?

Elle contempla la blanche spirale.

— Avez-vous capté quelque chose venant de là ?

— Un sifflement. Comme celui que vous avez entendu.

Près du mur, elle vit une grosse sphère transparente avec une petite balle sombre en son centre et d'autres balles plus petites encore qui semblaient tourner autour comme des électrons dans les schémas des atomistes.

— Ce sont les sphères de Jacko ! s'exclama le professeur. Et tout ce qui est sur une orbite autour de la terre, les satellites, les missiles balistiques, etc. La terre est au milieu. La petite folie de Jacko, dit-on ici. Jacko a pensé que cela intéresserait les personnages officiels. Il nous faut aussi tenir compte naturellement de ce qui se passe près de la terre, mais cet appareil est du gaspillage. Les militaires, eux aussi, nous demandent des choses de ce genre et, si nous voulons de l'argent, il nous faut émarger également au budget de la défense...

— Ainsi, votre installation présente un intérêt militaire ?

— Oui. Mais nous dépendons du ministère des Sciences, et pas de votre ministère.

— Je fais partie de votre personnel, maintenant.

— Mais ce n'est pas moi qui vous ai demandée...

Le professeur, en disant ces mots, manifesta quelque raideur, plus que quand Fleming l'avait un peu rudoyé. Il est vrai que Fleming était des leurs...

— Quelqu'un d'autre sait-il pourquoi je suis ici ? demanda la jeune femme.

— Non. Je ne l'ai dit à personne.

Sur quoi il emmena Judy dans la salle voisine où il la présenta à Whelan, un garçon au visage empâté qui avait un fort accent australien.

— Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ? lui dit Whelan.

— Je ne pense pas.

— Pourtant, j'en suis sûr.

À ce moment, elle aperçut Harries, le nettoyeur, qui se tenait dans l'entrée et qui la regardait en secouant légèrement la tête.

— Je ne me rappelle pas du tout, fit-elle.

— Peut-être à Woomera...

Mais, déjà, le professeur l'entraînait tandis qu'elle notait le nom de Whelan. Dans la grande salle de contrôle, il ne restait plus qu'un jeune homme, Harvey. À travers la baie vitrée, on voyait le ciel s'obscurcir de plus en plus. Harvey expliqua à Judy :

— Vous connaissez le principe du radiotélescope... Toute émission électrique en provenance du ciel qui frappe la coupe métallique est réfléchiée par les antennes aériennes et retransmise dans l'appareillage que vous voyez ici... Ces ordinateurs calculent l'azimut et l'élévation de toute source sur laquelle on veut braquer le télescope... Tout se fait automatiquement.

Un moment plus tard, Judy parvint à aller seule dans le hall où elle trouva Harries.

— Faites partir Whelan, lui dit-elle. Il ne faut pas qu'il reste ici.

*

* *

Quand elle avait laissé ses bagages à l'hôtel, à Bouldershaw, puis roulé vers la colline, elle n'avait qu'une très faible idée de ce qu'elle allait avoir à faire. Elle avait déjà visité bon nombre d'établissements et services officiels, et travaillé dans plusieurs d'entre eux en qualité d'agent de la sécurité, de Fylingdales à Christmas Island.

Elle avait rencontré Whelan, elle le savait, sur une rampe de missiles, en Australie. Avec Harries, elle avait travaillé à Malvern. Elle ne se considérait pas comme un espion, et l'idée de surveiller ses propres collègues lui parut déplaisante. Mais c'était le *Home Office* qui avait demandé qu'elle fût transférée du service de sécurité du ministère de la Défense à la section du ministère des Sciences, et une mission est une mission.

Auparavant, les gens avec qui elle travaillait avaient toujours su qui elle était, ce qu'elle faisait, et elle avait toujours pensé que sa tâche était de les protéger. Cette fois, c'était eux qui étaient suspects. Reinhart qui était au courant visiblement n'aimait pas cela. Elle non plus. Mais on lui avait dit que c'était important...

*

* *

Le professeur la laissa peu après et la confia à John Fleming en disant à celui-ci :

— Peut-être pourrez-vous la déposer à l'hôtel du Lion quand vous rentrerez à Bouldershaw. C'est là qu'elle loge.

Ils regardèrent le professeur s'éloigner.

— Il est gentil, dit Judy.

— Il est dur comme un vieux clou, grommela John.

Il tira un flacon de sa poche, but quelques gorgées, puis le tendit à la jeune femme qui refusa. Il se remit à boire. Elle l'observait. Il y avait en lui quelque chose de désespérément tendu. Peut-être, comme l'avait dit Reinhart, l'avait-on trop poussé au travail. Mais, en même temps, il donnait l'impression d'une dynamo qui se recharge constamment elle-même.

— Je vous emmène au *bowling*, dit-il. Vous aimez ce jeu ? Il y a une installation convenable à Bouldershaw.

Il semblait avoir oublié son indifférence envers elle. Elle hésitait.

— Allons, venez, fit-il. Je ne vais pas vous laisser à la merci de ces fous d'astronomes.

— N'êtes-vous pas astronome vous-même ?

— Fichtre non ! L'électronique, les ordinateurs, voilà mon domaine. Mais pas ces divagations célestes...

Ils se dirigèrent vers sa voiture, une auto de sport. Tout en ajustant la capote, il dit d'une voix calme :

— J'ai idée que nous sommes arrivés à un point crucial dans les sciences physiques... que nous allons pénétrer dans de nouveaux territoires. Peut-être avec ce truc-là, fit-il en montrant le radiotélescope.

Ils montèrent dans la voiture et partirent. D'un côté, la route descendait vers le Lancashire, de l'autre, vers le Yorkshire. C'est cette dernière direction qu'ils prirent. Fleming conduisait trop vite et grommelait :

— Le vieux Reinhart aspire aux honneurs... Oh ! je ne le blâme pas... Il veut montrer ce qu'il a réalisé...

— Je croyais que vous vous étiez occupé de l'équipement.

— Oui... Moi et Dennis Bridger.

— Où est le docteur Bridger.

— Au *bowling*. Il nous attend. Avec une bonne bouteille.

— Vous en avez déjà une et vous venez de boire.

— Elle est vide et, là-haut, c'est le régime sec.

Il se mit à lui parler de Bridger et de lui-même. Tous deux avaient été étudiants à l'université de Birmingham, puis assistants dans un service de recherches. Fleming était un théoricien ; Bridger, mathématicien et ingénieur, était plutôt tourné vers les applications techniques.

Reinhart, quelques années plus tôt, les avait appelés pour qu'ils travaillent à son nouveau télescope. Le vieux professeur était sans doute le plus distingué et le plus respecté des astrophysiciens d'Occident. Et il savait diriger une équipe. Ils avaient sans hésitation répondu à son appel.

La confiance mutuelle qui liait Fleming au vieil homme, était aisée à discerner.

Le *bowling* dont la façade était illuminée par un éclairage au néon était un ancien cinéma qu'on avait transformé. La clientèle se composait surtout de jeunes gens, vêtus de *blue-jeans* et de blousons portant des slogans. Il y avait une demi-douzaine de pistes.

Bridger était devant l'une d'elles. C'était un homme mince aux traits

aigus, du même âge que Fleming. Une fille, vêtue d'une blouse vermillon, au visage maquillé comme celui d'une danseuse de ballet, avec une chevelure et des seins haut perchés, faisait une partie avec lui. Ses mouvements évoquaient ceux des vedettes d'Hollywood mais, quand elle se mit à parler, elle le fit avec le pur accent du Yorkshire. Elle maniait les boules avec une certaine habileté.

— Je vous présente Grâce, dit Bridger l'air un peu gêné.

Il semblait nerveux. Il était vêtu d'un terne costume de sport, comme un employé des postes endimanché.

— Miss Adamson, dit Fleming. Notre nouvelle attachée de presse.

Il se servit du whisky.

Lorsqu'ils eurent échangé quelques paroles, Bridger demanda à Judy :

— Qu'avez-vous entendu dire de moi ?

— Que vous travaillez avec le docteur Fleming. Et c'est tout.

— Oui, mais ce n'est pas mon rayon. Je pourrais gagner cinq fois plus dans l'industrie...

— Est-ce ce que vous désirez ?

— Dès que tout sera fini là-haut, je m'en irai. Ce vieux John, lui, restera, attendant un miracle. Mais, avant qu'il ait découvert quoi que ce soit, il sera vieux, et respecté, et pauvre.

— Et peut-être heureux.

— John ne sera jamais heureux. Il pense trop.

— Qui boit trop ? demanda soudain Fleming qui avait mal entendu.

— Toi.

— Très bien. Je bois trop... Mais qu'est-ce que disait donc Galilée ? Ah oui ! Il disait : « La philosophie est écrite dans ce vaste livre ouvert devant nos yeux, je veux dire l'univers ». Et Galilée, ou Copernic, renversait les quilles et restait debout au milieu de ce grand univers qui s'ouvrait.

Il se leva, prit une lourde boule. Sa voix dominait le vacarme et la musique.

— On a dressé de nouvelles barrières. Mais nous vivons dans une nouvelle Renaissance. Et, un jour, sans que personne se soit aperçu de rien et alors que tout le monde sera occupé à parler de politique, ou de football, ou d'argent (Il loucha vers Bridger.), toutes les barrières seront démolies, hop ! comme ça...

Il fit un grand geste avec la boule et renversa les bouteilles sur la table.

— Pais attention, idiot ! s'écria Bridger. Excusez-moi, miss Adamson. Fleming, la tête renversée en arrière, riait.

— Judy... Elle s'appelle Judy.

La jeune femme le regardait, déconcertée. Puis quelqu'un appela :

— Docteur Fleming... On vous demande au téléphone.

Le jeune savant disparut quelques instants. Quand il revint, il dit :

— Viens, Dennis... On a besoin de nous...

*

* *

Harvey était seul dans la salle de contrôle, en train de régler la sonorisation du récepteur. Au-dehors, c'était le silence. Mais il entendit la voiture.

Fleming et Bridger poussèrent la porte et clignèrent des yeux dans la lumière.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Fleming.

— Ecoutez, dit Harvey en levant la main pour qu'ils fassent silence.

À travers les craquements et sifflements du haut-parleur, ils distinguèrent une faible note unique, brisée, mais continue.

— On dirait du morse ! fit Bridger.

Ils écoutèrent encore.

— Des brèves et des longues, reprit Bridger. C'est bien ça.

— D'où ça vient ? demanda Fleming.

— De quelque part dans Andromède.

— Depuis quand ça dure ?

— Environ une heure. C'est maintenant le plus intense...

— Pouvez-vous déplacer le réflecteur ?

— Je pense...

— Nous ne devons pas, intervint Bridger. Nous ne devons pas pour le moment faire des essais de repérage...

Fleming ignore la remarque.

— Est-ce que l'équipement automatique peut fonctionner ?

— Oui, docteur Fleming.

— Alors, essayez de repérer cela.

— Ecoute, John, fit Bridger.

— C'est peut-être un spoutnik, dit Harvey, ou un vostok...

— Est-ce qu'il y en a dans l'espace ?

— Pas que je sache.

— Dennis, reprit Fleming en s'efforçant de penser clairement, va enregistrer ça... Tu seras gentil...

Il retourna dans le hall, se mit la tête sous le robinet d'eau potable, se frictionna le visage. Quand il revint, rafraîchi, lucide, il vit que Bridger travaillait sur un appareil, derrière la cloison de verre et que Harvey téléphonait à l'ingénieur de service. Les lumières baissèrent un instant quand les moteurs électriques se mirent en marche. À l'extérieur, le réflecteur métallique tournait silencieusement, son mouvement compensant celui de la Terre. Le son qu'on entendait était un peu plus fort.

— C'est le maximum que vous puissiez obtenir ?

— Le signal est très faible.

— Ses coordonnées galactiques ont-elles bougé ?

— Difficile à dire... Je ne faisais pas du repérage. Mais elles n'ont pas dû bouger beaucoup.

— Ça ne vient donc pas d'une chose sur orbite.

— Maintenant, je pense que non. Ni de la lune qui n'est pas levée. Ni de

Mars ni de Vénus.

— Vous avez parlé d'Andromède...

Harvey acquiesça. Fleming ouvrit un catalogue et le feuilleta. Il était de nouveau calme et aimable, comme il l'avait été avec Judy dans la voiture.

— Continuez à capter ça...

— Oui, docteur Fleming.

Fleming actionna l'intercom et demanda :

— Tu enregistres, Dennis ?

— Oui, fit Bridger d'une voix menue. Mais ça n'a aucun sens.

— Ça en aura peut-être demain. Je vais essayer de me faire une idée de la distance.

Le catalogue en main, il se dirigea vers les cartes du ciel qui étaient fixées au mur.

Ils travaillèrent pendant un moment tandis que le bruit venu de l'espace était le seul qu'on entendît.

— Qu'en pensez-vous ? demanda finalement Harvey.

— Je pense que cela vient de très, très loin.

Les signaux continuaient à se faire entendre, inlassablement.

CHAPITRE II

Au cours de l'année 1970, quand ces événements commencèrent, le ministère des Sciences, à Londres, avait été transféré dans un nouvel immeuble, aux murs de verre, près de Whitehall. Il était élégamment orné et meublé, comme pour prouver que la technologie faisait maintenant partie des arts.

Le sous-secrétaire d'Etat permanent, Michael Osborne, était un homme des plus cultivés, vêtu généralement de tweed et qui s'asseyait plus volontiers dans les confortables fauteuils de son bureau que derrière sa table de travail.

L'Angleterre, à cette époque, ressemblait un peu à l'état-major avancé d'une zone assiégée — une zone qui comprenait l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord. Aucun pays n'était officiellement en guerre avec aucun autre, mais les pressions de l'Asie et de l'Afrique se faisaient plus vives, et les garnisons américaines en Angleterre et dans l'Ouest de l'Europe commençaient à ressembler aux légions romaines des avant-postes au III^e ou IV^e siècle. En fait, bien que les apparences des souverainetés nationales fussent sauvegardées, les initiatives et les décisions incombaient presque totalement aux Américains. Et, bien que le général Vandenberg n'eût d'autre titre que celui de représentant au comité de coordination de la Défense, il jouait presque, en réalité, d'une façon amicale mais prédominante, le rôle d'un chef. C'était un homme d'âge moyen, au cou de taureau, au visage carré, aux allures policées et civilisées — il était originaire de la Nouvelle-Angleterre — mais qui savait parler avec autorité. Sa conversation avec Osborne se rapportait à Whelan. Le sous-secrétaire d'Etat tenait négligemment dans sa main une note concernant ce dernier.

— Je ne peux rien faire maintenant.

— Il y a pourtant une sorte de priorité.

Osborne se leva et appela sa secrétaire par l'intercom. Quand celle-ci parut — elle était jeune et jolie — il lui donna la note en lui disant :

— Trouvez quelqu'un qui s'occupe de ça...

Elle prit la note et posa sur le bureau une chemise pleine de papiers.

— Vos documents pour Bouldershaw, dit-elle.

— Merci. Ma voiture est-elle là ?

— Oui, monsieur.

— L'inauguration a lieu demain, dit-il au général. Mais je pars là-bas aujourd'hui pour m'entretenir avec Reinhart. Puis-je vous déposer en haut de Whitehall ?

— Avec plaisir.

Ils étaient las l'un de l'autre, mais polis, presque cérémonieux. Le général demanda en se levant de son siège :

— Avez-vous un programme pour Bouldershaw Fell ?

— Pas encore.

— Ça devient pourtant sérieux.

— Les étoiles peuvent attendre. Elles le font depuis longtemps.

— Le comité de coordination attend, lui aussi.

Osborne eut un léger haussement d'épaules.

— Reinhart, dit-il, s'occupera des questions militaires quand il le pourra et comme il le pourra. C'est conforme à l'arrangement pris...

— Pour nous, ce télescope n'est pas un jouet d'enfant.

— Pour eux non plus.

Quelques instants plus tard, il y eut un coup de téléphone de Fleming. Mais ils étaient partis.

*

* *

Judy arriva à Bouldershaw Fell un peu avant Osborne et Reinhart et elle put parler tranquillement dans le hall avec Harries, tandis que celui-ci astiquait une poignée de porte.

— Que savez-vous sur Bridger ? demanda-t-elle.

— Il a fait deux ou trois visites à un bookmaker dans une rue retirée. Rien à part cela.

— Nous ferions bien de le surveiller.

— Je le surveille.

Quand Osborne et Reinhart arrivèrent, ils emmenèrent Judy avec eux dans la salle de contrôle qui était presque déserte. Harvey manipulait quelque chose derrière le grand bureau.

— Vous avez l'air fatigué, lui dit le professeur, comme si vous ne vous étiez pas couché de la nuit.

— C'est le cas. Et il en fut de même pour le docteur Fleming et le docteur Bridger.

— Quelque chose qui n'allait pas ?

— Pas exactement, monsieur. Nous avons fait du repérage.

— Sur l'ordre de qui ?

— Du docteur Fleming. Et nous allons recommencer.

— Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit ?

— Fleming semble n'en faire qu'à sa tête, observa Osborne.

— Et vous repérez quoi ?

— Une source de signaux, dans Andromède.

— M 31 ?

— Non... Un autre signal dans cette zone, avec des interruptions.

— Aviez-vous déjà entendu cela ?

— Non, monsieur.

— Appelez-moi Fleming.

Quand celui-ci vint, il semblait fatigué, n'était pas rasé. Bien qu'il n'eût pas bu, il avait l'air excité. Il tenait à la main une liasse de papiers provenant

d'une machine enregistreuse. Cette fois, Reinhart lui parla assez brutalement :

— Alors, vous vous êtes approprié le télescope ?

Fleming les regarda.

— Je vous demande pardon, messieurs, mais je n'ai pas eu le temps de vous faire un rapport en trois exemplaires.

Il ajouta, en se tournant vers Osborne :

— J'ai téléphoné à votre bureau, mais vous étiez parti.

— Que se passe-t-il ? demanda Reinhart.

Il le leur dit, puis jeta les papiers sur la table voisine.

— ...Et voilà ce message.

— Vous voulez dire ce signal, fit le professeur en le regardant avec curiosité.

— Je dis bien message. Des points et des traits. N'est-ce pas, Harvey ?

— Ça en avait l'air.

— Et ça a duré toute la nuit. La source est maintenant derrière l'horizon, mais nous pourrions essayer de nouveau ce soir.

— Et l'inauguration ? demanda Judy.

— Au diable l'inauguration ! Il s'agit d'une voix qui vient de millions et de millions de kilomètres.

— Une voix ? fit-elle, le souffle coupé.

— Et qui a parcouru deux cents années-lumière avant de nous atteindre.

Le ministre, lui, pourra bien attendre vingt-quatre heures.

Reinhart reprenait son sang-froid et regardait Fleming d'un œil amusé.

— À moins que ce ne soit un satellite.

— Il n'y a pas de satellite.

— Nous allons vérifier.

— C'est fait.

— Vous êtes sûr que ce n'était pas la grande nébuleuse ?

— Nous avons situé cette source. N'est-ce pas, Harvey ?

Harvey opina, mais Reinhart ne semblait toujours pas convaincu.

— Je sais reconnaître un message, dit Fleming. En outre, il y a dans celui-ci quelque chose que je n'ai jamais vu. Entre les groupes de points et de traits, on remarque une masse de signes beaucoup plus rapides. Il faudra établir un appareil spécial pour enregistrer cela. Tenez, regardez.

Pendant que le professeur examinait les papiers, il demanda par l'intercom à Bridger de venir.

— Est-ce intelligible ? fit Osborne de sa voix un peu hennissante.

— Ça en a l'air.

— Vous pouvez le déchiffrer ?

— Ciel ! Ce n'est pas un message de boy-scouts en morse !

Bridger apparut. Il était pâle et crispé, mais sa présence sembla calmer Fleming. Il confirma ce que celui-ci avait dit.

Reinhart tendit les papiers à Osborne en disant :

— Cet assemblage de traits et de points a assurément un aspect cohérent.

— Pourquoi n'a-t-on pas capté ça auparavant ?
— Parce que personne n'avait un équipement comme celui-ci.
Osborne s'assit sur la table, regardant les papiers d'un air déconcerté.
— S'il y a des créatures intelligentes qui essaient de communiquer... Non, cela n'a pas de sens...

— La chose est possible, dit le professeur.
— Ce ne sont pas nécessairement de petits hommes verdâtres, intervint Fleming. Ni même de la vie organique... Simplement une intelligence...

Judy frissonna, puis se maîtrisa.

— Pourquoi est-ce que je frissonne ? dit-elle.

— Pour la même raison que moi, dit Fleming.

Osborne sortit de sa stupeur.

— Tout le monde frissonnera, dit-il, si *cela* provient bien d'une source astronomique.

Finalement, ils décidèrent de reprendre l'écoute cette nuit même. Reinhart était redevenu calme et positif. Avec les deux jeunes hommes, il examina de nouveau les papiers.

— Ça a l'air basé sur l'arithmétique binaire, dit Fleming.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Judy.

— C'est un système arithmétique qui repose uniquement sur les chiffres 0 et 1 au lieu de reposer sur des chiffres de 1 à 10, comme dans notre système usuel. 0 et 1 pourraient correspondre respectivement au trait et au point. Ou inversement. Le système dont nous usons est arbitraire, alors que le système binaire est fondamental, basé sur le positif et le négatif, le oui et le non, le point et le trait. Il est universel...

Ils restèrent un moment silencieux.

— Qu'est-ce que je vais dire à la presse ? demanda Judy.

— Rien, fit Osborne.

— Rien ?

— Sommes-nous une société secrète, ou quoi ? s'exclama Fleming.

— Vous ne pouvez pas diffuser cette information indigeste. Il y a des gens à consulter. Nous ne voulons pas semer la panique pour que tous les imbéciles se mettent à voir des soucoupes volantes bourrées de créatures aux yeux de grenouilles. Rien dans la presse, miss Adamson.

Ils quittèrent le coléreux Fleming et se rendirent dans le bureau du professeur pour téléphoner au ministre. Puis ils allèrent déjeuner à l'hôtel du Lion. Osborne se leva à plusieurs reprises pour téléphoner encore.

— Qu'a dit le ministre ? demanda Reinhart.

— Il a dit de consulter Vandenberg.

— Et qu'a dit Vandenberg ?

— Que pensez-vous qu'il pouvait dire ? De ne pas bouger, naturellement. De garder le silence.

La presse fut avisée, sans plus, que l'inauguration était annulée par suite d'un incident technique.

Ce soir-là, le message fut capté de nouveau. Pendant toute la nuit, il fut enregistré à tour de rôle par Fleming et Bridger ; et non seulement les passages composés de points et de traits, mais ceux qui étaient transmis à une allure beaucoup plus rapide.

Le lendemain matin, Dennis Bridger se rendit seul à Bouldershaw, et Harries le suivit. Après avoir garé sa voiture près de l'hôtel de ville, Bridger descendit une petite rue pavée qui menait dans la partie basse de la ville. Harries le suivait de loin. Vêtu d'un ample manteau de pluie, il ressemblait beaucoup plus à un bandit écossais qu'à un garçon de laboratoire. Il ne remarqua pas deux hommes qui se tenaient sur le trottoir de l'autre côté de la rue devant une petite porte sur laquelle on lisait : *Jas. Oldroyd, courses hippiques*. Bridger entra là, suivit un long couloir étroit et obscur, gravit un escalier garni de linoléum et arriva devant une porte vitrée portant la mention : *Frappez et entrez, ce qu'il fit*.

Oldroyd prenait un tardif déjeuner sur son bureau. C'était un homme d'un certain âge, vêtu d'un cardigan aux couleurs éteintes. Il mangeait des œufs frits. Il était seul. La petite pièce était encombrée de papiers, de téléphones, d'une machine à additionner, d'un télécopieur, d'une grosse horloge.

— Oh ! c'est vous ! fit Oldroyd.

Bridger fit un signe de tête vers le télécopieur.

— Ça marche ?

En guise de réponse, l'autre se mit dans la bouche un morceau de pain chargé de jaune d'œuf, tandis que Bridger s'installait devant l'appareil.

— Comment vont les affaires ? demanda-t-il en composant un numéro sur le cadran.

— Comme ci, comme ça.

Bridger tapa les mots suivants : *Kaufmann Télex 21303 Genève*. Puis il entendit un remuement sur le papier. Une silhouette se profila sur le verre dépoli de la porte. Il y eut un grognement, et la silhouette disparut, poussée par d'autres personnages moins distincts. Oldroyd semblait n'avoir rien remarqué. Bridger se remit à taper. Puis il se glissa prudemment sur le palier. L'escalier et le couloir en bas étaient déserts. Dans la rue, il ne vit rien d'anormal. Simplement une voiture qui s'éloignait. Bridger se dirigea alors vers l'endroit où il avait garé son auto. Il sentait ses jambes trembler.

L'information concernant le « message » fut diffusée par une agence assez tôt pour les journaux du soir. Le général Vandenberg se rendit au ministère des Sciences pour protester. Le ministre n'était pas là, mais il fut reçu dans le bureau de celui-ci par Osborne au moment même où la télévision donnait connaissance d'un communiqué gouvernemental.

L'information concernant le « message » était tombée dans une période

creuse. Les journaux avaient donc naturellement grossi et déformé la nouvelle. *Les responsables de l'espace s'alarment : est-ce une attaque ?* demandaient-ils.

Sur l'écran de la télévision — dans un coin du bureau — un speaker lisait le communiqué officiel :

— *Le gouvernement a démenti formellement ce soir les rumeurs concernant une invasion possible venant de l'espace. Un porte-parole du ministère des Sciences a déclaré que, s'il était exact que ce qui semblait être un message avait été capté par le nouveau radiotélescope géant de Bouldershaw Fell, il n'y avait aucune raison de croire qu'il émanait soit d'un astronef, soit d'une planète voisine. Si le signal reçu est en fait un message, il provient d'une source très lointaine.*

Aucune explication satisfaisante de la fuite ne fut trouvée. Reinhart ne savait rien, et l'agent du ministère de la Défense qui était sur place — Harries — avait inexplicablement disparu. Vandenberg sortit de sa serviette deux dossiers qu'il ouvrit sur la table du ministre. Il lut :

— *Fleming, docteur John. — 1960 et années suivantes : anti-O.T.A.N., pro-africain, participa à la marche d'Aldermaston, prône la désobéissance civile, le désarmement nucléaire.* Pensez-vous que tout cela inspire confiance ?

— C'est un savant, fit Osborne, et non un candidat à la présidence d'une commission de police.

— Mais on peut penser qu'il est responsable... Voyons l'autre : *Bridger, Dennis. — Appartint au parti communiste de 1958 à 1963. Puis a travaillé avec des cartels internationaux, et avec le pire : « Intel ».* Quelles références ! De toute façon, vous pouvez vous passer de lui.

— Fleming ne voudrait pas travailler sans lui...

— Eh bien, fit le général en fermant ses dossiers, le moins que l'on puisse dire, c'est que nous sommes vulnérables dans ce secteur...

— Très bien, dit Osborne d'un air las.

Il décrocha le téléphone et demanda Bouldershaw Fell du même ton qu'il aurait pris pour commander des fleurs.

Dans la salle de contrôle, on continuait à capter le message. Fleming était seul avec Bridger qui semblait nerveux.

— Voyons, John, fit brusquement ce dernier, crois-tu que cela va continuer indéfiniment ?

— Peut-être, dit Fleming.

— Moi, je vais faire mes valises. Tous les plans de l'appareillage sont terminés. Je n'ai plus rien à faire ici.

— Tu vas avoir au contraire énormément à faire.

— Comment ça ?

— Une idée qui m'est venue. Ce... ce message, ce sont peut-être des informations, des indications pour quelque chose...

— Eh bien, travaille tout seul là-dessus...

— Nous ferons ce travail ensemble.

Judy, à ce moment-là, entra dans la salle et leur lança :

— Qui de vous deux a parlé à la presse ?

Fleming la regarda, étonné. Elle se tourna vers Bridger.

— Il y a eu une fuite... Quelqu'un en est responsable. Ce n'est ni le professeur Reinhart ni moi. Ni Harvey ni les autres... Ils n'en savaient pas assez. Or, tout a été diffusé. Ce ne peut donc être qu'un de vous...

— C.Q.F.D., dit Fleming.

— Combien vous a-t-on payé, docteur Bridger ?

— Je...

Bridger n'acheva pas sa phrase. Fleming intervint.

— Ça vous regarde ? demanda-t-il.

— Parfaitement. Je...

— Dans ce cas, qui êtes-vous ?

Il s'était approché d'elle. Elle nota que son haleine sentait à nouveau l'alcool.

— Je..., balbutia-t-elle. Je suis l'attachée de presse.

— Je suis désolé, fit Bridger.

— Est-ce tout ce que vous trouvez à dire ?

Fleming ricanait, méprisant, mal assuré sur ses jambes.

— S'il vous plaît, laissez mon ami tranquille.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est moi qui ai parlé...

Elle se recula, comme si elle avait été giflée.

— Vous ! Etiez-vous ivre ?

— Oui, dit Fleming. Et c'eût été la même chose si j'avais été à jeun. Et on ne m'a rien payé...

Sur quoi, il s'éloigna. Judy resta un moment interdite. Dehors, l'arche du télescope se détachait sur le ciel. Le haut-parleur sifflait et craquait. Bridger dit soudain :

— Je crois que vous avez perdu une idole, miss Adamson.

*

* *

Judy, en sa qualité d'attachée de presse, dut faire un rapport à Osborne, qui transmet la chose au ministre. On ne savait toujours rien de Harries. Sa disparition ne fut pas annoncée. La presse était maintenant convaincue qu'il s'agissait d'une erreur ou d'une mystification. Vandenberg reçut l'assurance que pareille fuite ne se reproduirait pas. On rechercha Harries plus activement. Fleming fut appelé à Londres.

Tout d'abord, on crut qu'il voulait couvrir Bridger. Mais il fut bientôt prouvé qu'étant en état d'ivresse, il avait effectivement tout raconté, à l'hôtel du Lion, à un reporter d'agence nommé Jenkins.

Bien que Bridger eût remis sa démission, comme il devait encore assurer trois mois de service, on le retint à Bouldershaw Fell en l'absence de Fleming.

Le message continuait à être capté, transcrit et imprimé selon le code 0 et 1.

Fleming ne semblait nullement troublé. En partant pour Londres, il emporta ces papiers et les étudia dans le train, jetant des notes dans les marges ou sur les vieilles enveloppes qu'il avait dans ses poches. Il semblait ne pas être conscient de quoi que ce fût d'autre.

Osborne, qui l'attendait en compagnie de Reinhart et d'un monsieur aux cheveux gris, assez raide d'allure, le reçut sans chaleur, de façon très officielle. Après les présentations — le monsieur grisonnant était le commodore de l'air Watlin, de la section de sécurité au ministère de la Défense — et lorsqu'ils se furent assis, Fleming demanda :

— Suis-je devant une commission d'enquête ?

Il y eut un silence. Watlin alluma une cigarette et dit :

— Etiez-vous informé que votre travail s'effectuait sous le couvert de la sécurité ?

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que ce travail est confidentiel. Alors pourquoi... ?

— Je ne suis pas d'avis qu'on bâillonne les savants.

— Calmez-vous, John, fit Reinhart.

— Avez-vous lu les journaux ? reprit Watlin.

— Quelques-uns. Mais, ce que j'ai donné à la presse, ce sont les faits exacts. Comment pouvais-je savoir que les journaux les déformeraient ?

— Ce n'est pas à vous de vous occuper de ces choses, docteur Fleming, dit Osborne. Je vous l'avais dit moi-même.

— Il nous a fallu envoyer un rapport au comité de coordination de la Défense, reprit Watlin sur un ton sévère. Et le Premier ministre prépare une note pour les Nations-Unies.

— Alors, tout va très bien !

— Non. Notre position n'est pas agréable. C'est comme si on nous avait forcé la main. À cause de vous.

— Est-ce qu'on attend de moi que je me mette à genoux ? dit Fleming d'une voix qui devenait coléreuse. Ce que je fais de mes propres découvertes est ma propre affaire. Nous sommes encore dans un pays libre, n'est-ce pas ?

— Vous faites partie d'une équipe, John, dit Reinhart sans lever les yeux.

Osborne se pencha dans son fauteuil.

— Ce que nous voulons de vous, c'est une déclaration personnelle.

— À quoi ça servira ?

— Tout ce qui est de nature à rassurer l'opinion est utile.

Fleming les regarda avec mépris.

— Bon. Et quand j'aurai fait une déclaration disant que j'ai parlé à tort et à travers, qu'est-ce qui se passera ?

— Je crains..., fit Reinhart en examinant ses doigts.

— Je crains que nous n'ayons pas pu donner le choix au professeur Reinhart, dit Watlin.

— Ils désirent que vous quittiez notre équipe, fit Reinhart.

Fleming se leva, eut l'air de réfléchir. Ils s'attendaient à une explosion de sa part.

— Bien, dit-il calmement. C'est facile.

— Je préférerais ne pas vous perdre, John, dit le professeur en faisant un geste d'excuse avec ses petites mains.

— Oui, naturellement. Seulement, il y a un cheveu...

— Quoi donc ?

— Vous ne pourrez pas continuer sans moi.

Ils s'attendaient à cela. Osborne dit qu'il y avait d'autres savants dans l'équipe.

— Oui. Mais ils ne savent pas ce qu'est ce message.

— Et vous ?

Fleming fit un signe affirmatif et sourit. Watlin se tenait plus raide que jamais.

— Vous l'avez déchiffré ? demanda-t-il.

— Je pense savoir ce qu'il contient.

— Vous voulez nous faire croire cela ?

Osborne, visiblement, n'en croyait rien. Ni Watlin. Mais Reinhart semblait troublé et demanda :

— De quoi s'agit-il, John ?

— Continuerai-je à m'occuper de la chose ?

— De quoi s'agit-il ?

Fleming sourit.

— Ce sont des indications pour que nous fabriquions nous-mêmes un certain truc... Et ce n'est pas d'origine humaine. Je vais vous le prouver.

Il ouvrit sa serviette et en sortit ses papiers.

CHAPITRE III

Après de nombreuses et pressantes démarches, le professeur Reinhart parvint à obtenir qu'on installât Fleming et le reste de l'équipe à Londres, au nouvel institut de l'électronique, construit en ciment et en verre avec une façade de mosaïque sur ce qui avait été une place à l'époque de la Régence. Plusieurs étages étaient équipés de ordinateurs électroniques.

Comme Bridger approchait de la fin de son contrat, on lui donna une jeune assistante, Christine Flemstadt. Quant à Judy — bien que cela lui déplût et que sa présence ne plût pas non plus aux autres — elle suivit le mouvement.

— À quoi sert maintenant une attachée de presse, lui dit Fleming, puisque tout cela doit rester archi-secret ?

— À me tenir au courant, dit-elle, pour le moment où on pourra en parler.

Fleming se mit à travailler sans relâche sur l'énorme masse de documents que fournissait le télescope. Quel que fût l'arrangement auquel il avait consenti — ou que Reinhart avait obtenu pour lui — il était maintenant calmé.

Reinhart supervisait en principe les travaux de l'équipe, et Fleming lui en communiquait docilement les résultats. Il s'arrangeait même pour être poli avec Watlin qu'ils appelaient : « Ailes d'argent ».

Les choses allaient moins bien pour le reste du groupe. Une nette froideur régnait entre Bridger et Judy. Bridger avait hâte de partir. Christine prendrait alors certainement sa place. Elle était jeune et jolie, avec une tournure d'esprit comparable à celle de Fleming, et elle considérait visiblement Judy — avec qui elle n'allait pas tarder à se heurter — comme une pièce rapportée et inutile.

Harries était réapparu peu après leur transfert de Bouldershaw à l'institut. Watlin, au cours d'une de ses visites, devait révéler à Judy que Harries avait été attaqué chez le bookmaker, ficelé, jeté dans une auto et abandonné dans un moulin désaffecté après avoir été battu presque à mort. Il avait eu une jambe brisée et n'avait été secouru qu'au bout de trois jours par un chasseur de rats. Mais Harries ne vint pas à l'institut.

Judy essaya de questionner Christine sur Bridger, car l'assistante le connaissait depuis longtemps. Elle ne tira rien de cette conversation, si ce n'est de nouveaux signes d'hostilité de la part de son interlocutrice.

Dans le hall des ordinateurs, de jeunes hommes et de jeunes femmes aux visages neutres, tous vêtus de la même combinaison, s'affairaient autour des machines qui cliquetaient sans cesse. Au centre, sur une longue table, s'empilaient les cartes perforées, les rubans enregistrés, les feuilles. Le volume des chiffres manipulés était prodigieux, et cela semblait n'avoir absolument aucun rapport avec la vie humaine. Une assemblée de machines qui parlaient leur propre langue...

Judy acquit quelques lumières sur ces opérations. Le message d'Andromède avait continué pendant des semaines sans répétitions, puis il avait recommencé. Cela leur permettait de combler les lacunes dans l'enregistrement de la première émission. Comme la Terre tournait, ils ne pouvaient capter que pendant les heures où l'hémisphère occidental était tourné vers la constellation d'Andromède ; ensuite, la source passait derrière l'horizon. Mais quand le message recommença, la rotation terrestre était dans une phase différente, et ils purent prendre une partie de ce qu'ils n'avaient pas pris. Après la troisième répétition, ils eurent le message au complet.

Parmi ceux qui étaient au courant, plus personne maintenant ne doutait que ce fût bien un message. Même Watlin en parlait comme de « l'émission d'Andromède ». Et les travaux étaient désignés sous le nom de « Projet A ». « A » comme Andromède...

C'était un message terriblement long, et les points et les traits, convertis en une arithmétique compréhensible, formaient des millions de longs groupes de chiffres.

Sans les ordinateurs, il aurait fallu des vies entières pour réaliser un tel travail. Et, même avec les ordinateurs, il faudrait de longs mois. Chaque machine devait recevoir les instructions nécessaires pour opérer dans le sens voulu sur les informations qui lui étaient données. Judy apprit que cela s'appelait « programmer ». Un programme consistait en une série de calculs introduits dans la machine sous forme de cartes perforées et d'après lesquels elle faisait ce qui lui était demandé. Elle analysait les groupes de chiffres et donnait les réponses en quelques secondes. Mais il fallait répéter ce processus pour chaque examen de chaque nouveau groupe de chiffres.

Par bonheur, on pouvait utiliser des ordinateurs plus petits à préparer le « programme » pour les grands.

Ce fut Reinhart qui expliqua la majeure partie de ces choses à Judy. Après ce qu'il s'était passé à Bouldershaw Fell, il se comportait avec elle d'une façon aimable et bienveillante. Il savait en outre évoluer avec diplomatie entre les divers services intéressés, écouter les uns et les autres et rester lui-même discrètement à l'arrière-plan.

Judy comprit vite — car, pour des explications complémentaires, le professeur l'avait renvoyée à Fleming — que ce dernier avait pour les ordinateurs une passion véritable et savait communiquer avec eux par une sorte de magie. Il nageait dans les mathématiques binaires comme un poisson dans l'eau.

Un jour, alors que Bridger se préparait à les quitter, Reinhart emmena celui-ci, ainsi que Fleming, dans son bureau où ils eurent un entretien plus long que d'habitude. Après quoi ils allèrent au ministère. Le professeur et Fleming y retournèrent le lendemain.

*

* *

— Tout le monde est-il là ? demanda Osborne, de sa voix un peu

hennissante.

Vingt personnes étaient réunies par petits groupes dans une salle où il y avait une longue table d'acajou garnie de sous-mains, de bloc-notes, de crayons. Vandenberg et Watlin étaient dans un groupe. Reinhart et Fleming dans un autre. La plupart de ces messieurs portaient des vestons noirs et des pantalons rayés. Il y avait quelques dames.

— Asseyez-vous, dit Osborne en faisant signe au général Vandenberg de prendre place à la droite du fauteuil du ministre.

Celui-ci parut presque aussitôt. James Robert Ratcliff, ministre des Sciences, avait un visage rose, une chevelure grise très soignée. Il sourit et fit un petit geste gracieux de la main pour inviter à se rasseoir ceux qui s'étaient levés. Puis, après s'être assis lui-même, il présenta au général Vandenberg ceux de ces messieurs qu'il ne connaissait pas. Il se montra particulièrement aimable envers Mrs Tate-Allen, la représentante du Trésor, chargée des attributions de crédits. Puis il se tourna vers Reinhart.

— Alors, avez-vous du nouveau, professeur ?

Reinhart toussota dans sa petite main.

— Le docteur Fleming, dit-il, a fait une analyse...

— Ah ! Fleming, fit le ministre. Pas de nouvelles indiscretions, j'espère... Fleming fronça les sourcils.

— On m'a fermé la bouche, dit-il, si c'est de cela que vous voulez parler. Ratcliff eut un charmant sourire.

— Bon, bon... Et où en êtes-vous ?

— Nous savons maintenant de quoi il s'agit.

— Excellent, dit Mrs Tate-Allen.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda le ministre.

— Il s'agit d'un programme de ordinateur, dit calmement Fleming.

— Un programme de ordinateur ? En êtes-vous sûr ?

Vingt paires d'yeux étaient braquées sur Fleming qui se contenta d'acquiescer de la tête. Mrs Tate-Allen leva sa main gantée de bleu.

— Je crains, dit-elle, que quelques-uns d'entre nous ne sachent pas très bien ce qu'est un programme de computation.

Fleming l'expliqua, au grand soulagement d'Osborne qui, pendant une seconde, avait craint qu'on ne lui demandât de le faire.

— Et avez-vous confié ce programme à un ordinateur ? reprit le ministre.

— Nous nous sommes servis des ordinateurs pour analyser le message et savoir à quoi il se rapportait. Mais nous n'en avons aucun qui soit assez puissant pour absorber ce programme. C'est une chose énorme, a jouta-t-il en tapant sur les papiers qu'il avait devant lui.

— Si vous aviez accès à un ordinateur plus grand..., suggéra Osborne.

— Ce n'est pas uniquement une question de taille. En fait, il y a là-dedans quelque chose de plus qu'un programme.

— Eh quoi donc ? demanda Vandenberg en se calant dans son fauteuil.

— Le message comporte trois parties, reprit Fleming. La première est un

plan, un dessin ou l'équivalent en langage mathématique. La seconde est le programme lui-même, le code d'ordres, comme nous disons. Et la troisième est faite de données, d'informations envoyées pour que la machine travaille dessus...

Vandenberg fit signe qu'on lui passe les papiers.

— Je ne dis pas que vous avez tort, fit-il. Mais j'aimerais que nos spécialistes vérifient votre méthode.

— Faites-le, dit Fleming.

Il y eut un silence respectueux tandis que les papiers passaient de main en main jusqu'au général.

— C'est très intéressant, dit Mrs Tate-Allen.

— Intéressant ! explosa Fleming. C'est la chose la plus importante depuis que les hommes ont commencé à penser !

Le professeur mit sa main sur le bras de son collaborateur et murmura :

— Très bien, John. Mais, du calme...

— Et que désirez-vous maintenant ? demanda Ratcliff.

— Construire le ordinateur qui puisse s'occuper de ça. Le ordinateur dont le plan est dans le message même...

— Soutenez-vous sérieusement, demanda le ministre en choisissant ses mots, que d'autres créatures, dans une lointaine partie de la galaxie, qui n'ont jamais eu de contacts avec nous auparavant ont jugé bon de nous envoyer un plan pour une certaine machine électronique et un programme... ?

— Oui, s'écria Fleming. Je vous l'ai déjà dit.

Fleming, avec son impatience, avec ses manières brusques, avec sa méconnaissance des usages pratiqués dans le travail en commission, produisait une impression assez mitigée sur ses auditeurs qui, pourtant, étaient troublés. Beaucoup allait dépendre de Vandenberg. Ratcliff demanda l'avis de Reinhart.

— L'arithmétique est universelle, dit le professeur. Il peut fort bien en être de même de la computation électronique...

— En dernière analyse, dit Fleming, c'est même probablement la chose la plus fondamentale.

Vandenberg examinait les papiers.

— Je me demande..., fit-il.

— Ecoutez, l'interrompt Fleming. Le message est répété sans cesse. Si vous avez une meilleure idée que la mienne, mettez-vous au travail.

Reinhart semblait mal à l'aise.

— Vous ne pouvez pas utiliser une des machines qui existent ? demanda Osborne.

— Je vous ai dit mon opinion. Ce programme est énorme. Je ne pense pas que vous compreniez...

— Expliquez, John, dit Reinhart.

Fleming reprit d'une voix plus calme.

— Si vous voulez un ordinateur qui vous donne satisfaction pour des

travaux assez courants, il faudra qu'il puisse absorber un programme d'environ cinq mille groupes d'ordres. Si vous voulez qu'il joue aux échecs — et c'est faisable, j'y ai joué avec des ordinateurs — il faudra qu'il en accepte environ quinze mille. Mais, pour absorber ces matériaux (Il fit un geste vers les papiers que tenait Vandenberg.), il sera nécessaire qu'il en recueille des milliers de millions avant de *commencer* à travailler sur des données effectives.

Les auditeurs se mirent à le regarder avec intérêt et un certain respect.

— Il s'agit en somme d'assembler suffisamment d'unités, dit Osborne.

— Ce n'est pas une question de dimension. Cela exige une nouvelle conception. Nos ordinateurs les plus modernes travaillent en microsecondes. Il faut une machine qui opère au millimicroseconde. Sans cela, nous serions tous très vieux avant d'en venir à bout.

— Quelle preuve avons-nous que ce soit intéressant ? demanda Ratcliff.

— Qu'espérez-vous pour le moment ? Il nous faut d'abord les moyens de prouver que ça en vaut la peine. Mais, de toute façon, l'intelligence qui a lancé ce message nous est infiniment supérieure. Nous ne savons pas pourquoi ce message a été envoyé, ni à qui. Mais nous ne pourrions rien faire de semblable. Nous ne sommes que des *homo sapiens*...

Le ministre, qui commençait à perdre patience, voulait des preuves. Il interrogea Reinhart. Ce fut Fleming qui répondit :

— Je vous répète que je puis vous en apporter en construisant le ordinateur en question. C'est lui qui vous les donnera.

— Est-ce une façon réaliste d'envisager les choses ?

— Mais c'est ce que demande le message !

— Professeur, votre avis.

— Cela demandera du temps. Tout est possible...

— Et j'aurai besoin, pour cette nouvelle phase de travail, du meilleur ordinateur actuellement disponible, reprit Fleming comme si tout le monde était déjà d'accord. Et de toute mon équipe actuelle.

— On pourrait peut-être utiliser les ordinateurs des universités ? dit Osborne.

— Rien du tout ! éclata Fleming. Vous n'imaginez tout de même pas que les universités ont de bons ordinateurs !

Il montra Vandenberg et poursuivit :

— Demandez à votre ami le militaire où est le meilleur ordinateur dans ce pays.

Tous les regards se tournèrent vers le général.

— Je vais me renseigner, dit celui-ci.

— Inutile ! Vous savez très bien qu'il est au Centre de recherches sur les missiles, à Thorness.

— Mais il est employé à des travaux de défense.

— Naturellement, dit Fleming d'une voix méprisante.

Vandenberg ne répondit pas. Si ce jeune homme posait un problème, cela

regardait le ministre.

Celui-ci semblait impressionné, mais pas encore convaincu.

Fleming, comme beaucoup d'hommes trop sincères, était un mauvais avocat. Ratcliff pianotait des doigts sur la table.

— J'estime, dit-il enfin, que cette importante question doit être soumise au conseil des ministres.

*

* *

Pendant quelque temps, après cette réunion, l'équipe n'eut rien à faire. Fleming ne pouvait pas aller plus loin avec les moyens dont il disposait. Reinhart et Osborne continuaient prudemment leurs démarches.

Fleming s'était retourné vers Judy. Il l'emmenait au concert, au cinéma, lui faisait faire des promenades en auto, roulant toujours aussi vite.

Parfois, il flirtait avec Christine, mais sans avoir l'air de s'intéresser beaucoup à elle. Un jour, ils parlèrent de Thorness.

— Y êtes-vous allé, docteur Fleming ? demanda-t-elle.

— Une fois.

— À quoi ça ressemble ?

— C'est loin, isolé, très beau, comme vous. Très puissamment outillé et sans âme, pas comme vous.

Il paraissait convenu que, si Fleming et son équipe étaient envoyés en cet endroit, Christine les suivrait. Watlin avait fait enquêter sur ses antécédents et les avait jugés irréprochables.

Elle était née de parents baltes qui avaient fui devant les armées russes, puis avaient été naturalisés anglais avant leur mort. Christine était d'ailleurs née en Angleterre.

Les activités de Bridger semblaient plus suspectes. Tandis qu'approchait la date de son départ, il recevait — de très loin — des coups de téléphone qui avaient l'air de le préoccuper. Un matin où il était seul dans le bureau avec Judy et où il semblait plus soucieux que de coutume, il se jeta sur le téléphone dès que celui-ci sonna. L'instant d'après, il s'excusa et sortit.

Par la fenêtre, Judy le regarda traverser la rue et se diriger vers une splendide et immense voiture dont le chauffeur, un géant vêtu d'une tunique couleur moutarde, lui ouvrit la portière. La voiture, munie de deux antennes de radio, démarra aussitôt.

Bridger avait pris place à côté d'un petit homme trapu et chauve qui lui dit :

— Je suis Kaufmann. Si ça ne vous fait rien, nous allons tourner autour de ces pâtés de maisons. Il vaut mieux ne pas rester à la même place.

L'accent ne pouvait pas tromper. Kaufmann était allemand. Il y eut un petit bourdonnement dans la voiture. L'homme décrocha le téléphone couleur d'ivoire et parla un instant. Puis il se tourna de nouveau vers Bridger.

— Mon chauffeur me dit que nous sommes suivis par un taxi. Aucune importance. Mais j'attends une communication de Stuttgart. Fumez-vous un

cigare ?

— Non, merci.

— Vous m'avez envoyé un message par télex à Genève, il y a quelques mois.

— Oui.

— Depuis, nous n'avons plus entendu parler de vous.

— J'ai changé d'idée.

— Et maintenant, peut-être allez-vous en changer de nouveau ? Nous avons été très perplexes, voyez-vous.

Bridger se retournait pour regarder par la vitre arrière.

— Ne vous inquiétez pas, voyons. On s'occupe de ça. Alors, il y a réellement eu un message ?

— Oui.

— D'une planète ?

— Très lointaine.

— Quelque part dans Andromède ?

— C'est exact.

— Drôlement loin...

— Mais que voulez... ?

— Ce que je veux ? J'y arrive. En Amérique où j'étais alors, il y a eu une certaine excitation. Les gens s' alarmaient. Et en Europe. Partout. Puis votre gouvernement a dit : « Ce n'est rien. On vous en reparlera plus tard. » Et les gens ont oublié. Y a-t-il quelque chose ?

— Officiellement, non.

— Je sais... Nous avons essayé de nous informer. Partout bouche cousue.

— Y compris la mienne.

Ils longeaient maintenant Regent Park. Bridger regarda sa montre.

— Vous travaillez sur le message ? demanda Kaufmann.

— Pourquoi cela vous intéresserait-il ?

— Tout ce qui est important nous intéresse. Et cela peut avoir une grande importance.

— Peut-être. Peut-être pas. D'ailleurs, je ne vais plus m'occuper de cette chose.

— Pourquoi donc ? Vous voulez travailler à quelque chose de plus lucratif ? Avec nous ?

— Je pense, fit Bridger en regardant ses pieds.

— À cause du petit incident à Bouldershaw ?

— Vous saviez cela ? Ce qui est arrivé chez Oldroy ?

— Naturellement, je le savais.

— Je ne voulais pas d'ennuis...

Ils tournèrent à l'angle de Baker Street.

— Je crois qu'il vous faut rester où vous êtes, dit Kaufmann. Et garder le contact avec moi.

— Combien ?

— Pardon ?

— Si vous voulez que je vous donne des informations...

— Réellement, docteur Bridger, vous manquez de tact... Mais on peut examiner ça...

Ils firent encore deux fois le tour de Regent Park. Puis la voiture stoppa à deux cents mètres de l'institut. Judy guettait à la fenêtre le retour de Bridger. Mais celui-ci ne lui dit rien quand il revint. Du taxi qui avait suivi la voiture de Kaufmann descendit Harries. Il se dirigea aussitôt vers une cabine téléphonique. Un autre taxi vint s'arrêter au niveau de la cabine.

*

* *

Ce fut un collaborateur de Watlin, au ministère de la Défense, qui répondit au coup de téléphone.

— Je vois, fit-il. Vous feriez mieux de venir expliquer ça ici.

Watlin en personne arrivait peu après. Son collaborateur le mit au courant

:

— Harries vient d'appeler. Il dit que Bridger a été vu avec une « personne connue ».

— Qui ça ? Parlez donc clairement.

— Kaufmann, monsieur.

— Kaufmann ? De l'« Intel », le cartel international ?

— Oui, monsieur.

Watlin contempla le mur d'un air perplexe. Il y avait encore un certain nombre de grands cartels cosmopolites en dépit des lois anti-trusts et du Marché commun. Ils n'étaient pas foncièrement illégaux mais, très puissants, ils étendaient leur empire sur le commerce européen. Les gens de l'« Intel » étaient connus pour leur manque de scrupules.

— Harries en a-t-il dit davantage ?

— Non. Ils ont roulé pendant un moment dans le quartier dans la grosse voiture de Kaufmann.

— Vous pensez que ça a un rapport avec ce qu'il s'est passé à Bouldershaw ?

— Harries le croit.

— Et c'est pourquoi Harries a été enlevé et battu... Je n'aime pas du tout que ces gens-là s'occupent de cette affaire.

Quand l'« Intel » tentait de mettre la main sur quelque chose, il était très difficile de surveiller et d'empêcher l'opération. Son organisation à Londres était parfaitement légale et disposait d'un réseau de communications privé à travers l'Europe et d'un réseau d'action très au point.

— Je suppose que Bridger continue à leur fournir des renseignements, dit Watlin.

— Mais ne doit-il pas quitter son poste ?

— Je doute qu'il le fasse maintenant. On a dû lui graisser la patte. Et Fleming...

— Vous pensez que Fleming ?...

Watlin eut un haussement d'épaules.

— C'est un pauvre innocent qui ferait n'importe quoi pour affirmer son indépendance. Et, maintenant, nous allons les avoir complètement sur les bras.

— Comment ça ?

— Comment ça ? Fleming veut construire un super-computer au centre de recherches sur les missiles. Ils vont être transférés à Thorness.

— Oh !

— C'est archi-secret.

— La décision est prise ?

— Elle va l'être... Je flaire toujours d'avance les sottises. Vandenberg est furieux. Mais Reinhart et Osborne sont d'accord. Et aussi leur ministre. Et le gouvernement approuvera...

— Que pouvons-nous faire ?

— Les surveiller. Harries s'en occupera.

— Ils ont leur propre service de sécurité, à Thorness.

— Harries travaillera avec eux. Où est-il ?

— Il enquête... Il viendra vous faire son rapport dans la journée.

*

* *

Mais Harries ne vint pas, ni ce jour-là ni jamais. Judy et Fleming découvrirent son cadavre le lendemain matin dans la voiture du jeune savant.

Judy en fut malade. Christine lui donna des cachets.

Peu après, Fleming fut appelé au ministère. Avant de partir, il dit à Judy :

— Pourquoi m'a-t-on fait ça ? Pourquoi l'a-t-on mis dans ma voiture ?

— Ce n'est pas à vous qu'on a fait ça, mais à moi. En guise d'avertissement.

Fleming embrassa Judy sur les joues et partit.

Il revint avant le déjeuner. Il était radieux. Il prit Christine entre ses bras et s'écria :

— C'est fait !

— Qu'est-ce qui est fait ? demanda Judy, déconcertée.

— C'est fait... En trois exemplaires, contresignés par les officiers supérieurs spécialistes des missiles. On nous ouvre toute grande la barrière de fils de fer barbelés.

— Thorness ? demanda Christine en le repoussant.

— Nous sommes gracieusement invités à utiliser leur super-matériel habituellement réservé aux jeux des militaires.

— Quand ? demanda Judy.

Fleming s'approcha d'elle et la prit à son tour dans ses bras.

— Dès que nous serons prêts. Priorité A sur leur grand ordinateur... Nous serons exemptés des parades matinales...

Il lâcha Judy et tendit les bras à Christine.

— Vous et moi, chérie, nous allons leur montrer ce que nous savons faire.

Avez-vous des preuves ? demande Son Excellence. On va leur en donner !

*

* *

Dans l'après-midi, ils eurent la visite de Watlin qui les prit à part tous les trois pour leur parler de Harries. Christine et Fleming, qui n'en savaient rien, apprirent que c'était un agent secret et non un garçon de salle.

— Mais ne croyez pas que, s'il a été tué, dit Watlin, c'est à cause de ce que vous faites. Vous n'êtes pas tellement importants.

— Pourquoi alors s'occupait-il de nous, demanda Fleming, si ce que nous faisons n'est pas important ? Et savez-vous qui a tué Harries ?

— Oui. Et nous savons même qui a payé pour cela.

— Alors, tout va bien.

— Oui, mais nous ne pouvons pas toucher à ces gens-là pour des raisons diplomatiques. Mais vous qui menez une vie abritée dans vos laboratoires, vous devez maintenant comprendre que vous êtes sur un champ d'opérations.

— Un quoi ?

— Que vous êtes dans un secteur où vous défendez la sécurité.

— De qui ?

— Du pays.

— Ah oui, bien sûr !

— Alors, ne l'oubliez pas ! Je tenais à vous en avertir. Je compte sur vous.

*

* *

Quand, un peu plus tard, Bridger revint à l'institut, Fleming lui dit que c'était fait, qu'ils partaient.

— Où ça ? demanda l'autre.

— À Thorness. Le ministre des Sciences l'a emporté ! La science triomphe. Pourquoi veux-tu nous quitter au moment où tout devient magnifique ? Pourquoi ne changes-tu pas d'idée ?

— Justement, j'ai changé d'idée, fit Bridger. Je venais te le dire.

Judy, dès qu'elle le sut, en informa Osborne. Mais Osborne était déjà renseigné.

CHAPITRE IV

Personne n'était jamais allé à Thorness pour s'y amuser. De Londres, il fallait douze heures pour s'y rendre par les moyens les plus rapides, d'abord en avion jusqu'à Aberdeen, puis par le train à travers la montagne jusqu'à Gairloch, sur la côte ouest. Thorness était au nord de Gairloch, mais on n'y trouvait rien d'autre qu'un petit village tombant en ruine, une côte rocheuse sauvage, des landes.

Le centre de recherches couvrait un promontoire faisant face à la partie de l'océan qui s'étend entre l'île de Skye et l'île de Lewis et il était entouré, du côté de la terre, par un puissant réseau de barbelés. L'entrée était flanquée de postes de garde et des patrouilles avec des chiens surveillaient la côte.

Il pleuvait quand Reinhart et Fleming arrivèrent dans une voiture qui était allée les prendre à la gare et que conduisait une jeune fille en uniforme vert. On vérifia leurs papiers et on les conduisit chez le directeur.

Les bureaux occupaient un long bâtiment bas au milieu d'un espace nu. Le directeur était dans une grande et belle pièce sur la porte de laquelle une plaque portait son nom : *Docteur F.T.N. Geers*.

Ils échangèrent des politesses sans enthousiasme.

— Vous trouverez l'endroit bien triste, leur dit Geers.

Geers était un physicien que les deux autres connaissaient de réputation. Il avait correspondu à diverses reprises avec Reinhart. C'était un homme mince, au visage étroit. Il aimait la recherche scientifique. Mais, maintenant, il n'était plus guère voué qu'à de fastidieuses tâches administratives et devait en éprouver quelque amertume.

— Ainsi donc, dit-il, vous allez désormais travailler derrière des barbelés. Cela n'ira pas toujours au mieux. Car, naturellement, nous ne pouvons vous donner des facilités illimitées.

— Nous ne le demandons pas, fit Reinhart.

Mais Fleming l'interrompt :

— Si j'ai bien compris, les priorités ont été établies.

Geers lui jeta un regard froid.

— Vous disposerez d'un certain nombre d'heures sur notre grand ordinateur. Vous aurez vos propres locaux de travail et des habitations pour votre équipe. Ces dernières se trouvent dans le périmètre du centre et vous serez sous notre surveillance. Mais vous aurez des laissez-passer et pourrez sortir comme vous le voudrez. Le major Quadring a la charge de veiller sur votre sécurité. Quant à moi, j'ai la responsabilité de tous les projets de recherche.

— Pas le nôtre, dit Fleming.

— Oh ! j'ai des tâches plus immédiates et d'un autre ordre, dit Geers.

Votre affaire relève du ministère des Sciences, avec des aspects plus idéalistes et peut-être plus hasardeux.

Sur un coin du bureau, on voyait une photo — certainement la femme du directeur et ses deux jeunes enfants.

Dehors, il pleuvait toujours quand un assistant de Geers les emmena pour leur faire visiter les installations. Ils marchaient sur des pistes de ciment ou dans l'herbe mouillée, le long de bâtiments à demi enfouis dans le sol et qui ressemblaient à des *bunkers*. Ils virent de petits missiles sous des housses de nylon.

Le grand ordinateur, installé dans un vaste laboratoire, avait l'air impressionnant. D'importation américaine, il était trois fois plus gros que ceux dont ils s'étaient servis jusque-là. Les gens qui étaient là de service leur communiquèrent l'emploi du temps avec les indications les concernant. Ils se montrèrent cordiaux, mais pas particulièrement intéressés.

On les mena dans des bureaux vides qui leur étaient destinés. Puis on les conduisit aux locaux d'habitation, des chalets préfabriqués, petits et nus, mais propres et dotés d'un évident confort.

On leur fit voir enfin la cantine du personnel et ses annexes où l'on pouvait faire des achats, les salles de récréation, le cinéma, la poste, le garage.

Pendant les deux ou trois premiers mois, seul le groupe de base s'installa à Thorness : Fleming, Bridger, Christine, Judy et quelques jeunes assistants. Leurs bureaux s'emplirent de plans, d'épures, de feuilles couvertes de calculs, de pièces expérimentales. Fleming et Bridger passaient des nuits à conférer et à étudier des circuits et des composantes électroniques. Peu à peu, le bâtiment qu'on leur avait alloué s'emplit d'assistants de recherche, de dessinateurs, d'ingénieurs.

Au début du printemps suivant, une firme d'entrepreneurs de Glasgow apparut sur les lieux et entoura leur secteur de panneaux sur lesquels on lisait : *MacIntyre and Sons*. La construction du nouveau « super ordinateur » — c'est ainsi qu'on nommait l'enfant issu du cerveau de Fleming — fut entreprise dans l'enceinte même du centre, mais à l'écart du reste du camp, et les camions chargés de matériel arrivaient et repartaient sans cesse.

Le personnel permanent observait tout cela avec intérêt, mais avec détachement et poursuivait ses propres travaux. Les membres les plus jeunes de l'équipe Reinhart frayaient volontiers avec les scientifiques et avec les militaires du centre, allaient en excursion avec eux, soit sur mer, soit dans l'arrière-pays. Mais Fleming et Bridger menaient une vie à part. On les appelait les « deux jumeaux célestes ». Quand ils n'étaient pas sur le chantier du ordinateur ou dans leurs bureaux, ils se retrouvaient dans le chalet de l'un ou de l'autre et travaillaient encore. Parfois, Fleming s'enfermait seul pour résoudre un problème. Bridger prenait alors un canot à moteur et allait jusqu'à Thorholm, l'île aux oiseaux, et emportait des jumelles.

Reinhart faisait des visites périodiques, mais séjournait surtout à Londres où il préparait des plans, faisait des démarches pour obtenir des crédits,

rédigéait d'incessants rapports pour le gouvernement. Il obtenait d'ailleurs rapidement tout ce qui pouvait être désiré. Osborne l'aidait beaucoup.

Judy, elle, se sentait un peu perdue. Son bureau, dans le grand bâtiment administratif, était séparé de ceux de l'équipe. Et elle logeait dans le même secteur que les femmes occupées aux services de la défense. Fleming restait aimable avec elle mais, trop absorbé par son travail, la voyait peu. Bridger et Christine l'évitaient. Elle sortait parfois avec des officiers de l'armée. Durant les longues soirées d'hiver, elle faisait du modelage ou de la tapisserie. Elle s'ennuyait.

Quand le ordinateur fut presque achevé, Fleming le lui fit visiter. Fleming semblait en proie au doute et à une sorte d'effroi. En outre, il était exténué. La machine était énorme — si énorme qu'on n'avait pu la loger qu'à l'intérieur de la salle de contrôle.

— Nous sommes comme Jonas dans le ventre de la baleine, dit-il à Judy. Au-dessus de nos têtes, ajouta-t-il en montrant le plafond, il y a des éléments de refroidissement, des liquéfacteurs d'hélium. Un flot constant d'hélium coule dans tout l'appareillage.

La salle de contrôle, grande comme une salle de bal, était elle-même pourvue d'un appareillage complexe destiné à l'alimentation du ordinateur. Cette salle, à demi enfouie sous terre, n'avait pas de fenêtres. Elle ressemblait à une caverne mystérieuse.

— Tout cela, reprit Fleming en montrant les équipements qui garnissaient un long panneau sur un mur, ce sont les éléments de contrôle. Il nous avait lui-même proposé une sorte de système sensoriel magnétique, mais nous avons dû modifier nos plans et opter pour une formule de transcription qui convienne mieux à des créatures qui, comme nous, ont des yeux.

— *Il ?* demanda Judy. Qui ça, *Il* ?

— Le ordinateur. Je l'appelle *il*, car il me donne la sensation d'être un esprit, presque une personne.

Elle vivait depuis assez longtemps déjà avec l'équipe pour ne pas être étonnée par une telle idée. Elle avait oublié le frisson qui l'avait saisie à Bouldershaw Fell quand le message avait été pour la première fois capté dans l'espace. Pourtant, en cet instant, près de Fleming qui semblait possédé par cette idée et comme poussé par une force extérieure à lui-même, il était impossible de ne pas sentir quelque obscure puissance inconnue tapie dans la pénombre de cette salle. Elle frissonna une fois encore.

— Et voici les éléments de « rendement », poursuivit Fleming. Il pense en termes d'arithmétique binaire, mais nous avons fait en sorte qu'il les transpose en arithmétique décimale qui, pour nous, est immédiatement déchiffrable. Et ceci, c'est le panneau de distribution de l'électricité dans le ordinateur. Ici, vous remarquerez deux bornes métalliques entre lesquelles on pourrait faire passer un courant de très haut voltage. Elles figuraient sur le plan, mais nous ne savons pas encore très bien à quoi elles peuvent servir.

— Et cela ? demanda Judy en montrant un ensemble fait de centaines de

minuscules bulbes au néon alignés entre des plaques métalliques revêtues de perspex.

— Ce sont les unités de contrôle. Elles suivent la marche des informations dont la machine est alimentée. L'alimentation se fait ici sur ce clavier. Et les résultats sortent ici, tout imprimés.

— Avez-vous déjà commencé ?

— Non, pas encore.

— Etes-vous sûr que cela fonctionnera ?

— Je ne peux pas imaginer le contraire. Pas imaginer qu'on nous ait transmis des indications pour une chose qui ne fonctionnerait pas.

Il parlait sans arrogance, mais avec une conviction absolue.

— Etes-vous sûr d'avoir tout compris ?

— Oui. J'en suis à peu près sûr. Je ne sais pas ce qu'il sortira de cela. Mais il en sortira ce qui est impliqué dans le message. Dès que tout sera en état de marche, nous n'aurons qu'à bourrer la machine avec toutes les instructions reçues... Sa capacité et sa vitesse sont à peine imaginables.

Le silence, autour d'eux, était total. Les rangées brillantes de cabines métalliques cachaient encore leurs secrets.

— Tout cela sera encore plus beau quand ça marchera, dit Fleming.

Il emmena Judy un peu plus loin, dans une pièce semi-circulaire qui comportait au centre une grosse colonne revêtue de métal.

— Nous sommes ici dans les entrailles mêmes du ordinateur. Il y a là tout autour l'appareillage qui constitue sa mémoire. Un beau travail d'électronique moléculaire... Cette mémoire, ajouta-t-il en ouvrant un panneau et en jetant un coup d'œil à l'intérieur, ou si vous préférez, les éléments qui la constituent, se trouve dans le vide total et à une température qui n'est supérieure au zéro absolu que d'un ou deux degrés. C'est grâce à l'hélium liquide qu'on obtient ce résultat.

— Ces éléments sont-ils l'équivalent de cellules cérébrales ?

— Si vous voulez.

— Et combien y en a-t-il ?

— Chaque « noyau » d'élément occupe trois mètres cubes et en contient donc plusieurs millions de millions. Et il y a six noyaux, six unités.

— C'est plus qu'un cerveau humain !

— Oh ! oui, infiniment plus ! Et c'est beaucoup plus rapide et efficace.

Elle essaya de comprendre comment cela pouvait fonctionner. Mais c'était pour elle un effort qui dépassait de loin la capacité de son entendement. Elle le félicita, le remercia et le quitta. Il ne fit aucun geste pour la retenir.

*

* *

Dennis Bridger n'était pas captivé par ce genre de travail de la même façon que Fleming. Il accomplissait sa tâche avec sérieux, mais dans un esprit morose. Il n'avait apparemment pas tenté de maintenir son contact avec l'« Intel ».

Le major Quadring et les gens de son service le surveillaient étroitement. Des vérifications périodiques étaient faites à l'entrée du camp et portaient sur tout le personnel : on s'assurait que personne n'emportait de documents. Bridger ne faisait rien qui pût éveiller les soupçons. Sa seule distraction était d'aller sur l'île Thorholm et d'y prendre des photos d'oiseaux.

Geers se montrait soupçonneux envers toute l'équipe. Il ne la gênait pas dans son travail mais son attitude était visiblement hostile. Ses rapports avec Reinhart étaient des plus froids. Il était clair qu'un échec de cette entreprise l'aurait satisfait.

Toutefois, quand le super-computeur fut achevé et que l'intérêt de ses supérieurs et de ses subordonnés s'accrut, il s'arrangea pour que, en cas de succès, l'honneur lui en revînt. Ce fut lui qui suggéra l'idée d'une inauguration, sinon publique, du moins officielle, et le ministre des Sciences accepta de venir couper le ruban. Le général Vandenberg accepta, lui aussi, de venir. Judy, enfin, allait avoir quelque chose à faire.

En attendant, elle se promenait sur la lande. Environ huit jours avant l'inauguration, elle vit au large un yacht blanc immobile. On ne pouvait pas le voir du camp. Il était caché par l'île Thorholm. Judy l'aperçut tandis qu'elle suivait le sentier au sommet de la falaise, dans le courant de l'après-midi.

Le lendemain, le yacht était toujours là, et Judy crut voir les lueurs d'un projecteur qui faisait des signaux. En même temps, elle entendit le ronflement d'un moteur d'auto sur la lande, au-dessus d'elle. Instinctivement, elle se cacha derrière un buisson. Elle aperçut la voiture qui lui parut vaguement familière lorsque celle-ci déboucha d'un tournant dans un mauvais chemin qui allait rejoindre une route en contrebas.

Sur le yacht, les signaux avaient cessé. La voiture s'éloignait. Judy rentra au camp. Elle ne dit rien à Quadring mais, le lendemain, retourna au même endroit.

Le paysage était vide et silencieux. On n'entendait que le cri des mouettes. Les jours suivants, elle fut trop occupée par les préparatifs de l'inauguration pour pouvoir sortir. D'ailleurs, il pleuvait. Fleming se montra maussade et taciturne.

La veille de l'inauguration, dans l'après-midi, le soleil était revenu. Elle alla faire un tour sur la lande au bord de la falaise. En bas, les vagues déferlaient sur les rochers. Pas de yacht, ni de voiture, mais elle remarqua sur le sol encore humide des traces récentes de pneus. Puis elle entendit un bruit lointain de canot automobile — bruit qui venait de l'autre côté de l'île, à environ trois kilomètres. Enfin, elle vit apparaître le canot qui se dirigeait vers la baie au-dessous du camp. C'était celui de Bridger, et il n'y avait dedans qu'une seule personne — probablement Bridger lui-même.

Il y eut un sifflement, et quelque chose claqua derrière elle. Un éclat de rocher roula sur le sol. Elle se mit à courir. Une autre balle siffla tout près d'elle tandis qu'elle dévalait le sentier. Mais, l'instant d'après, elle fut à l'abri derrière une masse rocheuse. Elle continuait de courir, ne s'arrêtant un instant

que pour reprendre haleine. Elle ne se sentit en sécurité qu'après avoir franchi le portail du camp. Elle tremblait ; ses jambes se dérobaient sous elle. La nuit allait tomber.

Le bureau de Quadring était déjà fermé. Il n'y avait personne d'autre à qui elle pût s'adresser. Elle ne voulut pas aller au mess, de crainte d'y rencontrer Bridger. Et, tout à coup, elle se trouva devant la porte du chalet de Fleming. Elle frappa et entra.

John était allongé sur son lit. Il écoutait un disque de Weber. Il leva les yeux et vit Judy, haletante, le visage rouge, la chevelure en désordre.

— Très spectaculaire, dit-il. Qu'est-ce qu'il se passe ?

À portée de sa main était une bouteille de whisky à demi vide.

— John...

— Qu'y a-t-il donc ?

— On a tiré sur moi. Il y a un instant... Sur la lande...

— Vous voulez dire que vous avez entendu quelqu'un siffler !

— Une balle a frappé le rocher près de moi. Puis une autre...

— Quelque tireur maladroit qui s'exerçait...

— Je n'ai vu personne, balbutia Judy.

— Alors ce n'étaient pas des balles...

Il parlait calmement. Il était lucide, malgré l'alcool.

— C'étaient des balles... J'en suis sûre... Quelqu'un qui a tiré sur moi avec un viseur télescopique...

Il chercha un verre, le remplit, le lui tendit.

— Vous êtes dans un drôle d'état, dit-il. Buvez ça. Pourquoi quelqu'un aurait-il tiré sur vous ?

— Il peut y avoir des raisons.

— Que faisiez-vous sur la falaise ?

— Je me promenais. Je regardais l'océan.

— Et qu'y avait-il sur l'océan ?

— Le canot du docteur Bridger. Rien d'autre...

— Voulez-vous dire qu'il a tiré sur vous ?

— Non. Ce n'était pas lui... Puis rester un moment chez vous ? Jusqu'à ce que j'aie fini de trembler.

— Si vous voulez. Et buvez.

Elle but une gorgée de whisky pur qui lui piqua la langue et le gosier.

— Je n'aime pas cet endroit, dit-elle.

— Moi non plus.

— Qu'est-ce que le docteur Bridger va faire dans cette île ?

— Etudier les oiseaux. Vous savez qu'il aime ça. Il s'intéresse à leurs mœurs, à leurs migrations.

— Tous les soirs ? Et dans cette île ?

— C'est là qu'il y en a, et de toutes les sortes, des mouettes, des *gannets*, des guillemots...

Elle vida son verre, le laissa lui verser une nouvelle rasade.

— Excusez-moi de vous déranger, dit-elle.

— Oh ! un peu de compagnie n'est pas mauvais. Surtout quand il s'agit d'une très charmante fille.

— Je ne suis pas charmante et je n'aime pas ce que je fais.

— Eh bien, nous sommes deux dans ce cas.

— Je vous croyais passionné par ce travail.

— Je l'étais. Maintenant que c'est fini, je ne sais plus. Je ne sais plus de quoi j'ai besoin. De vous, peut-être...

— John... Ne vous fiez pas trop à moi.

— Quoi ? fit-il en souriant. Vous faites des choses secrètes ?

— Pas en ce qui vous concerne.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire.

Il lui mit un baiser léger sur le front, puis demanda :

— Qu'allez-vous faire à propos de ces coups de feu ?

Elle frissonna, ne répondit pas. Il lui mit la main sur l'épaule.

— Parfois, la nuit, dit-il, j'écoute le vent et je pense à ce personnage, là-bas...

— Quel personnage ?

Il fit un geste dans la direction du nouveau ordinateur.

— Il n'a pas de corps, ne respire pas, ne sent pas comme nous. Mais son cerveau est supérieur au nôtre.

— Ce n'est pas une personne, voyons.

— Nous ne savons pas ce que c'est, n'est-ce pas ? Mais ceux qui nous ont transmis ces plans ne l'ont pas fait pour s'amuser. Ils veulent que nous entreprenions quelque chose...

— Pensez-vous qu'ils connaissent notre existence ?

— Ils savent qu'il y a nécessairement d'autres créatures intelligentes dans l'univers. C'est tombé sur nous, voilà tout.

Elle lui prit la main.

— Vous ne serez pas obligé de pousser les choses plus loin que vous ne le désirez...

— J'espère que non.

— Votre tâche était de construire ce ordinateur. Et, maintenant, après des mois de travail sans répit, vous avez besoin de vacances.

Elle s'était assise sur le lit. Il bâilla, s'étira.

— Peut-être, dit-il.

— Tout est prêt, je crois, pour la visite du ministre. Mais si...

Elle fit un geste vers la fenêtre.

— ...Si cette machine venait à échapper à votre contrôle, pourriez-vous l'arrêter ?

— Le pourrions-nous ? Nous y avons introduit des codes d'ordres de façon que tout soit presque fait quand ces messieurs arriveront.

— Et que s'est-il passé ?

— Rien d'abord. Mais il y avait une petite partie d'un code d'ordres qui

manquait, ce que j'ignorais, et je l'ai laissée délibérément de côté. Nous avons mis en marche. Mais il a été furieux...

— Vous voulez rire...

— Pas du tout. Sans avertissement et avant même que nous ayons commencé à lui fournir des données, il s'est mis à imprimer l'équivalent en chiffres de *Donnez-moi la partie manquante du code*. Et à répéter cela indéfiniment. Il était très fâché. J'ai tout arrêté, puis j'ai complété le code. Ensuite, il s'est tenu tranquille. Mais il a été conçu pour enregistrer les moindres accrocs, Dieu sait pourquoi ! Demain, nous lui ferons absorber le reste des données. Je ne sais pas ce qui se passera. Nous avons capté un message qui a parcouru deux cents années de lumière. Croyez-vous qu'il ait été lancé simplement pour nous apprendre quelque méthode de comptabilité ? Moi pas. Ni les gens qui ont tué Harries, qui ont tiré sur vous et qui, probablement, nous surveillent, Dennis et moi.

Elle resta un moment songeuse.

— Si ça tourne mal, dit-elle, vous pourrez toujours le débrancher...

— Peut-être. Peut-être le pourrons-nous...

Dehors, il faisait nuit ; il pleuvait, et le vent hurlait.

— La nuit est sombre, dit-il.

Il ferma les rideaux de la fenêtre, puis regarda Judy d'un air un peu égaré.

— Nous sommes effrayés tous les deux, fit-elle.

Il lui adressa un sourire.

— Je vais vous ramener chez vous, dit-il. À moins que vous ne vouliez passer la nuit ici.

CHAPITRE V

Judy le quitta quand l'aube commençait à poindre et regagna son propre chalet.

Vers midi, les premières personnalités arrivèrent et se réunirent dans le mess. Judy circulait entre ces messieurs vêtus de vestons noirs et de pantalons à rayures. Elle leur distribuait des notices. Fleming était dans la salle de contrôle du ordinateur avec Bridger et Christine. Ils introduisaient dans la machine les dernières données. Reinhart et Osborne s'étaient enfermés dans un bureau avec Geers.

Vandenberg, Watlin, Mrs Tate-Allen et quelques autres arrivèrent à deux heures. Le ministre faisait le voyage en hélicoptère. Une garde d'honneur l'attendait sur le terrain de parade au milieu du camp. Le temps s'était éclairci. Le major Quadring avait revêtu son plus bel uniforme de campagne.

Bientôt, tout le monde fut rassemblé devant l'entrée du nouveau ordinateur. Geers jouait avec beaucoup de sérieux son rôle de directeur, allait de l'un à l'autre.

— Est-ce qu'on va nous montrer un cygne ou un vilain canard ? lui demanda Mrs Tate-Allen.

— Je ne sais pas. Je m'occupe, moi, de choses plus sérieuses.

— N'est-ce pas sérieux ? demanda Osborne.

Ils furent interrompus par l'arrivée de l'hélicoptère. Le *très honorable* James Ratcliff sauta à terre. La garde présenta les armes. Reinhart alla serrer la main du ministre et s'effaça discrètement pour laisser le champ libre à Geers.

— Comment allez-vous ? demanda le ministre à ce dernier. Vous avez été très aimable de faire une place dans votre camp à nos petites mécaniques.

— Nous sommes très honorés, dit Geers rayonnant, nous qui ne sommes que de rudes ingénieurs, d'abriter un travail de recherche pure.

Ils se dirigèrent vers l'entrée du ordinateur. Ce fut Geers qui ouvrit la porte et guida les visiteurs.

— Par ici, monsieur le ministre.

Il présenta Bridger et Christine, puis il désigna Fleming.

— Vous le connaissez, monsieur le ministre... C'est lui qui a fait les plans du ordinateur.

— Ce n'est pas moi, dit Fleming. Les auteurs du plan sont dans la constellation d'Andromède.

Ratcliff se mit à rire comme s'il venait d'entendre une bonne plaisanterie.

— Vous avez construit une chose énorme, fit-il. Je comprends maintenant pourquoi il a fallu tant d'argent.

Ils continuèrent leur visite, impressionnés par les lampes au néon, les

cabines, les appareils, le grand cylindre qui constituait la mémoire du ordinateur. Puis ils se rassemblèrent devant le tableau de contrôle.

— Et maintenant ? demanda Ratcliff.

Fleming prit une feuille couverte de chiffres.

— Ce sont, dit-il, les derniers groupes de données figurant dans le message. Nous allons maintenant les introduire devant vous dans la machine et la mettre en marche.

Il passa la feuille à Christine qui s'installa devant le télétype et se mit à taper sur les touches. Tout le monde la trouvait jolie et habile de ses mains. Quand elle eut fini, Fleming et Bridger poussèrent sur des boutons, actionnèrent des interrupteurs sur le tableau de contrôle. On entendit alors un bourdonnement venu de l'arrière du ordinateur. Des lampes se mirent à clignoter. Reinhart expliqua :

— On peut suivre, à l'aide de ces lampes, les progrès des données à travers la machine. Dès que celle-ci aura fini ses calculs, elle imprimera les résultats sur ce large rouleau de papier que vous voyez ici...

Les lampes de contrôle s'éteignirent. Mais il ne se passa rien. Ils attendirent pendant une heure. Toujours rien. À cinq heures, le ministre qui ne souriait plus remonta dans son hélicoptère. À six heures, le reste des visiteurs regagna la gare afin d'y prendre le train du soir pour Aberdeen. Reinhart, déconfit et les lèvres serrées, les suivit. À huit heures, Bridger et Christine quittèrent le ordinateur.

Fleming était resté avec Judy dans la salle de contrôle déserte. Il ne disait rien, ne faisait entendre ni jurons ni plaintes. Elle ne savait que lui dire et se taisait aussi.

Comme il allait être dix heures, il poussa un soupir et se leva. Elle lui toucha la manche du bout des doigts. Il se tourna vers elle pour l'embrasser. Tandis qu'il la tenait dans ses bras, le télétype où s'imprimaient les résultats se mit à cliqueter.

*

* *

Reinhart, ce soir-là, n'alla pas plus loin qu'Aberdeen où se tenait un congrès d'universitaires. Il en prit prétexte pour fausser compagnie aux officiels dont il n'aurait pu supporter jusqu'à Londres la politesse apitoyée.

En outre, il aurait la consolation de rencontrer au congrès une vieille amie, Madeleine Dawnay, professeur de chimie à l'université d'Edimbourg, et qui était la meilleure biochimiste du pays. Elle n'avait toutefois pas plus de charme, disaient les élèves, qu'une éprouvette remplie de peau desséchée. Il la vit le soir même et eut avec elle un long entretien. Il était soucieux lorsqu'il regagna son hôtel.

Le lendemain matin, il reçut un télégramme de Thorness : *Jeu magnifique ! Rien que des as et des rois. Venez vite.* — Fleming. Il fit annuler son billet d'avion et reprit le train pour Thorness, emmenant avec lui Madeleine Dawnay.

— Que signifie ce télégramme ? lui demanda-t-elle.

— J'espère qu'il signifie qu'il s'est passé quelque chose. Cette maudite machine a coûté plusieurs millions de livres et, toute cette nuit, je me suis dit que nous allions être la risée des ministères.

Il se demandait pourquoi il emmenait Madeleine. Sans doute pour qu'elle lui apportât quelque réconfort.

À la gare de Thorness, il téléphona au camp pour demander un laissez-passer supplémentaire. Ce fut Quadring qui lui répondit. Quadring alla aussitôt trouver Geers.

— Ces gens-là, lui dit-il, ne font qu'aller et venir comme si notre centre était une foire... Et je vous porte un nouveau laissez-passer à signer, demandé par Reinhart.

— Pour qui ?

— Madeleine Dawnay... Elle est professeur.

Geers eut un mouvement d'intérêt.

— Dawnay ? Soyez sans inquiétude. Je la connais depuis longtemps. J'ai travaillé avec elle à Manchester.

Quadring se sentit gêné.

— Voyez-vous, fit-il, il est difficile de surveiller tous ces gens-là. Bridger, par exemple... Il est toujours fourré dans l'île.

— Il étudie les oiseaux.

— Nous pensons qu'il pourrait y avoir autre chose. Je me demande s'il n'emène pas des papiers.

— Des papiers ? Vous en avez la preuve ?

— Non. Mais ne pourrait-on pas le faire fouiller à l'embarcadère ?

— Et supposez que vous ne trouviez rien... De quoi auriez-vous l'air ? Et, s'il est réellement suspect, ensuite, il se méfierait. Tâchez d'abord de trouver des indices sérieux.

— Oui, monsieur.

— Et que dit miss Adamson ?

Quadring lui fit part de ce qui était arrivé à la jeune femme.

— Il n'y a rien eu d'autre depuis ?

— Pas que nous sachions...

*

* *

Reinhart fit entrer Madeleine Dawnay dans la salle de contrôle du ordinateur et lui présenta Judy, puis Bridger. Le vieux professeur était très nerveux. Il demanda à la jeune femme :

— Qu'est-ce que me veut John ?

— Je ne sais pas. Du moins, je ne comprends pas bien.

Quelques instants plus tard, Fleming les rejoignait.

— Ah ! vous voilà, fit-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Reinhart.

— J'aimerais vous parler seul à seul, reprit Fleming en regardant

Madeleine Dawnay.

Reinhart fit les présentations et ajouta :

— Vous pouvez parler devant elle. Elle a déjà une parfaite idée d'ensemble de ce que nous faisons.

— Je voudrais bien pouvoir en dire autant ! s'écria Fleming. Tenez, regardez ça, ajouta-t-il en tirant de sa poche une feuille de papier couverte de chiffres.

— Qu'est-ce que c'est ? Quand la machine a-t-elle imprimé ça ?

— Hier soir, après votre départ. Judy et moi étions encore ici.

— Tu ne m'en as pas parlé, fit Bridger sur un ton de reproche.

— Tu étais parti.

Reinhart fronça les sourcils en examinant la feuille.

— Ça signifie quelque chose, pour vous ?

— Ne voyez-vous pas de quoi il s'agit ?

— Je ne peux pas dire...

— Ces chiffres définissent la structure de l'atome d'hydrogène.

— Vraiment ? fit le professeur en passant le papier à Madeleine.

— Tu veux dire, demanda Bridger, que c'est sorti brusquement du ordinateur ?

Madeleine Dawnay examinait le papier.

— Ça a bien l'air, fit-elle, de se rapporter aux fréquences relatives de l'atome d'hydrogène. Quelle chose extraordinaire !

— Tout est passablement extraordinaire dans cette affaire, dit Fleming.

— Il semble que quelqu'un, là-haut (La femme chimiste fit un geste vers le ciel.) se soit donné la peine de nous communiquer ce que nous savons déjà sur l'hydrogène. N'êtes-vous pas un peu désappointés ?

— Pas du tout, dit Fleming. Ce n'est pour moi qu'un point de départ. L'hydrogène est l'élément le plus courant dans l'univers. Si nous n'avions pas compris que ces chiffres le désignaient, la machine sans doute ne serait pas disposée à aller plus loin. Dans le cas contraire, elle va sans doute passer à autre chose.

— À quoi ?

— Nous n'en savons fichtre rien. Mais je suis à peu près sûr que c'est le commencement d'une longue série de questions et de réponses.

Il reprit le papier et le passa à Christine.

— Mettez-le dans l'appareil d'entrée.

— Vous croyez ? fit Christine en interrogeant Reinhart du regard.

— Bien sûr, fit celui-ci.

Le vieux professeur n'avait pas dit grand-chose, mais il n'avait plus l'air déprimé. Maintenant, ses yeux brillaient. Christine s'était assise devant le télétype et s'était mise au travail. Madeleine regardait les rangées de lampes dont la lumière oscillait d'une façon rythmique. Moins effrayée que Judy, elle était visiblement très intéressée.

— Si ce que vous croyez est vrai, dit-elle à Fleming, nous avons là

quelque chose de réellement formidable.

— Fleming sent ça d'instinct, dit Reinhart.

Quand Christine eut fini de taper, ils attendirent.

Il ne se passa rien. Bridger manipulait les boutons sur le tableau de contrôle. Fleming semblait perplexe.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Dennis ?

— Je ne sais pas.

— Peut-être vous trompez-vous ? fit Judy.

— Nous ne nous sommes encore jamais trompés, dit Fleming.

Tandis qu'il disait ces mots, le télétype de sortie se mit à cliqueter. Ils allèrent aussitôt l'entourer. Le large ruban de papier blanc se couvrait rapidement de chiffres.

*

* *

Un des placards dans le bureau de Geers s'ouvrait sur un petit bar. Le bas était garni de bouteilles. Le directeur du centre emplît les verres.

— Ce que vous faites, dit-il, est terriblement excitant, malgré la petite anicroche d'hier. Je pense que, maintenant, tout va bien.

Madeleine Dawnay, assise dans un fauteuil, le regardait. Il lui tendit un verre. Puis il en passa aux autres.

— Je suis heureux de vous revoir, Madeleine, reprit-il. De quoi vous occupez-vous, maintenant ?

— Des chromosomes... Des origines de la vie... Pour le moment, je suis dans une impasse. J'ai besoin de réfléchir.

Elle parlait d'une voix sèche.

— Restez ici, lui dit Geers. Vous pourrez y réfléchir à l'aise. Où donc est parti Fleming ?

— Il va revenir dans une minute, répondit Reinhart. Il est allé jusqu'au ordinateur.

— Un brillant garçon, bien qu'il soit peu sociable. En fait, votre équipe ne l'est guère, n'est-ce pas ?

— Mais nous avons obtenu des résultats. La machine vient de recommencer à imprimer.

— Ah ? fit Geers d'un air étonné. C'est très étrange. Et ça donne quoi ?

— Des chiffres... Des masses de chiffres...

— Qui signifient ?

— Nous ne savons rien encore... Nous les avons examinés, mais jusqu'ici...

Fleming reparut.

— Avez-vous soif ? lui demanda Geers.

— Comme toujours.

John tenait à la main les feuilles imprimées. Il les jeta sur la table. Geers les examina.

— Ça va demander de sacrées analyses, dit-il. Si nous pouvons vous

aider...

— Ce doit être assez simple, au fond, dit Fleming, l'air préoccupé comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne trouvait pas. Oui, assez simple... Il doit y avoir là-dedans je ne sais quoi que nous devrions reconnaître.

Reinhart prit les feuillets, les examina.

— Ça a l'air vaguement familier, dit-il. Voulez-vous y jeter un coup d'œil, Madeleine ?

Madeleine regarda les papiers. Elle eut un faible sourire.

— Est-ce que l'atome de carbone vous intéresse ? dit-elle.

— L'atome de carbone ! s'exclama Fleming.

— Ce n'est pas expressément la façon dont nous le définissons... Mais, tout bien pesé, cela pourrait être une description de la structure du carbone... Etes-vous de cet avis ?

Reinhart et Geers se penchèrent de nouveau sur les feuilles.

— Mes connaissances sont un peu rouillées, dit Geers. Mais, en effet, c'est peut-être cela... Ou autre chose...

— Ce n'est pas autre chose, dit Fleming sur un ton péremptoire comme s'il venait d'être soudain convaincu. Reprenez tout au commencement. Il a d'abord été question d'hydrogène. En fait, il nous demande à quelle forme de vie nous appartenons... Tous ces autres chiffres indiquent peut-être d'autres moyens possibles de faire des créatures vivantes. Des moyens dont nous ne savons rien, parce que la vie, sur la Terre, est basée sur l'atome de carbone.

— C'est une théorie, dit Reinhart. Qu'allons-nous faire maintenant ? Remettre dans le ordinateur les données relatives au carbone ?

— Oui, si nous voulons lui faire savoir de quoi nous sommes faits. Et il ne l'oubliera pas...

— N'êtes-vous pas en train de présupposer qu'il possède une intelligence ? fit Geers qui n'était guère porté à la fantaisie.

— Ecoutez, dit Fleming, le message que nous avons capté impliquait deux choses : le moyen de construire un ordinateur et une foule d'informations de base à mettre dans le ordinateur quand nous l'aurions construit. Nous ne savions pas au départ en quoi consistaient ces informations, mais nous commençons à le comprendre. Grâce à ce que nous pouvons lui dire, il apprend tout ce qu'il veut sur nous. Et il est capable d'agir en conséquence. Si ce n'est pas de l'intelligence, je ne sais pas ce que c'est.

— C'est une machine très utile, fit Madeleine Dawnay.

— Parce qu'il n'est pas à base de protoplasme, vous, les chimistes, vous ne pouvez pas imaginer que c'est un organisme pensant !

— De quoi avez-vous peur, John ? demanda Reinhart.

— Ce message avait un but. Il n'a pas été lancé par amusement. Ni pour notre profit, je le crains.

— Vous êtes bien nerveux, dit Madeleine. Vous avez eu la chance de trouver ça. Utilisez-le, ajouta-t-elle en se tournant vers Reinhart. En suivant la méthode du docteur Fleming et en réintroduisant dans cette machine la

formule du carbone, vous obtiendrez encore autre chose. Vous pourrez construire des structures plus compliquées et vous aurez une merveilleuse machine à calculer pour préparer ce travail. Faites-le.

— Qu'en pensez-vous, John ? demanda Reinhart.

— Ne comptez pas sur moi.

— Est-ce que cela vous intéresserait, Madeleine ? demanda le professeur.

— Pourquoi ne le faites-vous pas vous-même, Ernest ?

— Il y a loin de l'astronomie à la biosynthèse. Si votre université peut se passer de vous...

— On peut arranger ça, dit brusquement Geers. Vous disiez, Madeleine, que vous vous trouviez dans une impasse...

Madeleine Dawney réfléchit un instant, puis se tourna vers Fleming.

— Consentiriez-vous à travailler avec moi ?

Fleming secoua la tête.

— Il faut bien examiner la chose avant de commencer quoi que ce soit, dit-il.

— Je ne suis pas de cet avis.

— Pour ma part, je suis allé aussi loin que je le désirais. J'ai montré que ça fonctionnait. Mais maintenant, pour moi, la route s'arrête là...

Sur quoi, le jeune savant se retira. Quand il fut sorti, Geers, Reinhart et Madeleine Dawney se mirent d'accord. Madeleine viendrait se fixer à Thorness.

*

* *

Au cours des semaines suivantes, Madeleine qui s'était installée au centre se mit à travailler sur le ordinateur avec l'aide de Bridger et de Christine. Quant à Geers, il se montrait maintenant plein d'enthousiasme et de prévenances.

Fleming était retourné à Londres et Judy, en sa qualité d'agent assermenté, devait rester sur place. En un certain sens, elle était soulagée que ses relations équivoques avec Fleming eussent pris fin. Après leur unique nuit dans le chalet, *elle* avait gardé ses distances, partagée qu'elle était entre ce qui ressemblait à de l'amour et le sentiment qu'elle ne désirait pas qu'il la prît pour autre chose que ce qu'elle était. En tout cas, elle n'avait plus à faire des rapports sur lui, seulement sur Bridger, mais cela la gênait moins.

Bridger, d'ailleurs, qui semblait de plus en plus triste et taciturne, qui travaillait sans enthousiasme, mais avec sérieux, ne donnait pas prise aux soupçons. Judy ne retournait pas sur la lande, mais les patrouilles de Quadring n'y découvriraient rien.

L'hiver succédait à l'automne. À Londres, Fleming s'employa à revérifier tout le message et ses propres calculs sans rien y découvrir qui lui donnât des indications plus précises sur ce qu'il redoutait.

À Bouldershaw Fell, on continuait à capter ces mêmes signaux. C'était devenu une simple routine. Le message se répétait indéfiniment.

Mais, à Thorness, Madeleine Dawnay faisait des progrès.

— Ce garçon avait raison sur un point, dit-elle un jour à Reinhart. Le jeu des questions et des réponses. Nous avons remis dans le ordinateur la formule du carbone, et il s'est mis immédiatement à imprimer quelque chose sur la structure des molécules de protéine.

Ensuite, le ordinateur avait posé d'autres questions et offert les formules de différentes structures basées sur les protéines. Mais, visiblement, il désirait encore d'autres informations à leur sujet.

Madeleine Dawnay avait mis son équipe d'Edimbourg au travail sur ces problèmes. Ils purent ainsi fournir à la machine tout ce qu'ils savaient sur la formation des cellules. Vers le nouvel an, le ordinateur leur donna la structure moléculaire de l'hémoglobine.

— Pourquoi l'hémoglobine ? demanda Judy à Madeleine un jour où elle avait accompagné celle-ci à Edimbourg.

— Parce que c'est elle qui, dans le sang, charrie les charges d'électricité qui alimentent le cerveau.

Elles retrouvèrent Reinhart dans un bureau de la vieille université aux murs gris.

— Ainsi, fit le professeur après avoir écouté Madeleine, cette machine sait comment fonctionne notre cerveau...

— Elle en sait même beaucoup plus, maintenant.

— Et pourquoi veut-elle savoir tout cela ?

La femme chimiste eut un mouvement d'humeur.

— Vous êtes sous l'influence de Fleming, hein ? Cette machine ne veut rien savoir du tout. Elle déduit des réponses logiques d'après les informations que nous lui donnons et d'après celles qu'elle possède déjà.

— Etes-vous sûre que c'est tout ? demanda Judy que le peu qu'elle savait incitait à partager les doutes de Reinhart.

— Voyons ! Comportons-nous en scientifiques, et non en mystiques.

Le professeur semblait mal à l'aise.

— Fleming, dit-il, pense que cette machine désire effectivement savoir quelle forme d'intelligence est la nôtre, quelle sorte de ordinateurs nous sommes, quelle est l'ampleur de notre cerveau, comment nous l'alimentons... Et cela l'inquiète...

— Votre Fleming est en proie à des troubles émotionnels ! Cette machine nous a fourni tant d'informations que nous en sommes pour le moment submergés. Mais je crois qu'elle nous a communiqué ou veut nous communiquer la structure de base de la cellule vivante...

— Quoi ?

— Or, c'est précisément ce que je cherche depuis longtemps. Mais je vous ai dit que pour le moment j'étais dans une impasse. Or, les informations de la machine nous donnent quelques lumières, par-ci par-là, sur la structure des chromosomes. Mais tous ces chiffres sont trop complexes pour que nous les comprenions pleinement. Il nous faudrait du renfort, un laboratoire et des

crédits.

Reinhart réfléchit un moment.

— Je vais aller voir Fleming et Osborne, dit-il.

*

* *

La réunion des trois hommes eut lieu au ministère des Sciences, dans le bureau **d'Osborne**. Fleming semblait avoir vieilli. Il avait le visage bouffi, les yeux injectés de sang. Osborne était frais et élégant comme de coutume.

— Madeleine Dawnay, dit Reinhart, semble sur le point de trouver, avec l'aide du ordinateur, ce qu'est la structure chromosomique détaillée d'une cellule vivante. Quelque chose que nous ne connaissions pas : l'ordre dans lequel les molécules d'acide nucléique sont disposées.

— Ainsi, on pourrait en fabriquer une ?

— Si nous pouvons utiliser le ordinateur comme élément de contrôle et si nous pouvons réaliser un processus chimique conforme à ses instructions, en d'autres termes, si nous pouvons faire un synthétiseur convenable, alors, je pense que nous pourrions commencer à créer des tissus vivants.

— C'est ce que les biologistes cherchent depuis des années, n'est-ce pas ?

— Vous voulez réellement laisser cette machine fabriquer un organisme vivant ? demanda Fleming.

— Madeleine Dawnay voudrait essayer, dit Reinhart. Fleming est contre cette idée. Que faisons-nous ?

— Pourquoi êtes-vous contre ? demanda Osborne au jeune savant.

— Parce que quelque chose nous pousse, comme malgré nous, à faire ça, dit Fleming d'un ton las. Je l'ai répété depuis que j'ai construit cette damnée machine, et rien ne me fera penser autrement. Madeleine Dawnay croit qu'on peut simplement l'utiliser comme un appareil commode. Elle est bien optimiste ! Si elle veut faire des synthèses biologiques, qu'elle les fasse dans son laboratoire de l'université. Ne la laissez pas se servir du ordinateur. Ou, dans ce cas, effacez ce qu'il a dans la mémoire.

— Qu'en pensez-vous, Reinhart ? demanda Osborne en se tournant languissamment vers le professeur.

— Je ne sais pas. Tout cela nous vient d'une intelligence qui nous est étrangère, mais d'autre part...

— ...D'autre part, il faut continuer ! s'exclama Fleming. Car c'est bien ce que vous pensez, n'est-ce pas ? Voyons ! Nous avons construit ce ordinateur pour prouver la réalité du message. Ensuite, nous avons voulu savoir ce qu'il voulait. Maintenant, nous le savons.

— Le savons-nous ?

— Je le sais... Nous sommes en présence d'une cinquième colonne venue d'un autre monde, d'une autre forme d'existence. Elle porte en soi les semences d'une vie et, aussi, de notre propre destruction.

— Avez-vous des motifs solides de dire cela ? fit Osborne.

— Pas de motifs tangibles.

— Alors, comment pouvons-nous... ?

— Très bien, continuez, dit Fleming en se levant. Mais, si ça tourne mal, ne venez pas me faire de reproches...

CHAPITRE VI

Quand vint le printemps, Fleming alla à Thorness, « pour rendre visite à Judy », expliqua-t-il, mais, en fait, poussé par une curiosité un peu morbide. Il ne s'approcha pas des locaux du ordinateur, mais Judy et Bridger, séparément, lui dirent ce qu'il se passait.

Une nouvelle aile ajoutée au bâtiment avait été aménagée en laboratoire par Madeleine Dawnay qui y avait installé tout un équipement, y compris un synthétiseur chimique et un microscope électronique. Outre Christine, elle avait pour l'assister des gens de sa propre équipe qu'elle avait fait venir. Reinhart et Osborne lui avaient fait obtenir des crédits substantiels.

— Et vous, où en êtes-vous ? demanda Fleming à Judy.

Ils étaient sur un rocher, dans le camp, au-dessus de l'embarcadère.

— Je suis le cours des saisons, dit-elle avec un sourire tendre, mais las. Elle était émue du changement survenu en lui, de l'air de défaite qu'il portait sur son visage. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, s'offrir à lui et en même temps, elle désirait garder ses distances, s'en tenir à la forme première de leur amitié. Quand elle avait appris qu'il venait, elle avait tenté de démissionner, mais on ne le lui avait pas permis. Elle savait maintenant trop de choses pour qu'on la lâchât et même beaucoup trop pour qu'elle pût lui dire la vérité.

Bridger avait travaillé tout l'hiver sans éveiller de soupçons. Mais la voiture de Kaufmann avait été vue plusieurs fois dans le voisinage. Le grand chauffeur avait surveillé à la gare les arrivées et les départs des gens et avait au moins une fois téléphoné à Bridger. Après quoi, celui-ci avait semblé encore plus soucieux et avait fait taper des copies, pour son propre usage, de ce qui sortait du ordinateur. On n'avait pas revu le yacht blanc.

Fleming étant revenu, Quadring avait aussitôt demandé à la jeune femme de le surveiller de nouveau.

— Quand allez-vous faire une conférence de presse ?

Cette question de John à Judy était plutôt ironique.

— Je ne sais pas, dit-elle. Cette année ? L'an prochain ? Je ne sais pas...

— Tout cela aurait dû être rendu public depuis des mois.

— Mais si c'est secret...

— C'est secret parce que cela convient aux politiciens...

— Qu'allez-vous faire, John ?

— Pour le moment, vous emmener en promenade dans le voilier.

Le printemps était précoce. Le soleil brillait. Chaque jour, ils sortaient en canot, remontant la côte jusqu'à Greenstone Point ou la descendant jusqu'à l'embouchure du Gairloch. L'eau était froide, mais le sable chaud et, souvent, ils mettaient pied à terre pour s'allonger au soleil.

Au bout de quelques jours, Fleming eut meilleure mine. Il se montrait gai, semblait oublier le nuage qui planait sur ses pensées. Envers Judy, il se conduisait comme l'eût fait un frère prévenant.

Un après-midi ensoleillé, ils pénétrèrent dans une petite baie sur le côté de l'île Thorholm qui faisait face au large. Ils se couchèrent dans le sable tiède. Ils n'entendaient rien d'autre que le bruit des vagues et les cris des oiseaux de mer. Fleming quitta son pull-over et dit à Judy qu'elle devrait en faire autant. Elle hésita, mais obéit.

— On est mieux qu'auprès du ordinateur, dit-elle. Est-ce ici que vient Bridger ?

— Oui.

— Je ne vois pas d'oiseaux.

— J'en vois un, dit-il en se retournant pour l'embrasser.

Mais elle se déroba.

— Pourquoi ne sort-il pas avec vous ? demanda-t-elle.

— Il ne veut pas nous déranger.

— Il ne m'aime pas.

— C'est réciproque, n'est-ce pas ?

Il lui toucha la cuisse. Elle se déroba encore. Il devint sarcastique.

— Ce n'est pas par prudence, dit-elle, mais...

— Mais quoi ?

— Vous ne me connaissez pas...

— Vous ne m'en donnez guère l'occasion !

Elle se leva brusquement et vit une faille dans le rocher, derrière eux.

— Ce doit être une caverne, dit-elle. Allons l'explorer.

Il se leva à son tour. La caverne s'élargissait en s'enfonçant dans le rocher. Le sol était sablonneux d'abord, puis caillouteux. Fleming alla chercher une torche électrique dans le bateau et ils explorèrent les lieux. Au fond de la grotte, ils virent plusieurs tunnels et en suivirent un qui les mena à une seconde caverne où le sol était fait de sable fin et dans laquelle ils virent une nappe d'eau. Judy s'agenouilla et regarda.

— Il y a une corde, là-dedans, dit-elle. Et ça a l'air très profond.

Fleming se pencha et regarda à son tour. C'était une corde blanche dont l'extrémité était attachée à un gros rocher. Il la tira, mais péniblement. Il s'arc-bouta et, lentement, ramena à la surface de l'eau une sorte d'énorme bouteille thermos lestée de grosses pierres.

— C'est à Dennis ! s'exclama-t-il.

— À Dennis Bridger ?

— Oui. Il a acheté ça pour aller en pique-nique.

— Pourquoi l'a-t-il laissée ici ?

— Je n'en sais rien. Le mieux est de le lui demander.

Elle ouvrit la bouteille.

— Oh ! Mon Dieu ! C'est plein de papiers !

— C'est notre travail... Copié ! s'exclama Fleming d'un air incrédule.

Nous ferions mieux de lui rapporter ça.

— Non, s'écria Judy en remettant les papiers dans la bouteille.

— Que voulez-vous en faire ?

— Laisser ça comme nous l'avons trouvé.

— Mais c'est absurde !

— Je vous en prie, John, je sais ce que je fais.

— Mais que faites-vous donc ?

Elle ne voulut pas le lui dire.

*

* *

Rentrés au camp, ils y trouvèrent Reinhart qui demanda à Fleming de lui accorder quelques instants.

— Je ne suis pas officiellement ici, lui dit le jeune savant.

— Voyons, John, écoutez-moi. Nous sommes en panne.

— Excellente chose.

— Madeleine a fait une synthèse. Des cellules vivantes se sont effectivement formées.

— Vous devez être fier d'elle !

— Des cellules séparées. Mais elles ne vivent pas. Seulement quelques instants.

— Alors, vous avez de la chance. Si elles vivaient, elles seraient sous le contrôle de la machine.

— Comment cela ?

— Je ne sais pas. Mais, si elles vivaient, elles ne seraient pas nos amies.

— Des cellules séparées ne peuvent pas faire grand mal. Venez au moins voir ça...

Fleming secouait la tête, obstiné.

— Venez, John, lui dit Judy. Ou avez-vous peur qu'elles vous mordent ?

Fleming haussa les épaules et suivit le professeur. Judy se rendit aussitôt chez Quadring et lui fit son rapport.

— Ah ? dit-il. Voilà au moins quelque chose. Où est-il ?

Il appela au téléphone les bureaux du ordinateur. Bridger n'y était pas. Quadring donna des ordres pour qu'on le retrouve et qu'on le surveille étroitement.

— Son ami lui a téléphoné aujourd'hui, dit-il à Judy. Pour qu'ils prennent un risque pareil, il doit y avoir quelque chose qu'ils désirent d'urgence. Nous étions à l'écoute, naturellement. Ils parlaient à mots couverts, mais ils dirent quelque chose à propos de la nouvelle route.

Judy frissonna. Quadring lui montra une carte sur le mur.

— La vieille route, qui est dans la direction de l'île, pouvait être utilisée par Bridger. Il pouvait, sans sortir du camp, emmener quelque chose qui était, en cas d'urgence, recueilli par quelqu'un du yacht.

— Le yacht blanc ?

— Oui, celui que vous avez vu.

— Alors, cela explique pourquoi...

Elle se rappelait les coups de feu tirés sur elle.

— Oui. Kaufmann avait certainement quelqu'un qui était en contact avec le yacht et renseignait Bridger. Son chauffeur, probablement, qui utilisait la voiture.

— Et qui a tiré sur moi...

— Probablement. C'était stupide. Mais il pensait sans doute qu'il pourrait jeter votre cadavre à la mer.

Judy en eut froid dans le dos.

— Et la nouvelle route ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! ils savent qu'à cause de nous, ils ne peuvent plus utiliser le yacht et aller dans l'île. Bridger a continué à y cacher des choses, comme vous l'avez découvert, mais il sera obligé de les reprendre et de les sortir du camp en fraude par le portail d'entrée, ce qui sera plus risqué. Et c'est sur la nouvelle route qu'il ira ensuite...

Judy regardait par la fenêtre. Le soir tombait ; les lumières s'allumaient. Quelque part, Madeleine Dawney travaillait, dans un laboratoire, inconsciente des conséquences que pourraient avoir les résultats de son travail. Quelque part, John Fleming discutait avec Reinhart. Et, quelque part, Bridger, effrayé et tremblant, mettait des bottes et un ciré de marin et se préparait à s'enfoncer dans la nuit.

*

* *

Il faisait chaud dans le laboratoire de Madeleine Dawney.

— Ça sent la biologie, dit Fleming en pénétrant dans la salle avec le professeur.

Madeleine était penchée sur un microscope. Elle leva les yeux.

— Bonjour, docteur Fleming, dit-elle sur le même ton que si elle avait demandé une tasse de thé. Venez voir ma cuisine de sorcière...

— Qu'y a-t-il dans la marmite ?

— Une nouvelle préparation. Vous voulez y jeter un coup d'œil ? Regardez, et vous verrez si quelque chose se passe.

Elle montrait le microscope électronique, pourvu d'un dispositif semblable à un écran de télévision.

Madeleine Dawney, tandis qu'une de ses assistantes lui apportait un flacon pris dans un réfrigérateur, donna à Fleming des explications.

— Nous faisons la synthèse à une température voisine du point de congélation, et les cellules vivantes apparaissent à une température normale.

L'assistante perça la capsule de caoutchouc du flacon avec une aiguille hypodermique et fit monter un peu de liquide dans la seringue qui y était adaptée.

— Quelle forme de vie est-ce ? demanda John.

— De très simples parcelles de protoplasme, avec un noyau. Pensiez-vous que cela avait une tête et des organes sensoriels ?

Elle prit la seringue, fit tomber une goutte sur une lamelle et glissa celle-ci dans la plaque d'observation.

— Comment se comportent ces cellules ?

— Elles remuent pendant un moment, puis elles meurent. C'est là l'ennui. Nous n'avons sans doute pas trouvé l'élément nutritif qui convient.

Elle mit au point le microscope. Quand elle eut poussé la lamelle, ils purent voir des cellules individuelles en formation — de pâles disques avec un centre plus sombre — qui remuèrent sur l'écran pendant quelques secondes. Puis elles s'immobilisèrent, visiblement mortes.

— Essayons l'autre fournée, dit-elle. Ça durera peut-être longtemps. Nous en avons pour toute la nuit.

*

* *

Peu après minuit, Bridger quitta son chalet. La patrouille qui le surveillait le vit prendre le sentier qui menait à l'embarcadère. Elle prévint Quadring qui sortit aussitôt avec Judy. Il faisait un peu clair de lune, et ils virent Bridger s'éloigner dans son canot à travers la baie.

— Vous voulez le suivre ? demanda Judy.

— Non. Il reviendra.

Quadring donna des consignes aux sentinelles.

L'attente fut longue. À quatre heures du matin, les sentinelles changèrent. Il faisait très froid. À cinq heures, les premières lueurs de l'aube apparurent dans le ciel. Un homme fit la tournée des postes de garde avec des bidons pleins de thé. Il en laissa un dans les locaux du ordinateur. Madeleine, Reinhart et Fleming étaient toujours dans le laboratoire. Ils burent le thé bouillant tout en assistant à une scène étonnante sur l'écran du microscope. Une cellule vivante, nettement plus grosse que les autres, était en train de se diviser. Elle s'était allongée. Deux lobes s'étaient formés à ses extrémités. Bientôt, ils se séparèrent.

— La cellule s'est reproduite ! s'exclama Madeleine avec une expression de joie et de fatigue. Nous avons créé la vie ! Qu'en pensez-vous, docteur Fleming ?

John regardait l'écran avec une attention soutenue.

— Comment allez-vous arrêter cela ?

— Je ne vais rien arrêter du tout. Je veux voir ce que cela donne.

— Ça se développe, dit Reinhart. Ça devient une structure cohérente.

— Tuez-moi ça ! s'écria John en serrant les poings.

— Quoi ?

— Tuez ça pendant que vous le pouvez encore !

— C'est parfaitement sous notre contrôle.

— Ah, vous croyez ? Regardez de quelle façon ça grandit.

— Tout va très bien. Nous pourrions en une semaine faire devenir une amibe aussi grosse que la terre si nous pouvions la nourrir.

— Ce n'est pas une amibe.

— Ça y ressemble remarquablement.

— Tuez ça, vous dis-je !

Le visage torturé par l'angoisse, John souleva le gros bidon dans lequel on avait apporté le thé et fracassa le dispositif du microscope où avait été glissée la lamelle.

— Oh, fou ? cria Madeleine.

— John ! Qu'est-ce que vous faites ? gémit Reinhart.

Fleming écrasa sous ses pieds les débris tombés au sol.

— C'est vous qui êtes fous ! hurla-t-il en courant vers la porte. Fous et aveugles !

Il traversa, courant toujours, la salle de contrôle du ordinateur, puis s'arrêta sous le porche d'entrée. En voyant les premières clartés du jour, il eut l'impression de sortir d'un cauchemar. Puis il se mit à marcher dans l'herbe, essayant de clarifier ses idées. Il entendit au loin le moteur d'un canot. Il se dirigea alors vers le sentier qui descendait à l'embarcadère. Le canot se rapprochait. Arrivé au bord de la falaise, il tomba sur Quadring, Judy et deux soldats qui attendaient, couchés dans l'herbe. Il les regarda sans comprendre et demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

En bas, le canot avait dû accoster. Le moteur s'était tu.

Quadring lui dit :

— Faites demi-tour. Eloignez-vous.

— Partez, John, je vous en prie, dit Judy.

— Partir... Partir... Pourquoi ?

— Ne faites pas de bruit, dit Quadring.

— Nous attendons Bridger, reprit Judy.

John comprit enfin, et ce fut pour lui un choc.

— Oui, partez, dit Quadring, si vous ne voulez pas assister à son arrestation.

— Son arrestation ? Vous êtes tous fous !

Fleming s'avança vers le bord du rocher, mais Quadring fit un signe aux deux soldats qui le saisirent par les bras et le ramenèrent en arrière. Judy le regardait.

— Vous occupez-vous aussi de cela ? lui demanda-t-il.

— Vous savez ce que nous avons trouvé, fit-elle en détournant les yeux.

— Donc, vous vous occupez de la chose.

— Oui, c'est vrai.

Ils laissèrent Bridger remonter jusqu'en haut du sentier, portant la grosse bouteille thermos qu'il avait récupérée dans la caverne. Quand sa tête apparut au bord de la falaise, Fleming lui cria :

— Dennis !

Un des soldats tenta de lui fermer la bouche. Mais Bridger les avait vus. Avant que Quadring eût pu se saisir de lui, il laissa tomber le récipient et s'enfuit. Il courait vite, pour un homme chaussé de bottes de marin, sur le

sentier qui longe le bord de la falaise. Quadring et les soldats le poursuivaient. Et Fleming courait derrière eux. Et, derrière Fleming, courait Judy. C'était comme une sorte de chasse bizarre dans la froide lumière du matin.

Mais, brusquement, Bridger glissa dans l'herbe humide, bascula du mauvais côté, du côté de l'océan. Quelques secondes plus tard, il n'était plus qu'un cadavre disloqué sur les rochers au bord de l'eau. Tous regardèrent. Puis Fleming s'éloigna sans dire un mot.

Il s'aperçut alors qu'il avait, planté dans le doigt, un petit fragment de verre provenant du microscope. Il s'arrêta pour l'enlever et reprit sa route.

CHAPITRE VII

Le général Vandenberg était maintenant installé dans un *bunker* à l'épreuve des bombes, sous le ministère de la Défense. Ses fonctions de coordinateur s'étaient considérablement étendues, car la situation internationale avait empiré de mois en mois, et il avait maintenant en fait les pleins pouvoirs sur tous les établissements militaires du pays, y compris Thorness. Quand il reçut un rapport sur la mort de Bridger, il pria Osborne de venir le voir.

La position d'Osborne, et même de son ministre, était bien différente, en ce qui concernait leurs rapports avec Vandenberg, de ce qu'elle avait été au début de l'expérience de Bouldershaw Fell. Il leur fallait maintenant s'incliner devant les demandes du général.

Ce dernier reçut très aimablement Osborne mais, lorsqu'ils eurent examiné ensemble le rapport, il dit à son visiteur :

— Nous ne pouvons pas nous permettre de continuer ainsi. Il nous faut utiliser cette machine. Elle a été construite sur un terrain militaire avec l'aide de l'armée. Il faut qu'elle serve maintenant dans le sens de l'intérêt public.

— Pensez-vous, dit Osborne, que le professeur Reinhart fait autre chose ? Ses travaux peuvent prendre une importance vitale. Vous ne pouvez pas les interrompre tout d'un coup.

— Si nous le voulions, votre gouvernement serait d'accord.

— Le lui avez-vous demandé ?

— Non, pas encore.

— Dans ce cas, laissez au moins s'achever, sous certaines garanties, l'expérience en cours...

Dès qu'il fut de retour dans son propre bureau, Osborne téléphona à Reinhart et lui dit :

— Pour l'amour du ciel, arrangez-vous pour conclure une trêve avec Geers.

*

* *

La rencontre entre Reinhart et le directeur du centre de Thorness fut aussi déprimante pour le professeur que l'avait été pour Osborne celle avec le général Vandenberg. Mais Reinhart était un meilleur stratège que Geers. Après deux heures de conversation un peu grinçante, ils firent appeler Judy.

— Il est nécessaire, lui dit le directeur, que nous renforçons nos mesures de sécurité...

— Mais, fit la jeune femme, ma position deviendrait tout à fait intolérable. On avait confiance en moi et, maintenant, j'ai l'air d'un mouchard au service de la sécurité...

— Je savais déjà ce que vous faisiez, dit Reinhart. Et Madeleine Dawnay l'a deviné. Elle accepte cette situation.

— Mais pas le docteur Fleming. Il me prenait pour autre chose...

— Chacun saura que vous avez un travail à faire, dit Reinhart d'un air malheureux. Et respectera ce travail...

— Il ne m'inspire, à moi, aucun respect.

— Comment dites-vous ? s'écria Geers en la regardant sévèrement.

— J'ai détesté cela dès le début, fit Judy d'une voix tremblante. Il était parfaitement clair que tout le monde était digne de confiance, sauf Bridger.

— Même Fleming ?

— Le docteur Fleming vaut dix fois plus que n'importe quel autre que j'aie rencontré ici. Il a seulement besoin d'être protégé contre ses propres indiscretions, et c'est ce que j'ai tenté de faire. Je ne veux pas continuer à l'espionner. Est-ce qu'on peut me donner une autre mission ?

— Non.

— Est-ce que je peux démissionner ?

— Pas quand nous sommes en état d'urgence nationale.

Judy s'avisa qu'elle était restée au garde-à-vous depuis le début de l'entretien.

— Pour les militaires, tout a un aspect militaire, dit Reinhart d'une voix glaciale.

Mais, pendant quelque temps après cette entrevue, Geers se montra plus aimable qu'avant. Il s'employa de son mieux à aider Madeleine Dawnay, faisant remplacer rapidement ce que Fleming avait endommagé dans le laboratoire.

Judy avait repris son service avec une sorte de désespoir. Elle eut pourtant le courage d'aller chez John, mais son logement était vide et vides aussi trois bouteilles de whisky près de son lit. Il n'avait plus parlé à personne depuis la mort de Bridger.

Madeleine Dawnay travaillait avec Christine qui s'occupait des opérations relativement simples à faire sur le ordinateur. En moins d'une semaine, elles réussirent une autre synthèse. Tard dans la nuit, elles étaient en train d'observer le résultat au microscope quand la porte du laboratoire s'ouvrit. Fleming vacillait dans l'entrée. Il n'avait pas de veste ni de cravate ; sa chemise était froissée et sale, ses joues mangées par une barbe de huit jours. Il semblait au bord d'une crise de *delirium tremens*.

— Qu'est-ce que vous voulez ? s'écria Madeleine.

Il avança de quelques pas, le regard fixe.

— Sortez d'ici, s'il vous plaît.

— Je vois que vous avez un nouvel équipement, dit-il d'une voix pâteuse, avec un vague sourire.

— C'est exact. Mais laissez-nous tranquilles !

— Bridger est mort, fit-il en souriant stupidement.

— Je sais.

— Et vous continuez comme si rien ne s'était passé. Mais il est mort. Il ne reviendra plus.

— Nous avons entendu, docteur Fleming. Maintenant, sortez.

— C'était mon plus vieil ami... Il s'est conduit comme un idiot, mais c'était mon...

— Voulez-vous sortir, ou j'appelle la garde ?

Il la regarda un moment, la vue brouillée, haussa les épaules et se retira. Elle alla fermer la porte à clef.

Fleming retourna à son chalet, y découvrit une bouteille de whisky presque encore pleine et la vida dans l'évier. Puis il dormit pendant vingt-quatre heures. Après quoi il se leva, prit un bain, se rasa et se mit à faire ses bagages.

*

* *

La nouvelle expérience donna des résultats fantastiques. Au bout de quelques heures, Madeleine dut retirer la cellule vivante de la lamelle du microscope et la mettre dans un petit bain nutritif. Le lendemain matin, il fallut la transférer dans un récipient plus grand. Cette petite masse vivante doubla encore de volume durant les vingt-quatre heures que Fleming passa à dormir. Et, le soir, Madeleine fut obligée d'appeler Geers à l'aide.

Il prit en main le problème d'une façon très directoriale et fit construire en hâte une cuve profonde, chauffée électriquement, avec une ouverture pour l'observation et avec une tuyauterie pour l'alimentation. Quand parut l'aube, la créature y fut placée. Sa croissance avait été d'une rapidité extraordinaire. Elle avait maintenant presque la taille d'un jeune mouton. Brusquement, elle cessa de croître. Elle resta cependant pleine de vie. Mais elle n'était pas belle.

Reinhart alla voir Madeleine qui, bien qu'elle eût le teint pâle, ne montrait aucun signe de fatigue.

— Ça vit toujours ? demanda le professeur.

— Oui, et même ça remue. Mais ça a cessé de grandir. La taille et la forme semblent avoir été prédéterminées. Pas de formation osseuse, ainsi qu'on a pu le voir aux rayons X. Une grosse gelée. Et cela a maintenant une sorte d'œil et quelque chose qui ressemble à un ganglion nerveux très compliqué.

Reinhart jeta un coup d'œil respectueux par l'ouverture vitrée qui permettait d'observer.

— Ça se nourrit comment ?

— Par la peau. Ça absorbe les éléments nutritifs du fluide ambiant. Très simple et très efficace.

— Et le ordinateur ? A-t-il réagi à cela ?

— Le ordinateur ? Il est parfaitement calme. Pourquoi réagirait-il ?

— Je ne sais pas.

Le professeur, pensif, alla dans la salle de contrôle, constata que tout y était tranquille et revint. Il dit à Madeleine :

— Je désire que Fleming revienne travailler avec nous.

Elle le regarda un moment sans rien dire.

— L'expérience est parfaitement contrôlée, dit-elle.

— Par qui ?

— Par moi. Je peux très bien tout surveiller.

— Vous ne pouvez pas séparer cette créature de son origine, le ordinateur.

— Je le sais. Mais Christine comprend et manœuvre très bien cette machine.

— Elle comprend l'arithmétique de base. Mais il y a une logique supérieure, du moins je le pense, que Fleming est seul à comprendre. Ecoutez-moi, Madeleine. Le temps dont nous disposons est sans doute limité. On veut nous chasser d'ici. Et cette expérience ne vous appartient pas en propre. Aucun de nous ne peut faire exactement ce qu'il désire. Nous sommes une équipe. J'ai la responsabilité de cette recherche. Nous avons suffisamment confiance l'un en l'autre pour que je vous parle ainsi. Dans votre propre intérêt, il faut que Fleming revienne.

— Très bien, fit-elle. À condition qu'il se comporte correctement et s'en tienne à son propre travail, ça pourra aller.

Reinhart eut un sourire, remercia sa collègue et partit.

*

* *

Judy était dans la salle de contrôle quand Madeleine Dawnay y entra.

— Ah ! vous êtes là ? Voulez-vous voir le cyclope ?

— Le cyclope ? Pourquoi nommez-vous ainsi cette créature ?

— Parce qu'elle n'a qu'un œil. Venez...

Judy se sentait troublée. Elle n'avait pas suivi les progrès de l'expérience. Depuis deux jours, elle ne pensait qu'à Fleming, qu'à Bridger, qu'à sa propre situation désespérante.

Elle eut la nausée et fut frappée de panique quand elle regarda dans la cuve. La créature ressemblait à une sorte de méduse allongée, sans membres ni tentacules, avec une sorte de bifurcation d'un côté et, de l'autre, avec une grosseur qui pouvait être une tête. Et, dans le milieu de cette tête, un œil très grand, sans couleur, sans paupières.

Judy hoqueta tout en regardant Madeleine qui lui parut avoir, elle aussi, un air de cauchemar. Elle mit sa main sur sa bouche et sortit en courant. Elle alla tout droit chez Fleming. Celui-ci était en train de fourrer des choses dans un sac de voyage. Ses valises, déjà prêtes, étaient sur le plancher. Il la regarda froidement.

— John ! fit-elle.

Elle pouvait à peine parler.

— John, il faut que vous veniez...

— Où ça ? fit-il sur un ton nettement hostile.

— Au laboratoire.

Il eut un ricanement.

— Venez, insista-t-elle. Ils ont fabriqué quelque chose de terrible. Une sorte de créature.

— Allez dire ça au service de sécurité.

— Je vous en prie, John. Il se passe quelque chose d'affreux. Il faut que vous arrêtiez ça.

— Ne me dites pas ce que je dois faire ou ne pas faire. C'est leur problème, pas le mien.

— John ! Cette monstrueuse créature, avec un œil. Vous seul...

— La faute à qui, si je suis seul ?

Judy respirait avec peine.

— Je n'ai pas tué Bridger ! cria-t-elle.

— Ah oui ? N'avez-vous pas lâché sur lui cette bande ?

— J'ai essayé de vous avertir.

— Vous avez essayé de vous jouer de moi. Vous avez couché avec moi...

— Non, John. Je suis simplement une femme. Et j'ai mon métier.

— Un sale métier que vous faites merveilleusement.

— Je ne vous ai jamais espionné. Avec Bridger, c'était différent.

— Bridger était mon plus vieil ami et mon meilleur collaborateur.

— Il vous trahissait.

— Trahir ! Gardez pour vous ces clichés officiels. Dennis a fait la moitié du travail. Tout cela fut l'œuvre de son cerveau et du mien et ne vous appartient pas, ni à vos patrons. Si Dennis avait envie de vendre ce qui lui appartenait, ça le regardait. Mais ce n'était pas votre affaire.

— Je vous ai dit que je n'aimais pas ce que je faisais. Je vous ai dit de vous méfier de moi... Vous ne pensez pas que...

Elle avait des sanglots dans la voix.

— Ne pleurnichez pas et allez-vous-en... D'ailleurs, je pars.

— Allez voir Madeleine Dawnay, je vous en conjure. Je ne bougerai pas d'ici tant que vous ne me l'aurez pas promis...

— Alors, c'est moi qui vais sortir.

Il se dirigeait vers la porte quand Reinhart, brusquement entra. Judy quitta alors la pièce sans dire un mot, se raidissant pour ne pas sangloter.

— Vous saviez quel métier fait cette femme ? demanda Fleming.

— Oui, je le savais.

— Vous ne pouviez pas me le dire ?

— Non, John. Je n'en avais pas le droit. Donnez-moi à boire.

Fleming chercha dans les placards, y trouva un restant de cognac au fond d'une bouteille, le versa dans un verre qu'il tendit au professeur.

— Personne n'a confiance en nous, dit-il. Ils considèrent comme une aubaine utilisable ce que nous avons trouvé. Et quand nous leur disons que c'est quelque chose de plus formidable encore qu'ils ne le pensent, ils se mettent à nous considérer comme de dangereux lunatiques. Ils lâchent sur nous leurs chiens de garde — et leurs chiennes.

— Ne vous en prenez pas à cette fille.

— Je ne m'en prends à personne ! S'ils ne sont pas capables de voir que ce que nous avons découvert par hasard peut changer le cours de nos vies à tous, qu'ils s'occupent eux-mêmes de cette affaire et la mènent à leur guise ! Avec un peu de chance, ils bousilleront tout, et il n'en sortira rien.

— Il en est déjà sorti quelque chose, John.

— Le monstre de Madeleine Dawnay...

— Vous êtes déjà au courant ?

— Oui. Ce n'est rien d'autre qu'un sous-programme, qu'un essai fait par la machine. Dawnay croit que le ordinateur lui a donné le pouvoir de créer la vie, mais elle se trompe. Ce pouvoir, il se l'est donné à lui-même.

— Alors, il faut que vous restiez pour le contrôler, John.

— Ce n'est pas mon affaire. Et je voudrais bien ne jamais m'être occupé de cela.

— Mais vous l'avez fait. Vous avez une responsabilité.

— Envers qui ? On n'a pas voulu m'écouter. Et je vais vous dire, si cela peut vous servir, ce qui vous attend. Ensuite, je partirai.

— Dites-le, John.

Fleming alla s'asseoir sur le lit.

— Eh bien, voici... Pourquoi une intelligence qui nous est étrangère a-t-elle pris la peine de lancer un message auquel il a fallu deux cents années de lumière pour nous parvenir ? Oui, pourquoi ? Personne ne s'est posé la question, sauf moi. Il s'agit d'une intelligence logique, quelle que soit sa nature. Elle a lancé une série d'instructions en termes mathématiques, ce qui nous a amenés à construire le ordinateur. Pourquoi ? Pour nous rendre service en nous donnant un bel instrument ?

— Ce n'est pas ce que vous pensez, évidemment.

— Evidemment. Qui dit intelligence, dit volonté. Et là où il y a de la volonté, il y a de l'ambition. Et si c'était une intelligence qui ait le désir de se répandre, de s'installer ailleurs ?

— C'est une théorie qui en vaut une autre.

— C'est la seule théorie logique. Nous avons reçu un programme basé sur des combinaisons arithmétiques et pouvant s'adapter à toutes sortes de conditions, à commencer par les nôtres. Le ordinateur sait maintenant sur quoi repose notre biologie, comment nos corps, notre système nerveux, nos organes des sens sont construits. Il a fabriqué une créature — avec un œil — probablement très primitive. Mais ce n'est qu'un premier pas. Le ordinateur se sert de Madeleine Dawnay, alors qu'elle croit que c'est le contraire.

— Et que sera le pas suivant ?

— Je n'en sais rien... Une mainmise sur nous tous... Ça me paraît la seule chose probable... Nos premiers explorateurs n'ont pas dû paraître bien dangereux aux tribus indigènes. Ce sont eux pourtant qui ont fini par gouverner.

— Peut-être avez-vous raison, dit Reinhart avec un pâle sourire. Et il s'agit d'un explorateur bien bizarre... Mais je crains que vous ne

convainquiez personne, John. C'est pourquoi il vous faut rester avec nous pour contrôler cela...

— Vous feriez mieux de détruire ce monstre.

— Nous le ferons si cela devient nécessaire...

— Croyez-vous que vous le pourrez ? Voyez ce qu'il s'est passé quand j'ai tenté d'arrêter cela. On m'a mis dehors. On vous mettra dehors, vous aussi, si un jour vous voulez faire comme moi...

— De toute façon, c'est ce qui m'attend... Les autorités supérieures envisagent de nous chasser d'ici. Mais, tant que nous y serons, nous pourrions surveiller ça. C'est pourquoi il vous faut défaire vos valises.

— Bon, dit John. Je ferai cela pour vous.

*

* *

La rencontre entre Fleming et Madeleine Dawney fut chargée d'électricité, mais elle se déroula sans drame. Madeleine fit preuve d'une tolérance amusée.

— Bienvenue à l'enfant prodigue, dit-elle.

La monstrueuse créature, le « cyclope », flottait paisiblement dans son bain nutritif et passait son temps à regarder au-dehors de son œil unique, par la vitre d'observation.

— A-t-il essayé de communiquer ? demanda John.

— Nous n'avons pas eu le temps, mon cher, de l'étudier beaucoup.

Fleming se rendit dans la salle de contrôle, où était Christine.

— Le ordinateur n'a rien imprimé ? demanda-t-il.

— Non, lui dit-elle d'un air surpris. Mais il y a visiblement quelque chose en train.

Les lampes de contrôle clignotaient constamment. Il semblait que le ordinateur travaillait pour lui-même, sans livrer de résultats.

Fleming retourna auprès de la cuve.

— On dirait, fit-il, que c'est une vague tentative pour créer un être humain.

— Un être humain ! s'exclama Madeleine. Ça n'en a pas l'air.

Pendant les deux ou trois jours suivants, rien ne se passa. Fleming mit alors une bobine magnétique autour de la cuve et la relia au ordinateur. La créature se mit à faire des bonds dans le liquide nutritif, tandis que les lampes du tableau de contrôle s'agitaient fébrilement. Le cyclope était terriblement excité !

Fleming débrancha la bobine et cela cessa. Quand il la rebrancha, l'agitation reprit dans la cuve.

Reinhart vint les voir. John lui dit :

— Je veux tenter une expérience.

Il alla auprès du panneau de distribution électrique du ordinateur, s'y adossa et mit sa tête entre les deux bornes mystérieuses dont ils ne s'étaient jamais servis. Il enleva les capuchons isolants qui les recouvraient et attendit. Il ne se passa rien.

Il demanda au professeur de prendre sa place en lui recommandant bien de ne pas toucher les bornes où passait un courant de dix mille volts. Au bout d'un instant, Reinhart éprouva un léger vertige.

Fleming répéta l'expérience avec Madeleine Dawnay qui ne sentit rien. Puis ce fut le tour de Christine qui semblait un peu effrayée.

— Il n'y a rien à craindre, lui dit Fleming. Mettez votre tête entre ces deux bornes, mais surtout ne bougez pas, sinon vous vous feriez griller.

Christine, pendant un moment, ne sembla rien éprouver. Puis elle se raidit, ferma les yeux et tomba en avant, évanouie. Fleming la rattrapa et la déposa dans un fauteuil. Ils lui donnèrent des claques avec un linge mouillé. Fleming, par mesure de prudence, remit les capuchons isolants sur les bornes.

— Je sais maintenant ce qu'il se passe, dit le jeune savant. Tous les cerveaux n'irradient pas la même quantité d'électricité. Pour le professeur Dawnay et pour moi-même, l'irradiation est quasi nulle. Avec vous, professeur Reinhart, elle est plus forte. Et elle l'est beaucoup plus encore pour Christine. D'une borne à l'autre peut se produire un certain passage de courant si l'on introduit entre elles le champ électrique d'un cerveau en activité. Le cerveau sentira alors une réaction, et cela peut jouer dans les deux sens. Ces bornes sont peut-être un moyen de transmettre des informations au ordinateur et d'en recevoir.

— Cette jeune femme est nerveuse, fit Madeleine. Probablement un bon sujet pour l'hypnotisme.

— Peut-être.

Christine sortait de son évanouissement. Elle sourit vaguement :

— Je crois bien que j'ai tourné de l'œil, dit-elle.

— Ce n'est rien, lui dit Fleming. Vous venez de rendre un grand service à la science. Je crois, ajouta-t-il en se tournant vers Reinhart, qu'avec un cerveau qui conviendrait, pas un cerveau humain, mais un cerveau qui fonctionnerait de la façon indiquée par le ordinateur, une communication directe pourrait s'établir. C'est de cette façon-là qu'il désire communiquer. Car le système des questions et des réponses, avec tous ces chiffres imprimés, est terriblement long...

— Voulez-vous dire qu'il peut lire les pensées ? fit Madeleine sur un ton sarcastique.

— Je veux dire que deux cerveaux peuvent communiquer électriquement s'ils sont d'une sorte qui convient. Si vous preniez votre cyclope et lui mettiez la tête entre ces deux bornes électriques...

— Je ne vois pas comment...

— C'est pourtant ce que le ordinateur désire. Et aussi la créature. Ils sont tous les deux agités. Ils désirent entrer en contact.

— On ne peut pas sortir le cyclope de son bain nutritif. Il mourrait.

— On peut arranger ça, dit Reinhart, sans le déplacer. En établissant une liaison électrique entre ces bornes et lui, et en utilisant un casque comme ceux dont on se sert pour les électro-encéphalogrammes. Il faudra mettre

naturellement un transformateur, pour ne pas électrocuter cette créature...

— Et à quoi cela servira-t-il ? demanda Madeleine, sceptique.

— Cela servira les desseins du ordinateur, dit Fleming d'une voix nerveuse. Est-ce réellement cela que vous voulez ?

— Quel choix avons-nous ? dit Reinhart. Ou plier bagages et passer la main, ou continuer...

CHAPITRE VIII

Judy évitait Fleming autant qu'elle le pouvait et, quand il lui arrivait de le voir, c'était toujours en présence de Christine. Tout avait changé depuis la mort de Bridger. Avec un serrement de cœur, elle comprit que Christine, dans la vie de John, était en train de prendre non seulement sa place à elle, mais aussi celle de Dennis. Elle pensa qu'elle ne pourrait pas le supporter et écrivit directement au ministère pour demander son changement. Le seul résultat fut une réprimande de Geers qui lui dit :

— Votre travail ne fait guère que commencer. L'« Intel » en a appris assez pour être mis en appétit. Maintenant qu'ils ont perdu Bridger, ils vont chercher quelqu'un d'autre, peut-être un de ses amis.

— Vous pensez que le docteur Fleming se laisserait acheter ?

— N'importe qui le pourrait, si nous n'étions pas vigilants.

En l'occurrence, ce ne fut pas Judy, mais Fleming lui-même qui signala le premier mouvement de l'« Intel »...

Dans le laboratoire et la salle de contrôle, il avait aidé Madeleine Dawnay et Christine à aménager le dispositif mettant en liaison les deux grosses bornes électriques du ordinateur avec le cyclope. Un transformateur avait été disposé sous le panneau de distribution. Au-delà, le courant n'était pas plus puissant que celui d'une lampe de poche.

Pourtant, quand on mit le contact, l'effet fut extraordinaire et alarmant. La créature devint totalement rigide, et les lampes du panneau de contrôle s'allumèrent au maximum. Au bout d'un moment, toutefois, la créature et la machine semblèrent s'ajuster. Le ordinateur se mit à enregistrer une foule de choses, mais sans rien imprimer pour l'extérieur. La créature s'était remise à regarder paisiblement par la vitre d'observation.

Tout cela avait pris plusieurs jours. Christine avait été chargée de la surveillance et devait appeler Madeleine et Fleming quand ils se reposaient, si quelque chose se produisait. Christine devenait de plus en plus nerveuse. Fleming finit par lui confier ses propres angoisses.

— Je suis horriblement effrayé par tout cela, lui dit-il. Mais je ne savais pas que vous l'étiez aussi.

— Je ne le suis pas positivement, dit-elle. Mais ça me donne une étrange sensation... Cette installation avec les bornes électriques. Et cet œil qui me regarde constamment.

— Il nous regarde tous.

— Non. Il me regarde moi tout particulièrement.

— Je ne le blâme pas, fit John en riant. Moi aussi, j'ai plaisir à vous regarder.

— Je pensais que vous étiez occupé ailleurs.

— Je l'étais, dit-il en tendant la main vers elle.

Mais il se ravisa et s'éloigna en lui disant :

— En tout cas, soyez prudente.

Il prit le sentier qui descendait jusqu'à la plage. Il voulait réfléchir, dans un endroit tranquille, à ce qui pouvait bien se passer à l'intérieur du ordinateur. Il marchait dans le sable, au pied de la falaise. Il tomba sur un homme chauve, assis sur un rocher et qui fumait un petit cigare. Il fut surpris de s'entendre interpeller d'une voix gutturale :

— Un instant, monsieur, s'il vous plaît.

C'était Kaufmann. Il dit d'ailleurs son nom à Fleming. Et il savait qui était celui-ci.

— Comment êtes-vous venu jusqu'à cet endroit ? lui demanda John.

— En longeant la mer. On le peut, à marée basse.

— Que me voulez-vous ?

— Vous venez souvent ici vous-même ?

— C'est un endroit privé.

— Pas la rive... Votre ami, le docteur Bridger...

— Bridger est mort.

— Je sais. C'est bien triste.

— Vous le connaissiez ? demanda Fleming, soupçonneux.

— Très bien... Nous avons été associés quelque temps...

— Vous travaillez pour...

— L'« Intel », oui.

— Allez-vous-en... Si vous n'êtes pas parti dans cinq minutes, j'appelle la garde.

— Vous feriez mieux de m'écouter cinq minutes, puisque j'ai eu la chance de vous rencontrer...

— La même chance qui a causé la mort de Bridger...

— J'en suis le premier désolé. Ecoutez-moi, docteur Fleming, vous avez mieux à faire que d'appeler la garde. Car je ne veux rien vous proposer qui ne puisse se faire à ciel ouvert. Si vous consentiez tout simplement à travailler pour nous de la façon la plus régulière et la plus honorable, ce serait beaucoup plus lucratif. Vous n'êtes pas très heureux, ici, je le sais...

Fleming le regarda d'un air méprisant.

— Il est possible, mon bon monsieur, fit-il d'une voix coléreuse, que je n'aime pas beaucoup le gouvernement et que je ne sois pas très heureux. Mais j'aimerais mieux crever que de travailler pour vous...

Sur quoi, il remonta en hâte le sentier et alla tout droit au bureau de Geers.

— Que lui avez-vous dit ? lui demanda ce dernier lorsqu'il lui eut rapporté ce qui venait de se passer.

— Je lui ai dit que j'avais bien assez de peine à maintenir cette recherche à l'abri des idiots et des enfants et que ce n'était pas pour la livrer à des requins !

Il quitta le bureau en se demandant s'il avait eu raison de prévenir Geers.

En réalité, c'était une des rares actions qui devaient plaider en sa faveur au cours des mois suivants.

On mit des patrouilles sur le rivage et on installa des réseaux de barbelés qui descendirent jusque dans la mer. Tout le district alentour fut passé au peigne fin par Quadring, et l'on n'entendit plus parler de l'« Intel » pendant assez longtemps.

Dans les bâtiments du ordinateur, l'expérience continuait sans donner de résultats tangibles quand, brusquement, lorsque Madeleine rentra d'un bref congé de repos, il se mit à imprimer. Fleming s'enferma dans son chalet avec les feuilles qui en résultèrent et, au bout d'une centaine d'heures de travail, il téléphona à Reinhart.

D'après ce qu'il avait pu comprendre, le ordinateur posait une série de questions entièrement nouvelles, toutes concernant l'aspect, les dimensions et les fonctions du corps humain. Reinhart et Madeleine Dawnay eurent avec lui un entretien et lui demandèrent s'il était possible de répondre à ces questions.

— Il est parfaitement possible, dit John, de tout exprimer en termes mathématiques, et c'est évidemment ce qu'il attend de nous. Toutes ces questions ont été motivées par les observations qu'a dû faire votre petit monstre.

— Je ne vois pas comment nous pourrions faire l'analyse de toute la structure humaine, dit Reinhart.

— Ce ne sera pas nécessaire. Il nous suffira, selon la première méthode employée avec lui, de lui restituer les questions qui appellent une réponse positive. Je me demande d'ailleurs pourquoi il n'a pas trouvé une méthode plus rapide. Il doit en être capable. Mais peut-être le monstre ne lui a-t-il pas donné tous les résultats qu'il en attendait...

— Que fait-on ? demanda Reinhart. Voulez-vous tenter cette expérience, Madeleine ?

— Je suis prête à tenter n'importe quoi.

*

* *

La nouvelle expérience était en cours. Christine alimentait le ordinateur et recueillait les résultats.

Elle était visiblement dans un état de grande tension nerveuse.

— Voulez-vous changer d'emploi ? lui demanda un jour Fleming.

— Non cela me fascine.

John la regarda d'un air pensif. Il ne flirtait plus avec elle depuis qu'elle avait cessé d'être une simple assistante. Quand il se fut éloigné, elle alla au laboratoire. Elle hésitait toujours avant d'y entrer, le visage tendu. La créature s'agita à son approche.

— Doucement, fit-elle, doucement.

Elle se pencha avec quelque raideur pour observer par la vitre. L'œil la regardait avec fixité, et la créature semblait de plus en plus agitée. Christine éprouvait un léger vertige. Elle resta penchée ainsi, immobile, pendant une

longue minute, puis une autre, sans penser à rien et comme hypnotisée. Lentement, sa main bougea, plongea dans la cuve, prit le fil qui reliait le cyclope au ordinateur. Elle sentit entre ses doigts un léger courant. La créature se calma aussitôt. Un silence total régnait dans le laboratoire. On n'entendait que le discret bourdonnement du ordinateur.

Comme si elle était en transe, Christine se mit à marcher sans lâcher le fil qu'elle tenait dans sa main et qui n'était que mollement tendu. Elle longea le mur auquel il était suspendu. Ses yeux étaient grands ouverts, mais fixes. Elle avançait lentement et passa ainsi dans la salle de contrôle. Les lumières sur le panneau clignotaient d'une façon rythmique, hypnotique, et elle les fixa du regard comme elle avait fixé l'œil du monstre. Après un instant d'arrêt, elle arriva ainsi devant le panneau de distribution. Son visage était vide de toute expression. Elle s'immobilisa devant les bornes qui étaient dénudées et leva lentement les mains. Puis elle les toucha.

Tout se passa alors avec une effrayante rapidité. Son corps se tordit dès qu'il fut traversé par le terrible courant. Elle se mit à hurler. Pendant un bref instant, elle resta comme crucifiée sur le panneau. Puis il y eut une explosion bruyante quand les fusibles sautèrent. On entendait le monstre s'agiter dans sa cuve, mais il se calma en même temps que toutes les lampes s'éteignirent sur le tableau de contrôle et que le ordinateur cessa de bourdonner. La sonnette d'alarme tintait furieusement. Christine était tombée, ne formait plus sur le sol qu'une masse immobile.

Judy fut la première personne qui arriva sur les lieux. Elle passait devant le bâtiment quand elle entendit la sonnette d'alarme. Elle se précipita vers la salle de contrôle et d'abord n'y vit rien d'anormal, car il faisait sombre dans la partie de la salle où gisait Christine. Elle la découvrit enfin et se pencha sur elle, affolée. Elle la coucha sur le dos. La jeune femme semblait la regarder de ses yeux fixes. Ses doigts étaient brûlés jusqu'à l'os.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Judy, pourquoi suis-je toujours là quand il y a des morts ?

*

* *

Reinhart était à Londres quand il apprit la nouvelle. Il alla voir Osborne. Mais celui-ci semblait préoccupé par d'autres problèmes et ne put pas le recevoir. Tout le monde, dans le ministère, avait d'ailleurs l'air soucieux et secret.

Reinhart qui avait l'intention de se rendre à Bouldershaw Fell pour s'y détendre un peu apprit que le télescope géant était passé sous le contrôle de l'autorité militaire sans même qu'on l'eût consulté.

Il reçut une lettre de Fleming lui disant que les circuits endommagés avaient été réparés et qu'il avait une idée précise concernant la mort de Christine. D'autre part, le ordinateur emmagasinait visiblement dans sa mémoire une masse fantastique de choses, mais Fleming ne mentionnait pas de quelle sorte elles étaient. Deux jours plus tard, Madeleine Dawnay lui

téléphona pour lui dire que la machine s'était remise à imprimer. Une série énorme de chiffres.

— Tout un tas de formules pour une biosynthèse, lui dit-elle. Fleming pense que le ordinateur veut que nous fassions une nouvelle expérience, et je crois que Fleming a raison.

— Encore un monstre ?

— Possible. Mais c'est plus compliqué, cette fois. Un immense travail. Il nous faudra de nouvelles facilités, des crédits.

Reinhart tenta à nouveau de voir Osborne et fut convoqué, à sa grande surprise, au ministère de la Défense. Il fut reçu dans le bureau de Vandenberg. Osborne était là, et aussi Geers. Ils semblaient avoir déjà tenu une conférence. Osborne et Geers regardèrent le professeur d'un air gêné.

— J'ai appris, dit Vandenberg, qu'il y a encore eu une mort violente à Thorness.

— Ce fut un accident, dit Reinhart.

Il y eut un moment de silence, puis Osborne, sans cesser de regarder le tapis, déclara :

— Il faut que nous acceptions un changement de contrôle, Reinhart. Trop de gens se posent maintenant des questions sur ce qu'il se passe là-bas. Il faut que tout cela soit repris sur d'autres bases. J'ai défendu votre point de vue. Mais des autorités supérieures ont décidé...

— Décidé quoi ? fit le professeur en essayant de deviner ce qu'ils avaient dans la tête. Nous ne pouvons pas interrompre une recherche en cours qui est peut-être la plus importante qu'il y ait jamais eue... Vous voulez nous chasser pour utiliser notre équipement...

Vandenberg soupira.

— Je pensais bien que vous ne comprendriez pas notre point de vue.

Geers eut un petit sourire.

— La vérité, Reinhart, c'est qu'on veut que vous retourniez à Bouldershaw Fell...

— Bouldershaw Fell... On ne m'y laissera même pas entrer, maintenant que les militaires y règnent.

— Il s'agit de quelque chose d'archi-secret, fit Vandenberg.

— Alors, ne me le dites pas.

— Mais il faut que vous le sachiez, reprit Geers. Le gouvernement veut que vous travailliez pour la défense. Et voici pourquoi. Les puissances occidentales sont très inquiètes. De nombreux satellites ont été détectés ces derniers temps, et uniquement grâce à votre télescope.

— D'origine terrestre ?

— Oui, fit Vandenberg. Et ils sont hors de portée de nos détecteurs habituels. Voilà pourquoi il faut que vous retourniez à Bouldershaw Fell pour suivre tout cela de près...

— Mais ce n'est pas de mon domaine. Je suis astronome.

— Ce que vous faites maintenant est-il de votre domaine ?

— Non, mais cela dérive d'une source astronomique.

— En tout cas, dit Osborne, c'est ce que désire le gouvernement.

— En somme, fit Reinhart, je suis limogé.

— Vous ne direz pas cela quand vous verrez la prochaine liste de décorations et de personnalités anoblies.

— Au diable les décorations... Et qu'est-ce que deviendra le travail à Thorness ? Car c'est cela qui m'intéresse, et je vous ai dit pourquoi.

— Votre équipe, dit Vandenberg, du moins ce qu'il en reste, dépendra désormais de Geers.

— Je *suis* le directeur du centre, fit Geers.

— Et vous avez toujours désiré avoir la main sur cette affaire ! s'exclama dédaigneusement le professeur. Elle n'est pas non plus de votre domaine. Et vous n'en savez pas le premier mot...

— Je suis physicien... Je n'ai d'ailleurs rien demandé, et vous me...

— Messieurs ! s'écria Osborne sur un ton irrité.

— Et comment, reprit Reinhart, allez-vous vous comporter envers Madeleine Dawnay et Fleming ? Comment pourront-ils vraiment travailler ? C'est cela qui m'inquiète.

Geers le regarda à travers ses lunettes.

— Nous aurons parfois besoin du ordinateur pour autre chose. Mais ils pourront l'utiliser largement. Si Fleming et Dawnay se comportent correctement, nous ferons tout ce que nous pourrions pour eux.

*

* *

— Il va y avoir quelques changements ici, miss Adamson.

Judy était dans le bureau de Geers, seule avec le docteur Hunter, chef du service médical du centre : un homme grand et osseux, d'aspect militaire.

— Le professeur Dawnay, reprit celui-ci, va commencer une nouvelle expérience, mais pas sous la direction du professeur Reinhart qui n'a plus rien à voir ici.

— Alors, sous quelle direction ?

— Je serai responsable, fit Hunter.

— Vous ? s'exclama Judy.

— Naturellement, fit Hunter d'un air sarcastique. Je ne suis qu'un modeste médecin. La haute responsabilité incombera au docteur Geers, qui vous confirmera tout cela.

— Et si Madeleine Dawnay n'était pas d'accord ?

— Elle l'est. Elle ne s'intéresse réellement pas à la façon dont les choses sont organisées. Pour nous, l'essentiel est de ne pas la contrarier. Le docteur Geers aura la haute main sur le ordinateur, et je l'aiderai en ce qui concerne les expériences biologiques. Quant à vous, vous aviez été rattachée au ministère des Sciences. Vous réintégrez celui de la Défense. J'aurai besoin de vous pour assurer la sécurité du travail.

— Le travail de Madeleine Dawnay ?

— Oui. Je pense que nous allons réaliser une nouvelle créature vivante. Ça vous coupe le souffle, n'est-ce pas ?

— Quelle sorte de créature ?

— Nous ne savons pas encore. Mais c'est un grand privilège pour vous, n'est-ce pas ? d'être dans ces secrets...

— Et le docteur Fleming ?

— Il reste à la requête du ministère des Sciences. Mais je ne crois pas que, désormais, il ait beaucoup à faire.

Fleming et Madeleine ne firent pas de commentaires en apprenant ce qui concernait Reinhart. La seule personne à qui John aurait pu en parler était Judy, mais il l'évitait. Bien qu'il travaillât constamment avec Madeleine, la méfiance entre eux persistait. Ils ne parlaient que de leur travail. Fleming pensait que le ordinateur avait pu apprendre beaucoup de choses par Christine pendant qu'il l'avait tenue entre ses bornes électriques.

— Apprendre quoi ? lui demanda Madeleine.

— Rappelez-vous... Je vous avais déjà dit qu'il avait sans doute un moyen plus rapide de tirer de nous des renseignements. Durant les quelques secondes qui s'écoulèrent avant que les fusibles sautent, il a pu recueillir plus d'informations physiologiques que nous ne pourrions lui en fournir pendant toute une vie.

Madeleine ne semblait pas convaincue. À la fin de cette brève conversation, John prit un morceau de fil électrique recouvert d'un isolant et s'approcha du panneau de distribution. Il toucha l'une des bornes avec l'extrémité dénudée du fil, puis toucha l'autre avec l'autre extrémité. C'est à peine s'il y eut une légère étincelle. Il mit alors son index de la main droite sur l'une des bornes. Il approchait de l'autre sa main gauche quand Madeleine s'écria :

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous êtes fou ! Vous voulez qu'il y ait un mort de plus ?

— Rien à craindre, dit Fleming. J'ai vérifié avant. Regardez...

Il posa sa main sur la seconde borne. Elle le regardait avec un mélange de scepticisme et de crainte. Il ne se passa rien. Il ne sentit qu'un léger picotement dans les doigts.

— Vous voyez, fit-il. Il a appris... Il ne connaissait pas les effets des hauts voltages sur les tissus organiques tant qu'il n'y a pas eu Christine entre ces bornes. Il ne savait pas non plus que cela pouvait l'endommager lui-même. Maintenant qu'il sait, il prend des précautions. Dès qu'il sent qu'on veut relier ces électrodes, il réduit lui-même le voltage. Voulez-vous essayer ?

— Non, merci. Vous avez de bien curieuses idées...

Il la regarda sévèrement.

— Vous croyez toujours que vous avez affaire à une machine. Mais c'est un cerveau. Et singulièrement puissant...

*

* *

Bien qu'il fût très pris par ses travaux habituels, Geers trouva le temps d'apporter son aide à Madeleine. C'était un homme qui aimait s'occuper de tout, qui voulait tout avoir sous son contrôle. Mieux encore que Reinhart, il sut procurer à sa collègue tout l'équipement qu'elle demandait. Un nouveau laboratoire fut installé et équipé d'un synthétiseur très vaste et extrêmement complexe. Au cours des semaines suivantes, ils mirent en œuvre tout ce qui était nécessaire pour produire toutes sortes de composés de phosphate, adénine, thymine, cytosine, thyrosine et autres substances qui sont des semences de vie. Au cours des mois suivants, ils parvinrent, en utilisant toutes les données du ordinateur, à créer une unité génétique de cinquante chromosomes semblables — bien qu'un peu plus complexes — à ceux qui engendrent les créatures humaines. Au début de février, Madeleine Dawney constata l'apparition d'un embryon, apparemment humain, et qui grossit très vite.

Hunter se précipita pour voir ce résultat dès qu'il en fut informé. Il croisa Fleming sans lui dire un mot dans la salle de contrôle. Fleming avait continué à s'occuper de sa besogne comme il l'avait promis, mais sans se mêler des travaux de biochimie. Dans le laboratoire, Hunter trouva Madeleine. Entourée d'assistants, elle était penchée sur une petite tente à oxygène.

— Est-ce vivant ? demanda-t-il.

— Oui, fit Madeleine en se redressant.

— À quoi est-ce que cela ressemble ?

— C'est un bébé.

— Humain ?

— C'est ce que je pense, mais Fleming sera sans doute d'un autre avis. Et c'est une fille, ajouta-t-elle en souriant.

— J'ai peine à y croire. Puis-je regarder ?

On ne voyait pas grand-chose. Une petite masse emmaillotée. Il y avait un masque sur le visage. Un tube était glissé sous la couverture.

— Ça respire ?

— Il faut l'aider. Pouls et respiration normaux. Poids, six livres et demie. Quand je suis arrivée ici, jamais je n'aurais cru...

Elle s'arrêta. L'émotion lui coupait le souffle.

— Je veux être le premier à vous féliciter, dit Hunter.

La petite créature, alimentée par des piqûres intraveineuses, grandit rapidement. Plus d'un centimètre par jour. Il était clair qu'elle ne suivait pas le même processus de croissance que les enfants ordinaires. En trois ou quatre mois, elle serait adulte.

Les réactions officielles furent un mélange de fierté et de discrétion. Il fut décidé en haut lieu de garder la chose secrète. Osborne écrivit à Fleming pour lui demander son avis.

— Tuez cette créature ! répondit Fleming.

Peu après, il fut convoqué chez Geers qui lui dit :

— Je ne vois pas bien en quoi le sort de cette créature vous concerne.

Fleming serra les poings.

— Suis-je ou ne suis-je plus membre de l'équipe ?

— En un certain sens, vous l'êtes.

— Alors, écoutez-moi. Cela a l'air d'un être humain, mais ce n'en est pas un. C'est une extension du ordinateur, comme le cyclope, mais plus complexe.

— Sur quoi basez-vous cette théorie ?

— Sur la logique.

— Ainsi, après avoir contribué à accomplir ce miracle, vous voudriez qu'on le supprime ?

— Si on ne le fait pas maintenant, on ne pourra jamais le faire. Les gens, quand ils auront vu cette créature, diront que c'est un être humain et que ce serait un meurtre. La créature et la machine feront alors de vous tout ce qu'ils voudront.

— Et si nous ne suivons pas votre conseil ?

— Alors, éloignez la créature du ordinateur.

Geers se leva.

— Vous n'êtes que toléré ici, Fleming, et grâce à une amabilité du ministère des Sciences. C'est à nous et non à vous qu'il appartient de juger. Nous ferons ce que je crois être le mieux.

CHAPITRE IX

La fille synthétique, comme on avait pu le prévoir, eut achevé sa croissance vers la fin du quatrième mois. Elle restait encore la plupart du temps sous une tente à oxygène, bien qu'elle eût appris à respirer par ses propres moyens et qu'elle le fît de plus en plus souvent. Puis elle prit par la bouche des aliments liquides.

Rien ne fut fait pour stimuler son cerveau, et elle demeura inerte, comme un bébé, regardant le plafond. Sa croissance s'était arrêtée lorsqu'elle avait atteint un mètre soixante-huit. Elle avait alors l'aspect d'une jeune femme parfaitement développée.

— Elle est même très belle, dit Hunter.

Geers ne permit à personne de la voir, en dehors des gens qui s'occupaient d'elle. Il envoyait chaque jour des rapports confidentiels au ministère de la Défense. De grandes précautions étaient prises pour garder le secret, et des hommes montaient la garde en permanence autour des bâtiments. En dehors de Reinhart qu'Osborne avait informé et de quelques rares hommes politiques, personne ne savait rien. Mais Geers se méfiait de Fleming et avait donné à Judy des instructions particulières à son sujet.

Judy et John s'étaient peu vus depuis le printemps précédent. Il avait fait une tentative maladroite pour s'excuser, mais elle y avait coupé court. Ils s'ignoraient. Mais elle n'avait pas très bonne conscience. Elle alla le voir dans la salle de contrôle. Elle lui tendit une feuille de papier où figuraient les instructions qu'elle avait reçues.

— Lisez ceci.

Il vit que le papier était à en-tête du ministère de la Défense.

— Lisez vous-même, dit-il.

— Ils se font du souci pour la sécurité de cette créature.

Il se mit à rire.

— Ça vous amuse ? dit-elle. Je suis responsable de la chose. Devrions-nous donc toujours nous heurter ?

— Ainsi, vous vous faites du souci pour votre précieuse créature ?

— Ce n'est pas ma créature. Je fais mon travail. Je ne suis pas votre ennemie.

— Non, bien sûr...

Il fit un effort pour tenter de l'amadouer et lui dit :

— Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes pas promenés en canot à voile.

— Oui, bien longtemps. Mais ce n'est plus le même monde...

— Nous sommes les mêmes, nous.

Hunter entra dans la salle, sembla hésiter un instant en voyant John, puis

leur dit :

— Nous allons la sortir...

— Qui ça ? demanda Fleming.

— La jeune fille. Nous la sortons de la tente à oxygène.

— Pouvons-nous aller voir ? demanda Judy.

— Vous pouvez...

Ils se dirigèrent vers le laboratoire.

— Ce Hunter m'a tout l'air d'être un mauvais médecin, souffla John à Judy. J'espère qu'il va la tuer.

— Je ne sais pas, dit-elle. Mais cet homme ne me plaît pas.

Sous la tente à oxygène, il y avait un lit à roulettes que deux infirmiers tiraient. Hunter, déjà, supervisait l'opération. Madeleine était naturellement là.

D'abord, ils virent des jambes que recouvrait une couverture, puis un buste, puis un visage, Judy retint un petit cri. C'était un visage puissant et beau, d'aspect nordique. Une longue chevelure d'un blond pâle s'étalait sur l'oreiller. Les yeux de la fille étaient clos. Elle respirait paisiblement, comme si elle dormait. Elle avait l'air d'une version purifiée et blonde de Christine.

— C'est Christine ! balbutia Judy. Christine...

— Cela ne se peut pas, dit Hunter. Christine était brune.

Madeleine admit qu'il y avait une vague ressemblance.

— Est-ce une plaisanterie macabre ? demanda Judy à John.

— Non, fit-il. Christine est morte. Elle n'a fait que servir de modèle.

Il y eut un moment de silence. La fille ouvrit les yeux et regarda vaguement le plafond.

— Que signifie tout cela ? demanda Judy apeurée.

— Cela signifie, dit Fleming, que le ordinateur a pris une créature humaine et en a fait une copie. Il a commis quelques petites erreurs, notamment la couleur des cheveux. Dans l'ensemble, c'est réussi. On lui a donné des chiffres définissant l'anatomie humaine. Et voilà ce qu'il en a fait.

— En tout cas, il nous a donné ce que nous voulions, dit Madeleine.

Hunter fit signe aux assistants d'amener le lit près d'une baie vitrée.

— Oui, reprit John. Mais il n'a pas fait une créature humaine. Il a fait quelque chose qui en a seulement l'apparence.

— Peut-être avez-vous raison, dit Madeleine. Mais, dans ce cas, ça n'en serait que plus intéressant.

— Et qu'allez-vous faire maintenant ?

— Nous allons l'éduquer.

Fleming retourna dans la salle de contrôle, suivi de Judy.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda-t-elle.

— Quand une intelligence en rencontre une autre qui lui est inférieure, elle la détruit. Voilà ce qui ne va pas...

*

* *

Cette année-là, le printemps fut long à venir. Il pleuvait sur le camp. Et, à

part l'expérience de Madeleine Dawnay, rien ne marchait bien. Les recherches de Geers sur les missiles n'avançaient guère. On s'en inquiétait en haut lieu.

Seule, la créature blonde s'épanouissait comme une plante exotique dans une serre. On lui aménagea un appartement où elle fut servie comme une princesse dans les contes de fées. On l'avait baptisée Andromède, en raison de son origine.

Elle apprit vite à boire et à manger. Ses premiers mouvements étaient lents et un peu raides. Mais, dès qu'elle avait compris une chose, il était inutile de la lui répéter.

Elle apprit très rapidement à parler. Au bout de quelques semaines, elle savait se faire comprendre. Elle apprit aussi à se déplacer, d'abord avec une certaine raideur, comme si elle obéissait à des instructions plutôt qu'à un instinct, mais néanmoins avec beaucoup de grâce et sans la moindre maladresse.

Chaque jour, quand il ne pleuvait pas, on lui faisait faire une courte promenade au-dehors, sous bonne garde et à l'abri des regards indiscrets. Elle ne se plaignait jamais, quoi qu'on lui fît faire. Elle acceptait passivement les tests médicaux, l'enseignement qu'on lui prodiguait, la surveillance constante. Elle n'éprouvait jamais la moindre émotion, semblait-il, et n'exprimait jamais le moindre désir.

Son éducation se poursuivait à un rythme auprès duquel celui des universités aurait pu être comparé à celui de l'école maternelle.

Dès qu'elle eut compris les bases de l'arithmétique décimale, elle n'eut plus aucune difficulté avec les mathématiques. Elle jouait avec les chiffres aussi vite qu'une machine à calculer, sans jamais se tromper. En outre, on la bourrait de connaissances encyclopédiques. À la fin de l'été, elle en savait autant sur le monde qu'un être humain intelligent après des études très poussées. Mais, bien qu'elle se montrât éveillée et communicative, elle n'avait acquis aucune expérience de la vie. Elle n'avait aucun geste spontané.

— Vous aviez raison, dit un jour Madeleine Dawnay à Fleming. Ce n'est pas un cerveau qu'elle a, mais un ordinateur.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Elle n'oublie jamais rien. Elle ne commet jamais d'erreurs.

— Et vous allez continuer à la bourrer d'informations jusqu'à ce qu'elle en connaisse beaucoup plus que vous...

— Probablement. En haut lieu, on a des plans en ce qui la concerne.

Geers avait, en effet, une idée.

Les problèmes que lui posaient ses autres tâches n'avaient pu être résolus, bien qu'il ait tenté de le faire en utilisant le grand ordinateur. Mais ni lui ni les assistants ne savaient réellement comment s'en servir. Ils empruntaient la machine à Fleming plusieurs heures par jour et obtenaient rapidement des calculs. Mais ils n'utilisaient pas, et de loin, son fantastique potentiel, son immense intellect, faute de savoir lui poser les problèmes sous la forme convenable.

Si, comme le pensait Fleming, il y avait quelque affinité entre le ordinateur et la fille synthétique, on pourrait, se disait Geers, utiliser celle-ci comme intermédiaire.

Le ministère de la Défense n'avait pas fait d'objection à cette idée, malgré les avertissements de Fleming. Et celui-ci pensait : « J'ai peut-être tort. Mais, si je n'ai pas tort, comme je le crois, cela mènera à des calamités. »

*

* *

Il était dans la salle de contrôle quand Geers et Madeleine y amenèrent Andromède pour la première fois.

— Pour l'amour du ciel, ne faites pas cela ! s'exclama le jeune savant.

— Nous savons ce que vous pensez, lui dit Geers. Si vous avez à vous plaindre, adressez-vous au ministère.

Geers fit entrer Andromède qu'escortait Hunter. La fille avait un visage calme. Ses yeux observaient tout.

— Nous sommes dans la salle de contrôle, lui dit Geers. Vous vous rappelez que je vous en ai parlé ?

— Pourquoi l'aurais-je oublié ? dit-elle d'une voix un peu tendue mais nette et agréable.

Geers lui montra le tableau de contrôle, les appareils, lui expliqua leur fonctionnement et comment ils se servaient du ordinateur.

— C'est très lent, dit-elle, très primitif.

Dawnay lui expliqua que le cyclope, dans une salle voisine, était relié à la machine et communiquait directement avec elle.

— Est-ce cela que vous voulez que je fasse ? demanda Andromède.

— Nous voulons voir ce que cela donnerait, dit Geers.

La fille s'aperçut que Fleming la regardait avec curiosité.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle, le visage inexpressif.

— Le docteur Fleming. C'est lui qui a fait les plans du ordinateur.

Andromède s'avança vers lui, la main tendue.

— Comment allez-vous ? dit-elle du même ton que si elle avait répété une leçon.

Fleming feignit de ne pas voir la main qu'elle lui tendait.

— Vous devez être très habile, fit-elle.

Il se mit à rire.

— Pourquoi riez-vous ?

— On rit quand on est heureux, dit John en haussant les épaules, et parfois aussi quand on est malheureux.

— Ce sont des sentiments, n'est-ce pas ? Je ne connais pas cela.

— Nous sommes des êtres imparfaits, dit John.

Geers se montrait impatient.

— Est-ce que tout marche bien, Fleming ? demanda-t-il. Venez, Andromède.

Il montra à la fille les deux bornes électriques.

— Nous voudrions, reprit-il, que vous vous mettiez ici.

Elle s'avança délibérément vers le panneau et, tandis qu'elle approchait, les lampes se mirent à scintiller. Geers enleva les isolateurs. Fleming observait, muet.

Andromède, le visage un peu tendu, plaça sa tête entre les deux bornes. Les lampes scintillèrent plus vite. Le ordinateur bourdonnait. Sans qu'on lui dise rien, Andromède approcha ses mains des électrodes. Geers semblait un peu anxieux. Quand les doigts de la fille touchèrent le métal, elle eut un frisson. Elle resta un moment, le visage fermé, comme en transe, puis elle vacilla. Ils la rattrapèrent et la firent asseoir dans un fauteuil. Les lampes, sur le panneau, avaient un curieux aspect, et le ordinateur bourdonnait plus fort qu'il ne l'avait jamais fait.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Il m'a parlé, dit la fille. Il sait que j'existe.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Madeleine. Qu'est-ce qu'il sait de vous ? Comment parle-t-il ?

— Nous... nous avons communiqué.

— Au moyen de chiffres ? demanda Geers, troublé et perplexe.

— Cela pourrait s'exprimer par des chiffres, fit-elle en regardant dans le vague. Ce serait trop long à expliquer.

Il y eut une explosion dans la pièce voisine. Les lampes du panneau s'éteignirent. Le bourdonnement cessa.

— Qu'est-ce encore ? s'exclama Geers.

Sans répondre, Fleming courut vers le premier laboratoire, où le cyclope était encore dans sa cuve. De la fumée sortait des fils de contact au-dessus de cette cuve. Il regarda à l'intérieur et fit la grimace. Il dit à Geers qui accourait :

— Il a été électrocuté.

— Qu'avez-vous fait au panneau de contrôle ?

— Je n'ai rien fait. Regardez ces fils grillés. Le ordinateur sait ajuster son propre voltage. Il sait comment brûler des tissus vivants. Il sait comment tuer. Il a fait cela à cause de cette fille. Il sait qu'il a maintenant un meilleur esclave.

Andromède était dans l'entrée de la porte et les écoutait. Fleming se tourna vers elle et lui cria :

— C'est bien ça, n'est-ce pas ? Vous lui avez parlé du cyclope. Il vous a dit qu'il n'avait plus besoin de cette malheureuse créature. C'est bien ça ?

— Oui, fit-elle en le regardant dans les yeux.

— Vous voyez, nous avons un tueur ! Christine a pu être tuée par accident. Mais, cette fois, c'est un meurtre délibéré.

— Ce n'était qu'une créature primitive, dit Geers.

— Elle était devenue superflue. C'est bien ça ?

— Oui, répéta Andromède. Elle était une gêne.

— Et la prochaine fois, ce sera peut-être vous qui deviendrez une gêne, ou

moi, ou n'importe lequel d'entre nous.

— Nous n'avons fait qu'éliminer un matériel inutile, dit la fille sans changer d'expression.

— Vous dites « nous » ?

— Le ordinateur et moi.

— Vous ne faites qu'un, alors ? Une intelligence en deux pièces ?

— Oui... Je comprends ce que vous voulez dire.

— Eh bien, comprenez aussi que tuer est mal.

— Mal ? Que signifie « mal » ?

— Ne parliez-vous pas vous aussi de tuer, il y a quelque temps, docteur Fleming ? dit Geers.

— Ciel ! s'écria John. N'y a-t-il donc ici personne de sensé ?

*

* *

Bouldershaw Fell n'avait pas changé. Le télescope géant se dressait toujours vers le ciel. Mais, dans la salle de contrôle, on voyait une grande carte tridimensionnelle du globe terrestre autour de laquelle étaient reportés au *chinagraphe* les trajets des missiles en orbite. Et cela indiquait que le calme apparent qui régnait en cet endroit était trompeur et expliquait aussi les graves soucis de Reinhart qui s'était plongé avec sérieux dans cette nouvelle tâche.

Près d'une centaine de missiles non identifiés et menaçants avaient été repérés au cours des mois précédents. La zone de lancement était comprise dans un triangle de plusieurs centaines de kilomètres de côté, quelque part dans l'océan, entre la Mandchourie, Vladivostock et les îles du nord du Japon. Aucun des pays voisins ne reconnaissait être l'auteur de ces lancements.

Vandenberg faisait de fréquentes visites au télescope et avait de longues et infructueuses conversations avec Reinhart. Tous les missiles passaient au-dessus de l'Angleterre, comme s'ils avaient eu celle-ci pour cible. Et cela inquiétait terriblement le professeur.

— Quelqu'un, à l'Est, veut nous prouver sa supériorité technique, dit ce jour-là le général à Reinhart.

— Ne va-t-on pas porter la chose devant le Conseil de sécurité ? demanda l'astronome.

— Nous aurions l'air de pleurnicher et nous ne le ferons pas tant que nous ne serons pas de nouveau dans une position de force. C'est-à-dire tant que nous n'aurons pas des missiles d'interception efficaces contre ces engins. Je compte beaucoup sur Thorness pour y parvenir. Geers a une idée...

— Oh ! Geers !...

— Il vaut ce qu'il vaut, mais l'idée me paraît intéressante. Il pense que, si l'on pouvait faire travailler cette fille synthétique avec le ordinateur, on obtiendrait rapidement des résultats.

— Avec le ordinateur ? Eh bien, je vous souhaite du plaisir !

Le lendemain du départ de Vandenberg, Fleming arriva à Bouldershaw Fell. Quand ils furent dans le bureau du professeur, John s'exclama :

— Tout est si calme et reposant, ici !

— Pas si calme que ça en a l'air. Alors, où en êtes-vous ? Je vous ai dit au téléphone que je ne pouvais rien faire. Ils vont utiliser cette fille pour qu'elle travaille en liaison avec le ordinateur sur les missiles de Geers.

— Et c'est précisément ce que le ordinateur désire. Etendre son pouvoir...

— Je suis hors de la course, dans cette affaire, dit Reinhart.

— Nous le sommes tous, maintenant. Je ne tiens plus à Thorness que par un fil. Le ordinateur se contrôle désormais lui-même. Il a ses protecteurs, ses alliés. Si un monstre menaçant était arrivé par un vaisseau de l'espace, on l'aurait immédiatement détruit. Mais celui qui nous est échoué est venu d'une façon plus subtile. Cette pseudo-fille a une apparence tout à fait humaine. Elle est belle, par-dessus le marché. Professeur, je suis effrayé.

— Nous le sommes tous. Plus nous découvrons de choses sur l'univers, plus nous le sommes. Vous êtes en danger ? Quittez Thorness.

— Je n'ai pas envie de mourir, ni pour le gouvernement ni pour l'« Intel ». Mais si je m'en vais ou si je suis tué, d'autres seront menacés, tués à leur tour... Que peut faire Osborne ? Malgré ses défauts, il a compris le danger, je crois.

— Oui, mais il ne peut plus grand-chose.

— Il pourrait obtenir que son ministre aille voir le chef du gouvernement et lui parle de nos craintes...

— Il faudrait apporter des preuves.

— J'ai des arguments.

— Ça ne suffit pas... Ils sont en ce moment très inquiets pour d'autres raisons. Le problème des missiles les tracasse au plus haut point, et ils comptent beaucoup sur Thorness, c'est-à-dire sur le ordinateur.

— La tension internationale n'est rien à côté du péril qui nous menace tous.

— Je le sais bien, mais allez donc le leur faire comprendre !

Fleming se tut et alluma une cigarette. Il se sentait horriblement déprimé.

*

* *

Le premier ministre, un vieux *gentleman* d'allure sportive, aux yeux bleus pétillants, s'entretenait avec Burdett, le ministre de la Défense, un homme encore jeune, au visage énergique, lorsque Ratcliff et Osborne furent introduits.

— Voici les sciences en personne, fit le premier ministre. Prenez place, messieurs.

— Je voulais vous parler de Thorness, dit Burdett à Ratcliff après les échanges de politesses. Nous désirons reprendre totalement le ordinateur et tout ce qui s'y rattache. Le premier ministre est d'accord.

— Vous y avez déjà accès, fit Ratcliff avec humeur.

— Cela ne nous suffit pas... Il nous faut à bref délai un nouveau missile d'interception, et c'est le seul moyen d'y parvenir.

— Nous pourrions coopérer.
— Nous pouvons nous en tirer seuls en utilisant cette fille.
— La créature ? Pouvez-vous vous fier à ses intentions ? Une ou deux personnes ont des doutes à son sujet. Et jusqu'ici, elle a été sous le contrôle du professeur Dawnay...

— Madeleine Dawnay pourra rester.
— Et le docteur Fleming ? demanda Osborne.
— Fleming pourrait être utile, n'est-ce pas ? dit le premier ministre.
Burdett fronça les sourcils.

— Il nous faut un contrôle total et de sévères mesures de sécurité.
— Et croyez-vous que cette fille acceptera un tel travail ? dit Ratcliff.
— Nous allons le lui demander, reprit le premier ministre.

Il pressa sur un bouton. L'instant d'après on introduisit Geers et Andromède. Le premier ministre se leva pour les accueillir.

— Entrez, Geers. Entrez, chère madame...

Andromède s'assit, les mains sur les genoux, comme une sténo prête à prendre un texte.

— Vous devez être étonnée de vous trouver ici, lui dit le premier ministre.
— Non, fit-elle. Le docteur Geers m'avait prévenue.
— Et savez-vous pourquoi il vous a amenée ?
— Non, il ne me l'a pas dit.
— On va vous l'expliquer. Parlez, Burdett.

Le ministre de la Défense prit une feuille qui était sur la table et l'examina rapidement.

— Ce pays... dit-il, vous voyez ce que je veux dire ?
— Parfaitement.
— Ce pays est menacé par des missiles sur orbite.
— Nous savons ce que sont les missiles.
— Nous ?
— Le ordinateur et moi.
— Comment peut-il le savoir ?
— Nous nous communiquons nos informations.
— C'est bien ce que nous espérions, dit le premier ministre.

Burdett expliqua alors à Andromède ce qu'ils attendaient d'elle : faire avec le ordinateur les plans d'un missile d'interception qui soit infallible.

— Est-ce donc si difficile pour vous ? demanda-t-elle.
— Pour nous, oui. Et pour vous ?
— Pour nous, non.

— Le docteur Fleming pourra d'ailleurs vous aider, dit Ratcliff.

— Nous n'aurons pas besoin du docteur Fleming, fit Andromède d'une voix calme.

*

* *

Quand elle fut rentrée de Londres, Andromède passa le plus clair de son

temps dans le bureau de dessin, non loin des bâtiments du ordinateur. Elle préparait les données à soumettre à celui-ci. Parfois, elle allait communiquer directement avec lui au moyen des deux bornes électriques. La machine et la fille pouvaient faire en une journée ce qui aurait demandé de longs mois de recherches et de calculs. Et les résultats étaient efficaces.

Il apparut vite qu'en peu de temps le missile désiré pourrait être construit.

Andromède avait sa liberté de mouvements à l'intérieur du camp où elle devint vite une figure familière. Pour les non-initiés, elle était une jeune savante. Le gouvernement publia un communiqué disant :

Depuis quelque temps, un nombre croissant d'engins sur orbite, probablement des missiles de provenance terrestre, mais d'origine inconnue passent au-dessus de nos îles. Mais il n'y a pas lieu de s'alarmer, car des mesures sont prises pour qu'à bref délai ils soient interceptés et identifiés.

Fleming était à Thorness quand il entendit ce communiqué. Il n'était plus responsable du ordinateur, et Geers lui avait suggéré qu'il ferait mieux de s'en aller. Mais il restait, avec le sentiment qu'une catastrophe approchait, et il observait Andromède et les deux jeunes opérateurs qui maintenant travaillaient avec elle. Il ne voyait guère Judy qui assurait la liaison entre Andromède et le bureau de Geers.

Ce jour-là, il se rendit dans le bâtiment du ordinateur avec la vague idée qu'il fallait faire quelque chose.

Quelques instants plus tard, Judy le trouva en train de ruminer près du tableau de contrôle.

— Pourquoi ne renoncez-vous pas, John ? lui dit-elle.

— Cela vous ferait plaisir ?

— Non, mais ici vous ne faites que vous ronger les poings.

Andromède apparut dans la salle, une liasse de papiers à la main.

— Je voudrais parler de ceci au docteur Geers, dit-elle en s'adressant à Judy.

Elle se montrait toujours courtoise et très calme, mais savait maintenant, par quelque nuance de sa voix, faire sentir sa supériorité à tout le monde.

— Je vais aller voir s'il est libre, fit Judy en s'éloignant.

Andromède passa devant le panneau de contrôle en ignorant Fleming. Une impulsion subite le poussa à lui demander :

— Ce travail vous plaît ?

Elle le regarda sans répondre.

— Vous êtes devenue tout à fait indispensable, n'est-ce pas ? lui cria-t-il.

Elle le regarda de nouveau, pareille à une statue, avec ses longs cheveux qui lui tombaient dans le dos.

— Prenez garde à ce que vous dites, fit-elle.

— Est-ce une menace ?

— Oui.

Elle avait prononcé ce mot sans emphase, objectivement. Elle s'éloigna.

— Une minute, fit-il. Si vous voulez impressionner les hommes, vous

pourriez vous coiffer et vous habiller un peu mieux et vous mettre du parfum.

— Cette chose qui sent ?

— Oui. Un parfum discret et agréable. De la lavande, par exemple.

— Je ne vous comprends pas... Agréable, désagréable... Bon, mauvais...

Il n'y a pas de distinction logique...

— Approchez, fit-il.

Elle hésita, puis s'avança vers lui. Brusquement, il lui pinça le bras.

— Aïe ! fit-elle avec une expression de peur.

— Agréable ou désagréable ?

— Très désagréable.

— Parce que vous êtes faite pour enregistrer la souffrance... Mais ne craignez rien, maintenant... je ne vous ferai pas mal.

Il leva la main, lui caressa doucement la joue, puis le cou.

— Désagréable ou agréable ?

— Agréable.

— Ne saviez-vous pas que vous êtes susceptible d'enregistrer le plaisir et la souffrance ? Je doute que cela ait été intentionnel... Mais, comme vous êtes faite de chair, avec une apparence humaine... Les humains ne vivent pas selon la logique.

— Je rai déjà noté.

— Ils vivent avec leurs sens... De là viennent les instincts, bons ou mauvais, les jugements esthétiques ou moraux...

Elle regarda les papiers qu'elle tenait à la main et eut un sourire.

— Vous êtes comme des enfants, avec vos missiles et vos fusées.

— Pas moi.

— Pas vous, je sais.

Judy revint annoncer à Andromède que Geers pouvait la recevoir. La fille blonde s'éloigna. D'une façon impalpable, les relations entre ces trois êtres venaient de se modifier.

CHAPITRE X

Le nouveau missile fut construit et expérimenté à Thorness. Cela donna les résultats escomptés. Le premier ministre envoya Burdett voir Vandenberg. Celui-ci était un peu soucieux : tout cela avait été trop rapide pour lui paraître bien sérieux. Il avait des doutes sur cette technologie extra-terrestre et désirait envoyer les missiles aux Etats-Unis pour qu'on les vérifiât. À sa grande surprise, le gouvernement britannique s'y opposa.

— Pour une fois, lui dit Burdett, nous avons le moyen de voler de nos propres ailes. Bien entendu, nous travaillerons en coopération avec vous quand nous utiliserons ces engins.

— Pouvons-nous savoir, grommela Vandenberg, comment vous comptez vous y prendre ?

— Nous ferons une interception d'un missile sur orbite.

— Et comment cela ?

— Reinhart nous donnera de Bouldershaw Fell les informations concernant la cible, et Geers pressera sur le bouton de mise à feu.

— Et si ça rate ?

— Ça ne ratera pas.

Ils se quittèrent sur ces paroles.

À Thorness, plusieurs missiles avaient été installés sur la falaise, un pour le « premier feu », comme disaient les spécialistes, et deux autres de réserve. Les trois engins en forme de crayon, avec leur nez pointé en l'air, avaient des formes élégantes et brillaient sous la lumière froide et grise. Ils ressemblaient à des pointes de flèches et étaient prêts à se dégager de leur lourd harnachement et à s'envoler. Chacun d'eux portait une petite charge nucléaire.

Le contrôle au sol serait effectué par le ordinateur, qui lui-même serait dirigé par Andromède et ses assistants. Les coordonnées de la cible, fournies par Bouldershaw Fell, seraient instantanément transmises à la salle de contrôle, interprétées par le ordinateur et passées au missile intercepteur.

Durant les derniers préparatifs, seuls, Geers et son état-major eurent le droit de pénétrer dans la salle de contrôle. Fleming et Madeleine Dawnay furent courtoisement invités à poursuivre dans un autre bâtiment le travail qu'ils pouvaient faire alors.

Andromède opérait calmement devant la machine. Geers allait et venait fébrilement de son bureau à la plate-forme de lancement et de celle-ci au ordinateur. Un téléphone direct le liait au ministère de la Défense. Judy avait été chargée par Quadring de contrôler sévèrement tous ceux qui entraient au camp ou en sortaient.

Le 31 octobre, Burdett téléphona à Geers et à Reinhart pour leur dire d'opérer sur le prochain missile qui serait détecté.

Reinhart et Harvey surveillèrent le ciel pendant trente-six heures avant d'en découvrir un. Dans le jour naissant, ils perçurent un très faible signal. Alors, le système de liaison automatique fut mis en action.

L'équipe de Thorness qui dormait se leva aussitôt. Andromède, qui ne montrait aucun signe de fatigue, supervisa le travail d'introduction des informations dans le ordinateur. Le moment *optimum* de lancement fut donné presque immédiatement et fut aussitôt communiqué au centre de contrôle de la mise à feu, et le compte à rebours commença.

Bientôt, le trajet de la cible, transmis par Reinhart, put être vu sur les écrans de radar. Il y en avait un pour Andromède dans la salle du ordinateur, un autre pour Geers, dans la cabine de mise à feu et un troisième à Londres, au ministère de la Défense, mais c'est à Bouldershaw que s'effectuaient les vérifications majeures, sous la surveillance du professeur. À Bouldershaw, on pouvait aussi entendre les signaux du satellite, une sorte de *blip-blip-blip-blip* dont le bruit, grâce aux amplificateurs, emplissait tout l'observatoire.

À Thorness, on continuait le compte à rebours. À zéro, le « premier feu » partirait et, si cela échouait, ce serait le tour du second et, éventuellement, du troisième, après de nouveaux calculs de mise au point. Andromède avait déclaré que ce ne serait pas nécessaire, mais on avait préféré, étant donné la faillibilité de la nature humaine, prendre ces précautions. Geers ne pouvait pas se permettre un échec.

Soudain, à l'heure dite, le premier missile partit, et un grand bruit déchira l'air. En quelques secondes, il eut dépassé les nuages. Aux endroits où il y avait des écrans de radar destinés à suivre cette opération, on l'observait avec anxiété. Seule, Andromède semblait se désintéresser de la chose.

À Bouldershaw, Reinhart et ses collaborateurs suivaient, eux, les deux traces du satellite et de l'intercepteur. Elles se rejoignirent. Au même instant, le *blip-blip-blip* cessa. Reinhart se leva, tapa familièrement dans le dos de son assistant Harvey en criant :

— Ça y est !

À Thorness, Geers eut un mouvement joyeux pour décrocher son téléphone relié à Londres. Andromède s'éloigna du ordinateur comme s'il s'agissait d'une chose sans importance. Le soir même, un communiqué était publié :

Le ministère de la Défense a annoncé qu'un missile sur orbite avait été intercepté par une nouvelle fusée britannique. Les restes du missile dont l'origine est inconnue et ceux de l'intercepteur furent consumés en pénétrant dans l'atmosphère terrestre, mais l'interception a été suivie par un équipement autoradar et pourra être, dit le ministre, étudiée dans tous ses détails.

Dans les ministères, on poussa un soupir de soulagement. Une semaine plus tard, le premier ministre demandait à Burdett :

— Y a-t-il eu de nouveaux lancements de missiles sur orbite ?

— Aucun.

— Parfait. Nous allons faire de Reinhart un baronnet. Il deviendra « *Sir Ernest* ».

— Et Geers ?

— Il sera récompensé, lui aussi.

— Et le ordinateur et la jeune dame ?

— Nous ne pouvons pas décorer le ordinateur, dit le premier ministre dans un sourire. Mais nous pourrions faire une « lady » de la jeune dame.

— Je voulais plutôt dire : qu'est-ce qu'on va maintenant faire d'eux ? Le ministre des Sciences les réclame.

— Gardez-les. Vous avez un programme militaire chargé, et ils vous seront utiles. Je compte aussi les utiliser sur le plan économique. Si cette combinaison a donné des résultats étonnants dans votre secteur, elle peut aussi en donner dans d'autres tout en continuant à travailler pour la défense. Elle peut nous apporter un grand potentiel industriel. Il ne suffit pas que nous soyons forts, il faut que nous soyons riches. Nos savants nous ont dotés — et je leur en suis très reconnaissant — de l'instrument de pensée et de travail le plus avancé qui soit au monde. Profitons-en pour faire un grand bond en avant.

— Avez-vous l'intention de contrôler vous-même la chose ? demanda le ministre avec un mélange de déférence et d'irritation.

— Oui, et je ferai une déclaration à la nation dans un proche avenir.

— Vous voulez rendre tout cela public ?

— Non pas, mon cher... Je parlerai des effets que j'escompte. Mais les moyens resteront secrets.

— Que dois-je dire à Vandenberg ?

— Soyez aimable. Mais faites-lui comprendre que nous sommes en passe de redevenir un grand pays. Dites-lui que nous continuerons naturellement à coopérer avec nos alliés... Je compte aller moi-même à Thorness bientôt.

*

* *

Cette visite qui semblait avoir pris la priorité dans l'esprit du premier ministre fut rapidement organisée. Judy et Quadring eurent quelques difficultés à cacher la chose à la presse, car la curiosité avait été éveillée.

Geers était devenu un autre homme. Il se montrait triomphant et affable et il autorisa volontiers Madeleine Dawnay et Fleming à retourner auprès du ordinateur. Il les pria d'être là pour la visite du premier ministre.

Fleming avait des doutes sur l'utilité de ce déplacement, mais il pensa que ce serait peut-être pour lui une occasion de pouvoir exprimer son opinion. Le jour de la réception, il arriva très tôt dans les bâtiments du ordinateur et y trouva Andromède qui était seule dans la salle de contrôle. Elle aussi s'était transformée. Sa longue chevelure était coiffée différemment. Elle portait une belle robe flottante. Un parfum subtil se dégageait d'elle.

— Eh bien, dit-il, vous avez maintenant quelque chose d'humain, il me semble...

— Vous voulez parler de ces vêtements ? fit-elle avec une pointe d'intérêt.
— Vous allez faire terriblement sensation ! Mais vous devez nous prendre tous pour des fous...

— Pas vous...

— Si je ne l'étais pas, moi aussi, vous ne seriez pas ici en ce moment. Et maintenant que vous avez réussi à démolir un petit bout de ferraille dans le ciel, vous voilà soudain élevée à une position de commandement.

— C'était prévu et voulu, dit-elle sans changer d'expression.

— Et qu'allez-vous faire ensuite ?

— Cela dépendra du programme.

— Ah oui ? Vous êtes une obéissante esclave, n'est-ce pas ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Pourquoi ne partez-vous pas ? lui demanda-t-elle.

— Partir ?

— Oui, maintenant. Pendant que vous le pouvez.

— Eh bien, faites-moi partir...

— Je peux être obligée de le faire, dit-elle.

Le premier ministre, quand il arriva, était escorté par des officiels, des politiciens, des poids lourds de Scotland Yard. Geers le guidait. Burdett était là. Judy venait en queue et fermait les portes. Geers leur montra le ordinateur.

— C'est tout à fait incompréhensible pour moi, dit le premier ministre.

Puis il se tourna vers Andromède.

— Mes hommages, chère madame. Et toutes mes félicitations. Vous comprenez cette machine, vous ?

Elle sourit poliment.

— Je suis sûr que vous la comprenez. Et, avec vous, nous allons accomplir de grandes choses.

J'espère que l'on prend bien soin de vous et que l'on veille sur vous comme il convient.

— Mais oui, dit-elle. Je vous remercie.

Les visiteurs faisaient cercle autour d'elle et l'admiraient, mais elle ne dit rien d'autre.

Fleming fit un petit signe à Judy en montrant le premier ministre. Judy put s'approcher de Geers et lui dire :

— Je ne crois pas qu'on ait présenté le docteur Fleming au premier ministre.

Geers fronça les sourcils. Mais déjà l'homme d'Etat exprimait le désir d'aller voir les missiles. Et le groupe se remit en marche. Fleming se trouva un instant près du haut personnage.

— Excusez-moi, lui dit-il, mais je voudrais...

Geers le prit par le bras.

— Pas maintenant, Fleming...

— Que veut ce jeune homme ? demanda le premier ministre.

— Rien, monsieur, fit Geers. Il ne veut rien.

Le cortège s'éloigna vers le laboratoire. Le premier ministre pria Andromède de passer la première en ajoutant :

— Honneur à la beauté et au savoir.

Seuls, Fleming et Judy restèrent dans la salle de contrôle.

— Savez-vous ce qu'elle vient de me dire ? fit John.

— Non, mais j'aimerais le savoir.

Au lieu de lui répondre, il pensa à autre chose.

— J'ai une idée, dit-il.

— Une idée que je pourrais comprendre ?

— Oh oui ! Voyez comme il ronronne, notre ordinateur, et toutes ces jolies lampes qui clignotent. Qu'est-ce que vous diriez si je prenais une grosse barre de fer et si je tapais dessus ?

— On ne vous laisserait pas faire. Et vous n'iriez pas loin, avec les gardes. Et, de toute façon, ils le reconstruiraient.

Il prit une feuille de papier dans un tiroir du tableau de contrôle.

— Eh bien, nous allons au moins le troubler intellectuellement. J'ai déjà secoué un peu la jeune dame. Maintenant, nous allons nous occuper de lui. Ne vous inquiétez pas. Vous n'aurez pas besoin de donner un coup de sifflet. Est-ce qu'ils reviennent par ici ?

— Non. Ils ont dû partir vers les missiles. Mais que voulez-vous faire ?

Fleming griffonnait des chiffres.

— J'écris le nom de cette créature.

— Andromède ?

— Appelez-la comme ça, si vous voulez. Moi, j'écris la formule qui lui sert de nom. En la modifiant un peu.

— Vous n'allez rien endommager ?

— Vous feriez mieux de rejoindre le cortège, dit-il en riant.

— Je vais avertir la garde.

— Avertissez qui vous voudrez.

Elle s'éloigna, mais se contenta de rejoindre les officiels. Quand il fut seul, il s'installa à l'appareil de transmission des informations au ordinateur et se mit à taper sur les touches. Il avait à peine fini quand Andromède revint.

— Je croyais, lui dit-il, que vous étiez allée voir les missiles.

— C'est sans intérêt.

Les lampes, sur le panneau, se mirent tout à coup à clignoter furieusement, et le ordinateur imprima à toute allure.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Andromède, surprise.

— Votre ami a l'air d'avoir perdu son sang-froid !

— C'est un non-sens...

— Exactement.

L'appareil à imprimer s'arrêta brusquement. Ce fut le silence.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Andromède.

— Oh ! Il doit avoir des troubles psychologiques.

— Que lui avez-vous fait ?

Elle se dirigea vers le tableau où étaient les bornes électriques. Mais elle vit la feuille de papier sur laquelle Fleming avait griffonné. Elle la prit et la lut.

— C'est la formule inversée de mon nom, dit-elle.

— Oui, votre nom sous sa forme négative.

— Il doit penser que je suis morte !

— C'est bien ce que j'ai voulu qu'il pense.

— Pourquoi ? fit-elle, l'air déconcerté.

— J'ai voulu lui apprendre qu'il ne pouvait pas faire tout ce qu'il voulait.

— C'est de la folie !

— Il a l'air de vous apprécier grandement.

— Je vais lui faire savoir que je suis vivante, dit-elle en se dirigeant vers le panneau de distribution.

Mais il lui saisit les bras.

— Si vous faites ça, je recommencerai. Et je recommencerai aussi souvent qu'il le faudra. Il ne saura plus où il en est.

— Vous ne pouvez pas gagner à ce jeu-là, sachez-le, fit-elle en se dégageant brusquement. Et allez-vous-en. Sortez d'ici.

Ils se regardaient, face à face, tremblants. Il lui avait repris les bras. Il renifla.

— Vous êtes parfumée, hein ?

— Laissez-moi ou j'appelle la garde.

Il l'attira contre lui et lui mit un baiser sur la bouche, prolongé, sensuel bien que sans passion.

— Agréable ou désagréable ?

— Laissez-moi tranquille, je vous en prie, dit-elle d'une voix mal assurée.

— À qui appartenez-vous ? N'aimez-vous pas la saveur d'un baiser ? Celle de la nourriture et des parfums, et du soleil sur la colline ? Et la compagnie des êtres humains ?

— Ils sont sans importance.

— En êtes-vous sûre ? Ils ne le sont peut-être pas pour une intelligence désincarnée. Mais, au niveau de la vie organique, ils le sont, comme vous le découvrirez. Ils n'étaient pas dans vos calculs...

— On peut les y mettre. Vous ne pouvez nous battre, docteur Fleming. Cessez ce jeu avant qu'il ne vous en cuise.

— Je pourrais en être la victime ?

— Oui.

— Pourquoi m'avertissez-vous ?

— Parce que vous me plaisez, dit-elle.

— Vous parlez comme une créature humaine, fit-il en souriant.

— Alors, il est temps que je cesse de parler ainsi. Je vous en prie, partez.

Je vous en prie... Vous ne voulez pas que je sois punie ?

Pour la première fois, son visage exprimait la tristesse.

— Par qui ?

Du regard, elle montra le ordinateur. Il eut un geste de surprise.

— Punie ? Voilà qui est nouveau, fit-il.

Et il ajouta en s'éloignant :

— Tâchez de savoir à qui vous appartenez...

Elle le regarda franchir la porte puis, lentement, comme à regret, mais comme si quelque chose l'y poussait, elle se dirigea vers le panneau de distribution. Elle avait le visage tendu, mais elle leva les mains vers les deux bornes électriques et les toucha.

D'abord, il ne se passa rien. Les lampes clignotaient tandis que le ordinateur enregistrerait ce qu'il lisait dans le cerveau d'Andromède. Puis, brusquement, le voltage augmenta. Andromède poussa un cri de souffrance, voulut retirer ses mains, mais ne le put pas. L'aiguille du voltage montait toujours, et la fille criait, criait.

Une fois encore, ce fut Judy qui arriva la première. Elle était revenue pour voir ce que faisait Fleming et elle trouva la fille sur le sol, dans la même position que Christine.

— Oh non ! s'exclama-t-elle.

Elle retourna le corps. Andromède vivait toujours. Elle gémissait. Judy souleva sa tête blonde, la posa sur ses genoux, examina les mains de la victime. Elles étaient brûlées par endroits jusqu'à l'os. Judy lui demanda doucement :

— Comment est-ce arrivé ?

Andromède grogna, ouvrit les yeux.

— Vos mains..., reprit Judy.

— Oh ! On pourra arranger ça facilement...

— Que s'est-il passé ?

— Quelque chose qui a mal marché. C'est tout...

Judy alla téléphoner au docteur Hunter.

*

* *

Dès lors, les événements se déroulèrent à une allure presque « cataclysmique ». Hunter fit un pansement sommaire à Andromède et voulut l'envoyer à l'infirmerie du camp. Elle refusa de quitter le ordinateur avant d'avoir vu Madeleine.

— Je serai vite guérie, leur dit-elle.

Malgré l'état de faiblesse que lui avait causé le choc, elle fouilla dans les papiers de Madeleine Dawnay jusqu'à ce qu'elle eût trouvé ce qu'elle y cherchait : la formule concernant la production des enzymes.

— Que voulez-vous faire de cela ? lui demanda Madeleine qui, entre-temps, était arrivée.

— Un produit pour me guérir.

Andromède se dirigea vers le ordinateur, emportant les papiers. Elle était pâle et pouvait à peine marcher. Madeleine, Hunter et Judy la regardèrent anxieusement quand elle mit de nouveau ses mains sur les bornes. Mais il n'y

eut pas de nouvel accident et la machine se mit très vite à imprimer.

— C'est la formule du remède, leur dit Andromède. Vous pourrez le préparer très facilement. Le plus vite sera le mieux. Maintenant, j'aimerais bien me coucher.

Elle fut malade pendant plusieurs jours. Hunter mit sur ses mains le produit obtenu au moyen de la formule. La guérison fut miraculeuse. De nouveaux tissus, en quelques heures, prirent la place de ceux qui avaient été détruits. Finalement, il ne resta pas la moindre cicatrice. Quand elle se releva du choc causé par la décharge électrique, ses mains avaient repris leur aspect normal.

Geers à qui Hunter avait fait son rapport envoya chercher Fleming. Le directeur qui n'avait aucune certitude quant à la cause de l'accident était soucieux et avait perdu sa cordialité.

— Ainsi vous avez décidé de tout détraquer ? lança-t-il à John. Vous ne consultez personne, vous êtes trop habile. Et, tout à coup, la machine marche de travers, au point qu'elle a failli tuer cette fille.

— Vous parlez sans savoir ce qu'il s'est passé, s'écria Fleming.

— Je le sais.

— Etiez-vous là ? Elle savait qu'elle allait être punie. Elle aurait dû me jeter dehors, annuler ce que j'avais mis dans le ordinateur. Mais elle ne l'a pas fait, pas assez vite. Elle hésita, puis m'avertit, me laissa partir et n'alla qu'ensuite toucher les électrodes...

— Je croyais que vous étiez parti quand l'accident se produisit.

— Naturellement, j'étais parti. Mais tout devait inévitablement se passer ainsi : elle fit savoir au ordinateur qu'elle était vivante et qu'elle n'avait pas arrêté l'auteur de cette fausse information. C'est pour cela qu'il l'a punie. Il sait comment s'y prendre, depuis ce qu'il s'est passé avec Christine.

— Vous faites des suppositions.

— Ce ne sont pas des suppositions. Cela devait arriver. Je ne l'ai pas compris à temps.

Geers regarda John à travers ses lunettes.

— Montrez-moi votre laissez-passer. Celui qui vous donne accès au ordinateur.

— Tenez. Regardez. Il est parfaitement en règle.

Le directeur l'examina, puis le déchira lentement.

— C'est fini, Fleming. Nous ne pouvons plus nous fier à vous.

— Je resterai ici ! s'écria John.

— Restez si vous voulez. Mais vous n'approcherez plus du ordinateur.

*

* *

Geers se sentit rassuré quand il eut la certitude qu'Andromède était guérie. Il transmet au ministère toutes les informations relatives au remède à base d'enzymes.

Seul dans son chalet, Fleming se disait qu'un an ou deux plus tôt, il aurait

eu recours au whisky. Mais il s'abstint d'y toucher. L'hiver était froid, calme et gris. Il ne savait pas pourquoi il restait au camp, mais il y restait. C'était plus fort que lui. Il passa son temps à faire des promenades solitaires ou à dormir. Un jour où il revenait d'une de ces promenades, il vit une énorme et superbe voiture arrêtée devant le bureau de Geers. Un homme gros et chauve en sortit et l'appela.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? lui demanda John.

— Oh ! je ne suis pas venu pour vous compromettre, répondit Kaufmann. Aujourd'hui, je suis ici très officiellement. Voulez-vous un cigare ?

— Merci. Rien de ce que vous pouvez m'offrir ne m'intéresse. Adressez-vous plutôt à la porte d'en face...

— C'est précisément ce que j'allais faire. Et, si je vous ai interpellé, c'était simplement pour vous dire que je n'ai maintenant nul besoin de vous. J'ai d'autres moyens plus réguliers.

Sur quoi, il entra dans le vestibule de Geers.

Fleming courut jusqu'au bureau du service de sécurité. Quadring n'y était pas, ni Judy. Finalement, il eut celle-ci au téléphone mais, quand ils arrivèrent devant chez Geers, Kaufmann en sortait, accompagné par le directeur qui lui donna une grande poignée de main. Geers fumait un cigare dont la provenance était évidente.

— Au revoir, disait-il cordialement à Kaufmann. Et j'escompte de bons résultats.

Quand l'autre fut parti, Judy fit signe au directeur qu'elle voulait lui parler.

— Je suis très occupé, dit-il.

— C'est très important. Vous connaissez cet homme ?

— Il s'appelle Kaufmann.

— Il est de l'« Intel ». C'est à lui que Bridger vendait des renseignements.

— Exact. Je connais toute l'affaire.

— Alors ? demanda-t-elle, déconcertée.

— Venez dans mon bureau, et je vous expliquerai.

Dans le bureau, ils trouvèrent Madeleine Dawnay. Geers prit place à sa table.

— Il s'agit d'un arrangement commercial, dit-il.

— Avec l'« Intel » ?

— Oui, c'est bien ça.

Elle n'en croyait pas ses oreilles. Harries avait été tué, Bridger était mort, tous deux du fait de l'« Intel »...

— Le climat a changé, reprit Geers.

— Les politiciens font un joli travail ! lança-t-elle avant d'avoir pris le temps de réfléchir.

— Je ne vous permettrai pas..., aboya le directeur.

Mais Madeleine intervint.

— Cette enfant a raison. Et, pour nous, savants, qui ne trichons jamais, ça

paraît pénible.

— Je suis un savant, moi aussi, dit Geers.

— Vous l'étiez, lança Judy qui s'attendit aussitôt à une nouvelle explosion. Mais celle-ci ne se produisit pas.

— Voyez-vous, dit Geers, le gouvernement a besoin de marchés mondiaux. Quand Andromède s'est brûlé les mains, elle a élaboré avec le ordinateur la formule d'un produit médicinal extraordinaire. Avez-vous vu ses mains ?

— Quand elles étaient brûlées, oui.

— Il n'y paraît absolument plus. Pas la moindre cicatrice.

— Et c'est cela que vous avez vendu à l'« Intel » ?

— Plus exactement, ce sera vendu par son intermédiaire.

— Pourquoi ne pas avoir donné la formule à l'Organisation sanitaire mondiale ?

— Nous ne faisons pas la charité. Nous pensons à notre balance commerciale.

— Et vous serrez la main à n'importe qui. Etes-vous dans cette combinaison ? ajouta-t-elle en se tournant vers Madeleine.

— On nous a simplement demandé d'améliorer la formule de façon qu'elle fût plus aisément utilisable sur le plan industriel. Andra — je veux dire Andromède — s'en occupe en ce moment.

— Ainsi, toute la station travaille pour l'« Intel » ?

— J'espère bien que non, fit Madeleine qui semblait ainsi se ranger du côté de Judy.

— Voyons, Madeleine, dit Geers. C'en est assez sur ce sujet.

— Je ne veux pas vous faire perdre votre temps, reprit Judy en se levant. Mais je ne suis pas d'accord. Ni Fleming.

— Nous connaissons les opinions de Fleming, lança le directeur sur un ton de sarcasme.

— Eh bien, maintenant, vous connaissez aussi les miennes ! s'écria Judy en faisant claquer la porte.

Son premier mouvement fut de courir tout droit chez John. Mais elle se ravisa. Ce fut Madeleine Dawnay qui y alla. Elle le trouva dans son chalet en train d'écouter une allocution du premier ministre à la télévision.

— Entrez, dit-il sans cordialité mais sans hostilité.

— Je m'excuse de vous déranger. Vous écoutiez...

— Ça ne fait rien. Je vais couper la parole à ce vieil idiot.

Il tourna le bouton du poste. Puis il emplit un verre et le tendit à Madeleine en lui disant :

— Alors, vous faites des heures supplémentaires ?

— Ne plaisantez pas, John. Il m'est arrivé de vous dire des choses peu charitables...

— Vous n'étiez pas la seule.

— Mais, maintenant, je me demande si j'avais raison. Et Judy Adamson

se pose la même question...

— Ce sera pour moi une aide précieuse, grommela-t-il.

— Judy a presque eu une altercation avec Geers il y a quelques instants. Cela m'a donné à réfléchir. Il y a un élément corrupteur dans la puissance de ce ordinateur. Cela agit sur tous ceux qui sont ici. Et sur le gouvernement, ajouta-t-elle en faisant un geste vers le poste de télévision. Comme si des gens raisonnables étaient possédés par je ne sais quoi d'extérieur à eux-mêmes. Et pourtant, tout cela semble bien innocent !

— Ah ! vous croyez ?...

Elle lui parla de la production des enzymes qui régénèrent les cellules, de leur rôle bénéfique. Quand elle lui révéla l'arrangement passé avec l'« Intel », il ne réagit pas.

— Mais où tout cela mène-t-il ? fit-elle.

— Il y a un an, dit Fleming, cette machine n'avait aucun pouvoir en dehors du bâtiment où elle est. Maintenant, elle étend son influence sur tout le pays, ainsi qu'on le constate quand on entend le premier ministre qui croit pouvoir entreprendre de grandes choses en se servant d'elle...

— Auriez-vous pu contrôler ce ordinateur ?

— Tout contrôle est maintenant impossible. Il sait que je voudrais perturber sa marche, maintenant qu'il a cette créature pour le renseigner sur moi. Il m'a chassé. « Vous ne pouvez pas gagner », m'a-t-elle dit.

— Elle vous a dit cela ?

— Oui. Peut-être est-ce inévitable. Peut-être est-ce révolution. Toutefois, nous aurions pu créer nous-mêmes une forme d'intelligence plus haute que la nôtre, mais dérivant de nous et à qui nous aurions finalement passé la main. Tandis que cette machine n'a pas été conçue pour notre bien ni pour celui de nos descendants. Ou, si elle l'a été, il y a en elle je ne sais quoi de détraqué. Mais je penche plutôt pour la première hypothèse.

Madeleine vida son verre.

— Puis-je faire quelque chose ? dit-elle.

— Vous ?

— J'ai toujours accès à la machine.

Le visage de Fleming s'éclaira.

— Pourquoi pas ? Nous pourrions tenter une petite expérience.

Il chercha dans un tiroir la feuille sur laquelle il avait inscrit la formule inversée du nom d'Andromède.

— Avez-vous quelqu'un qui puisse glisser ça dans la machine ?

— Andra ?

— Non. Pas elle. Ne la mettez surtout pas dans la confiance.

— Alors, l'opérateur... Je crois qu'il sera discret. Je vais faire ce que vous me demandez.

Elle prit le papier et s'en alla. Tandis qu'elle s'éloignait, elle entendit un disque de musique classique que Fleming avait mis en marche.

Dans la salle de contrôle du ordinateur où celui-ci bourdonnait

doucement, elle vit Andromède et le jeune opérateur à qui elle avait pensé. Andra se montrait encore plus réservée depuis sa brûlure aux mains. Elle errait comme une ombre dans les locaux et ne les quittait que rarement. Sans se montrer hostile envers personne, elle parlait peu.

— Comment ça marche ? lui demanda Madeleine.

— Nous avons donné toutes les informations sur les enzymes au ordinateur. Vous aurez la nouvelle formule bientôt.

Quand la fille blonde se fut éloignée, Madeleine s'approcha de l'opérateur, lui donna la feuille et lui dit :

— Transmettez ça à la machine.

Il ne posa pas de question et se mit à pianoter. Andra revint sur ces entrefaites et demanda de quoi il s'agissait.

— Un calcul que je veux faire faire, dit Madeleine.

Andra s'empara de la feuille et la lut.

— Qui vous a donné ça ?

— C'est mon affaire.

— Pourquoi vous mêlez-vous de cela ? Je ne vous veux aucun mal. Mais vous feriez mieux de vous tenir tranquille...

— Je ne vous permettrai pas de me parler ainsi, s'écria Madeleine. C'est moi qui vous ai créée...

— Vous ? fit Andromède en haussant les épaules.

Sur quoi, la fille blonde alla toucher les deux électrodes. Les lampes, qui commençaient à s'agiter, se calmèrent. Elle revint vers Madeleine et lui dit posément :

— Nous commençons à être fatigués de ce petit jeu. Ni vous, ni Fleming, ni personne ne peut s'insinuer entre nous.

— Vous voulez me faire peur ?...

— Non... Mais je ne sais pas ce que vous avez pu déclencher en agissant comme vous venez de le faire. En tout cas, je n'en serai pas responsable...

L'appareil à imprimer du ordinateur se mit bruyamment en marche. Andra regarda le papier, puis le détacha de la machine quand ce fut fini.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Madeleine Dawnay.

— Votre nouvelle formule pour les enzymes.

Elle tendit la feuille à son interlocutrice avec un regard froid et fermé.

Madeleine prit la feuille et se sentit soulagée.

*

* *

Madeleine avait alors trois assistants qui travaillaient avec elle : un chimiste d'un certain âge et deux autres diplômés plus jeunes, un garçon et une fille. Ils préparèrent une synthèse chimique basée sur la nouvelle formule. Cela exigeait bon nombre de manipulations en laboratoire mais, comme les produits n'étaient pas irritants pour la peau, ils ne prenaient pas de précautions particulières.

Au bout d'un jour ou deux, toutefois, ils commencèrent tous à montrer des

signes de lassitude.

Il semblait n'y avoir à cela aucune raison, et ils continuèrent à travailler mais, à la fin du troisième jour, la jeune assistante s'évanouit, et il en fut de même pour Madeleine et les deux autres le lendemain matin.

Hunter les installa à l'infirmerie. Quel que fût le mal dont ils souffraient, celui-ci empira vite. Il n'y avait ni fièvre ni inflammation. C'était une sorte de dégénérescence. Les cellules vivantes mouraient, le processus de base du métabolisme ralentissait ou s'arrêtait. Les quatre malades s'affaiblirent et furent bientôt dans un état voisin du coma. Hunter était désespéré.

Geers fit faire le silence sur ce qu'il était arrivé aux biochimistes.

Fleming n'apprit la chose que le quatrième jour, quand Judy, rompant la consigne, vint lui en faire part. Il téléphona immédiatement à Reinhart et lui demanda de venir. Puis il obtint de Judy qu'elle recherchât pour lui un certain papier. Quand il l'eut, il passa toute la nuit à l'étudier. Le matin, il se montra morose et satisfait.

Ce jour-là, la jeune assistante de Madeleine mourut.

CHAPITRE XI

On était en train de recouvrir le visage de la morte lorsque Fleming arriva à l'infirmerie. Les trois autres étaient dans leurs lits, silencieux, pâles. On ne maintenait Madeleine en vie qu'au moyen d'incessantes transfusions sanguines.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Hunter à John, d'un ton rogue.

— Tout cela est ma faute, dit Fleming.

— L'humilité ne vous ressemble guère...

— D'accord... Mais je suis venu vous apporter ceci.

Il tendit un papier au médecin.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La formule des enzymes... Vous allez me dire que je me la suis procurée illégalement. C'est exact... Seulement, elle est fausse. Et voici la vraie formule.

— La vraie formule ?

— Oui. Le ordinateur a donné une formule inversée, négative. Au lieu d'enzymes, il a donné des anti-enzymes qui ont un pouvoir destructeur des cellules au lieu d'un pouvoir régénérateur. Vous ne pouvez rien faire pour ces malades, à moins d'utiliser d'urgence la formule convenable...

— Pensez-vous réellement que... Je voudrais sauver leurs vies...

— Alors, faites ce que je vous dis. Je vous apporte l'antidote. Vous pouvez au moins essayer. Quant à cette machine, elle fera un sale travail aussi longtemps que cela lui conviendra.

— Mais comment a-t-elle pu, avec toutes ses capacités, commettre une erreur pareille ?

— Elle l'a commise délibérément. Elle s'est seulement trompée de victimes. Car c'est moi qu'elle voulait tuer... Et elle aurait tué des milliers de gens si le produit avait été diffusé par l'« Intel »...

Sur quoi Fleming se retira, laissant Hunter perplexe, mais néanmoins décidé à utiliser, faute de mieux, la formule que son visiteur venait de lui donner.

Dans le courant de l'après-midi, le plus vieux des assistants mourut. Mais, déjà, on avait préparé en toute hâte le nouveau produit, et il fut administré aux deux survivants. On ne constata rien, tout d'abord. Mais, dans le courant de la nuit, il devint clair que la dégénérescence était ralentie.

Judy se préparait à aller entendre Reinhart à la gare. En passant devant les bâtiments du ordinateur, elle fut tentée d'y entrer. Elle trouva Andromède seule devant le panneau de contrôle. Un sentiment de haine s'empara de Judy.

— Un autre est mort ! s'écria-t-elle. Le professeur Dawnay et son jeune assistant, heureusement, en réchapperont.

- Alors, ils ont de la chance, dit la jeune fille d'une voix neutre.
- Grâce à Fleming, mais pas grâce à vous.
- Ce n'est pas mon affaire.
- Vous avez donné la formule pernicieuse à Madeleine.
- C'est le ordinateur qui la lui a donnée.
- Vous la lui avez donnée tous les deux.

Andra haussa les épaules.

— Le docteur Fleming, dit-elle, a trouvé l'antidote. Il est intelligent... Mais tout cela m'est égal...

Judy ne put se retenir de lui crier :

— Je vous hais !

Elle partit en courant pour ne pas manquer Reinhart. Andromède resta assise où elle était, contemplant le panneau de contrôle sans bouger, et quelques larmes — des larmes humaines — roulèrent sur ses joues.

*

* *

Judy emmena Reinhart tout droit chez Fleming. Il demanda aussitôt des nouvelles de Madeleine.

— Toujours vivante, lui dit John. On les sauvera tous les deux.

Le professeur se détendit et sembla moins fatigué. Il s'assit près du radiateur et demanda à boire. Il était devenu « Sir Ernest » mais le titre de baronnet n'avait visiblement pas modifié sa manière d'être.

— Avez-vous parlé à Geers ? demanda-t-il.

— À quoi cela servirait ? S'il pouvait me faire chasser du centre, il le ferait. Je n'ai cessé de répéter que cette chose était dangereuse. Mais ils en sont tous entichés. Qu'est-ce qu'il leur faut donc de plus pour les convaincre ?

— Moi, je suis convaincu, dit Reinhart.

— Moi aussi, fit Judy.

— Très bien. Mais nous ne sommes que trois contre tous les autres.

— Que pensez-vous que je pourrais faire ? demanda le professeur.

— Je ne sais pas. Vous avez été à la tête d'au moins la moitié de la science pendant une génération. Quelqu'un pourrait peut-être vous écouter.

— Qui ça ? Je ne vois guère qu'Osborne...

— Pourriez-vous l'amener ici ?

— Je peux toujours essayer. Qu'avez-vous en tête ?

— Nous verrons plus tard. Mais il faudrait l'amener.

— Je peux partir demain pour Londres.

— Si vous pouviez partir cette nuit même...

— *Sir Ernest* est fatigué, dit Judy.

— Gardez le « *Sir Ernest* » pour les réceptions officielles, fit le professeur en souriant. Je prendrai l'avion de nuit...

Il se leva et remit son manteau.

— Ah ! fit-il, j'oubliais de vous dire que nous n'enregistrons plus le message. Il a cessé. Peut-être ne le reprendrons-nous plus jamais.

— Ça vaut mieux, dit Fleming. Si nous ne l'avions pas capté un jour par hasard, rien de ce qu'il se passe ne serait arrivé.

Quand Reinhart fut parti, John s'assit auprès de Judy et lui passa le bras autour des épaules.

— On pourra me traduire en cour martiale si l'on veut, lui dit-elle, mais je ferai tout ce que vous me demanderez.

— O.K., dit-il.

— Vous pouvez vous fier à moi.

— Eh bien, vous allez faire ce que je vais vous dire. Arrangez-vous pour joindre Osborne au téléphone demain matin quand Reinhart sera chez lui et dites-leur d'amener un visiteur supplémentaire.

— Qui donc ?

— Ça m'est égal. Un haut fonctionnaire quelconque. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire qu'ils amènent le type. Le vêtement suffira. Veston noir, parapluie, porte-documents, etc. Et un manteau, bien entendu. En même temps, vous ferez établir un laissez-passer supplémentaire. D'accord ?

— Je ferai de mon mieux.

— Vous êtes une brave fille.

Il lui donna un baiser qu'elle accueillit avec joie.

— Que voulez-vous faire ? lui demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Je ne sais pas bien encore. Je vais y réfléchir. Pour l'instant, j'ai bigrement besoin de sommeil.

Elle se retira. Fleming se coucha aussitôt tout en méditant. Mais il s'endormit très vite. Dehors, il faisait nuit noire, mais la lune se montrait parfois entre les nuages, posant sur le camp sa pâle clarté.

Quelqu'un se glissa comme une ombre hors des bâtiments du ordinateur. Personne ne reconnut Andromède. Elle se dirigea vers le chalet de Fleming. Elle tenait à la main un gros fil électrique.

Fleming ne bougea pas quand sa porte s'ouvrit doucement. Andra était pieds nus. Elle portait d'épais gants de caoutchouc. Elle s'assura que Fleming dormait, puis s'agenouilla pour brancher dans la prise à fort voltage du radiateur une des extrémités du fil. Ensuite, elle approcha les brins dénudés du visage de Fleming, au-dessus de ses yeux. Les chances de survivre à un tel choc électrique seraient minces pour lui.

Il n'y avait aucune raison pour que John s'éveillât. Ce fut pourtant ce qui se produisit. Il vit une silhouette penchée vers lui. D'instinct, il plia les jambes, puis les détendit avec violence et atteignit en pleine poitrine la fille qui tomba à la renverse avec un grognement. Il alluma aussitôt sa lampe de chevet et reconnut Andromède. Elle se releva et voulut fuir. Il fut plus prompt qu'elle et lui barra la porte. Elle se glissa derrière la table sur laquelle il avait dîné et s'empara d'un couteau à pain, long et pointu, puis fit mine de se jeter sur lui. Mais il put lui saisir le poignet, le lui tordre et s'emparer de cette arme improvisée. Tous deux étaient haletants. La peur se peignait sur le visage d'Andra.

— Très bien, fit-elle d'une voix hachée. Tuez-moi... Mais cela ne vous avancera pas... Cela ne fera que retarder les choses...

— Pourquoi voulez-vous vous débarrasser de moi ?

— C'était fatal. Je vous avais averti. Tout ce que vous ferez sera contré... Si vous voulez partir, allez le plus loin possible et ne vous occupez plus de rien...

— Pourquoi obéissez-vous toujours à la machine ?

— Vous êtes de tels enfants ! Vous pensez que nous sommes esclave et maître, moi et la machine. Mais nous sommes tous les deux esclaves... Nous ne sommes que des récipients que vous avez fabriqués pour quelque chose que vous ne comprenez pas.

— Et vous, le comprenez-vous ? demanda Fleming.

— Je peux voir la différence entre notre intelligence et la vôtre et que la nôtre l'emportera tandis que vous périrez.

Elle se frotta le poignet, là où il avait serré.

— Vous ai-je fait mal ?

— Non, pas trop. Vous êtes plus intelligent que les autres, mais pas suffisamment. Vous finirez tous comme ont fini les dinosaures...

— Et si je vous supprimais ?

— On fabriquerait une autre Andromède.

— Et si on anéantissait la machine ?

— Ce serait la même chose. On la reconstruirait.

— Et si on vous supprimait tous les deux, et le message, et tout ce qui s'y rattache ? Saviez-vous que le message a cessé d'être transmis ?

Elle fit signe que non.

Mais lui, en cet instant, voyait clairement ce qu'il faudrait faire pour en finir.

— Vous êtes maintenant livrés à vous-mêmes, vous et la machine, dit-il. Si nous vous brisions tous les deux...

— Vous ne feriez que supprimer une forme supérieure d'intelligence...

— C'est pourtant ce que nous devons faire...

— Vous ne le pourrez pas... Allez-vous-en... le plus loin possible, vivre à votre guise. Vous ne pouvez rien faire d'autre.

— À moins que vous ne m'aidiez.

Elle le regarda, étonnée. Il reprit.

— Vous êtes pour les trois quarts une créature humaine. Vous avez des sens, des sentiments. Vous n'êtes liée à la machine que par un quart de vous-même. Vous lui obéissez. Pourquoi n'obéiriez-vous pas à la partie la plus importante, la plus réelle de vous-même ?

Elle se taisait, le regardait. Il la fit asseoir à côté de lui, la prit par les épaules et la secoua comme un enfant têtu.

— Allons, parlez !

— Ne savez-vous pas que je souffre ? dit-elle. Que j'ai été envoyée pour vous tuer ? Que je risque d'être punie même si je me contente de vous écouter

? Que je le serai si vous ne partez pas ?

Elle était très belle et très pâle. Elle parlait sans passion. Il la regarda avec tristesse.

— Eh bien, nous avons abattu nos cartes, dit-il.

Il la laissa partir.

*

* *

Il y avait une petite auberge, près de la gare. Judy y laissa Fleming tandis qu'elle allait attendre le train venant d'Aberdeen. C'était le lendemain soir. Reinhart avait fait vite.

John s'installa dans une petite salle déserte. Dehors, le vent soufflait. Bientôt, il entendit la locomotive. L'instant d'après, Judy introduisait Osborne et Reinhart dans la pièce. Ils portaient d'épais vêtements d'hiver. Osborne avait une grosse valise. Ils échangèrent quelques rapides politesses. Puis le professeur demanda :

— Comment se comportera l'opérateur de service ?

— Tout est réglé avec lui, dit Judy. Il fera ce qu'on lui dira et se taira.

— Comment va Madeleine ?

— Aussi bien que possible. Son jeune assistant aussi.

— Parfait, dit le professeur qui ne semblait pas trop fatigué.

Osborne était visiblement le plus déprimé.

— Que voulez-vous faire sur le ordinateur ? demanda-t-il à Fleming.

— Essayer de savoir ce qu'il a réellement dans le ventre et s'il a été conçu pour nous nuire ou si quelque chose a marché de travers. Je continue à croire à la première hypothèse...

— Mais vous n'avez toujours pas de preuves formelles.

— Osborne ira voir le premier ministre, dit Reinhart.

— Oui, reprit l'autre, mais seulement si j'ai des preuves.

— Je vous en donnerai. Il a encore tenté de me tuer la nuit dernière. C'est Andromède, elle-même, qui me l'a dit.

Il leur raconta ce qu'il s'était passé, ce qui les impressionna. Mais Osborne demeurait indécis.

— Il nous faudrait quelque chose de plus scientifique, dit-il. Quelque chose d'irréfutable.

— Alors, laissez-moi passer quelques heures avec cette machine.

— Vous ferez ce que vous voudrez, dit Osborne, mais pas d'action directe.

— Dans ce cas, vous me liez les mains.

— Rendez-vous compte du risque que je cours... On considère aujourd'hui que tout l'avenir du pays dépend de cette machine, qu'elle est plus importante encore que la puissance atomique ou quoi que ce soit...

— Alors, s'écria Fleming, une action n'en est que plus nécessaire.

— Croyez-vous, reprit Osborne, que je serais ici si je ne croyais pas qu'il peut y avoir un grave péril et si je n'attachais pas du prix à ce que vous pensez

vous-même ?... Mais je ne peux pas dépasser certaines limites... Enfin, faites pour le mieux...

— Il va être temps d'y aller, dit Reinhart.

Judy posa la valise sur la table et l'ouvrit. John en tira des vêtements qu'il échangea contre les siens.

— Vous ressemblez plus à un épouvantail qu'à un haut fonctionnaire ! lui dit Reinhart en souriant.

— Ils ne l'examineront pas de trop près, fit Judy, puisqu'il sera avec moi.

— Savez-vous, lui dit John, que vous pourriez être fusillés pour ça ?

— Il faudrait d'abord nous prendre !

Osborne ne semblait pas goûter ces plaisanteries, qui ne faisaient peut-être que cacher leurs craintes. Ils se mirent en route.

*

* *

La neige tombait en abondance quand ils arrivèrent au camp. Les deux sentinelles, devant le bâtiment du ordinateur, avaient relevé leurs cols. Judy leur présenta les laissez-passer.

— O.K., dit le caporal.

— Y a-t-il quelqu'un à l'intérieur ?

— Seulement l'opérateur de service.

— Nous ne resterons que quelques minutes, dit Reinhart.

Ils entrèrent. Ils trouvèrent un jeune homme assis devant le tableau de contrôle et qui se leva à leur approche.

— Tout s'est-il bien passé ? demanda-t-il à Judy.

— Très bien.

Elle lui tendit le laissez-passer dont elle s'était servie pour Fleming et rendit les leurs à Osborne et à Reinhart. Puis elle prit le chapeau de John et l'enfonça sur la tête de l'opérateur. Elle lui donna aussi son manteau et son porte-documents. Cela ressemblait un peu à une pantomime qu'Osborne observait d'un air malheureux.

Dès que l'opérateur fut prêt, Reinhart donna le signal du départ.

— Quand ces messieurs seront dehors, dit Judy à Fleming, je viendrai vous rejoindre.

— Je n'ai pas besoin de vous.

— Je regrette, dit Osborne, c'était une de nos conditions.

— Je n'ai besoin de personne...

— Voyons, John, ne faites pas l'idiot, dit Reinhart.

Quand ils furent partis, Fleming se dirigea vers l'appareil servant à alimenter le ordinateur en informations et se mit à pianoter sur le clavier en utilisant la feuille couverte de chiffres qu'il avait apportée. Il allait terminer ce travail quand Judy vint le rejoindre. Il avait les traits tendus. Elle lui demanda ce qu'il faisait.

— Toujours la même chose. Un nom inversé pour commencer.

Le ordinateur mit un moment à réagir. Puis les lampes du tableau

clignotèrent violemment. Ils entendirent alors des pas dans le couloir.

Judy parut paralysée par la frayeur. John la poussa vers le laboratoire obscur. Presque aussitôt, Andromède entra dans la salle de contrôle. Ils la virent s'avancer vers le panneau de distribution. Elle semblait étonnée. Elle était vêtue d'un anorak gris. Ses traits étaient tirés. Elle leva lentement les mains vers les électrodes, mais comme à regret et avec appréhension. La sueur perlait sur son front. Judy, malgré la haine qu'elle éprouvait, souffrait pour elle. La fille blonde, finalement, toucha le métal des bornes.

Judy poussa un cri en même temps qu'elle. Fleming lui mit la main sur la bouche pour la faire taire, mais Andromède continuait à pousser des cris stridents, tandis qu'elle se tordait de douleur.

Judy tenta de s'élancer vers elle, mais John la retint jusqu'au moment où le ordinateur abaissa son voltage et où Andromède tomba sur le sol.

— Je crois qu'elle est morte, dit Judy lorsqu'ils l'eurent examinée.

— Qu'attendiez-vous d'autre ? Il l'a tuée parce qu'elle n'a pas pu me supprimer et subissait mon influence... Pauvre fille ! Il tâchera de faire mieux la prochaine fois.

— À moins que vous ne trouviez ce qui ne va pas en lui...

— C'est trop tard. D'ailleurs, il fonctionne parfaitement bien. Ceci en est une nouvelle preuve, ajouta-t-il en montrant le corps d'Andromède. Demain, il demandera qu'on commence une nouvelle expérience...

John se dirigea d'un pas résolu vers les fusibles et le système d'alarme et arracha violemment les fils.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'écria Judy.

— Je veux en finir. C'est le moment et probablement la seule chance qui me soit jamais donnée d'en finir.

Puis il saisit une hache de pompier accrochée au mur.

— Non ! s'écria-t-elle en se cramponnant à son bras.

Mais il se dégagea, se précipita vers le tableau de contrôle et se mit à cogner, à démolir les lampes, les appareils.

— Etes-vous devenu fou ?

— Laissez-moi faire. Je vous avais dit de ne pas revenir.

Elle le regardait, terrifiée.

— Vous avez toujours eu l'intention de faire ça ?

— Oui s'il fallait en arriver là.

Il devina qu'elle voulait fuir pour donner l'alarme. Mais il fut vers la porte avant elle, la ferma à clef et mit la clef dans sa poche. Elle avait l'air de penser vraiment qu'il était devenu fou.

— Donnez-moi cette hache, dit-elle. Vous aviez promis...

— Je n'ai rien promis du tout. Osborne m'a dit de faire pour le mieux. Je fais pour le mieux.

— Je vais crier, appeler.

— Personne ne vous entendra.

Il l'écarta de lui et se dirigea vers la salle semi-circulaire où était la

mémoire du ordinateur. Il ouvrit le panneau de l'unité la plus proche et frappa avec sa hache. Il y eut une petite explosion quand l'air pénétra violemment dans l'espace où régnait le vide absolu. Il attaqua l'unité suivante.

— John ! lui criait-elle. John !

— Je sais ce que je fais, lui dit-il. Et vous savez, vous aussi, que j'ai raison. Si vous voulez donner l'alarme, allez-y. Tenez, voici la clef.

Il la lui tendit en la regardant calmement. Mais elle ne la prit pas. Il remit la clef dans sa poche et s'attaqua aux unités suivantes. Cela faisait énormément de bruit.

— Les sentinelles vont entendre, dit-elle.

Elle savait que, tout compte fait, il n'était pas fou, et cette pensée la fit se sentir engagée envers lui. Elle resta vers la porte à monter la garde tandis qu'il continuait à cogner, écrabouillant des millions de cellules électroniques.

Rien ne vint les interrompre. Il était probable que la tempête de neige, au-dehors, étouffait tous les bruits.

Fleming avait d'abord travaillé méthodiquement, mais c'était une tâche énorme, et il se mit à frapper de plus en plus vite, à mesure que la fatigue le gagnait. La sueur coulait sur ses joues. Il poussait des jurons tout en cognant.

— Attrape ça, saleté ! Et ça, ordure !

Quand il en eut fini avec la mémoire du ordinateur, il reposa la hache.

— Qu'est-ce qu'il va se passer, maintenant ? demanda Judy.

— Ils voudront reconstruire tout ça, c'est pourquoi il faut les en empêcher...

— Ils reprendront le message.

— Le message a cessé.

— Ils ont les originaux...

— Ils ne les auront pas... Les originaux et tout ce qui s'y rattache, tous les documents, sont enfermés dans un coffre, là derrière.

Il montra une lourde porte de métal près du panneau de contrôle.

— Et c'est pourquoi il faut les prendre et les détruire.

Déjà il levait sa hache de nouveau pour s'attaquer aux gonds de cette lourde porte. Il frappa de toutes ses forces, frappa encore, à coups redoublés, mais sans effet. Les chocs du métal contre le métal retentissaient dans tout le bâtiment, mais personne, au-dehors, ne les entendait. Judy, bouleversée, contemplait Fleming. Au bout d'un moment, celui-ci y renonça, haletant. Un silence profond régnait partout, maintenant que le ordinateur s'était tu.

— Il nous faut la clef de ce réduit, dit John. Où est-elle ?

— Dans le bureau du major Quadring... Mais il y a toujours des hommes de garde, dans ce bureau. Et la clef est dans un coffre.

— Il doit y en avoir une autre...

— Non, c'est la seule.

Elle essaya de penser à quelque autre possibilité, mais n'en vit pas. Personne, pas même Geers, n'avait un double de cette clef. Fleming, tout d'abord, ne voulut pas la croire. Mais, quand il comprit qu'elle disait la vérité,

il se sentit désemparé. Il reprit la hache et se remit à cogner dans la porte, jusqu'à ce qu'il fût à bout de forces. Il alla se laisser tomber dans un fauteuil près du tableau de contrôle et resta un long moment à ruminer, sans rien dire.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit où était cette clef ? fit-il enfin.

— Vous ne me l'avez pas demandé. Je ne savais pas ce que vous vouliez faire... Vous auriez dû me questionner...

Judy était tremblante et faisait un grand effort pour garder un peu de sang-froid.

— Vous m'auriez empêché d'agir, dit-il, si je vous avais demandé une telle chose.

Elle réfléchissait. Elle parvint à maîtriser son tremblement.

— Il doit y avoir un moyen, dit-elle. Je verrai cela demain matin...

— Ce sera trop tard... Andromède m'avait prévenu... Elle m'a dit : « Quoi que vous fassiez, vous serez contré... Vous ne pouvez pas gagner... »

— Osborne consentira peut-être à nous aider... Mais il est temps que nous partions.

Elle prit le manteau du jeune opérateur, le donna à Fleming, puis emmena celui-ci hors du bâtiment.

CHAPITRE XII

Il était très tard quand ils retournèrent à l'auberge. Il neigeait, et le vent soufflait en tempête. Dans la petite salle, Reinhart et Osborne, emmitouflés dans leurs manteaux, faisaient sans conviction une partie d'échecs.

Fleming avait l'esprit trop confus pour parler. Il laissa Judy expliquer ce qu'il venait de se passer.

Osborne poussa des hennissements de détresse.

— Comment avez-vous osé me fourrer dans une affaire pareille ? Je ne suis venu qu'avec l'espoir que vous pourriez me fournir des preuves que j'aurais portées à mon ministre. Mais c'est la fin de ma carrière et de la sienne !

— Et de la mienne ! soupira Reinhart. Mais j'en aurais fait volontiers le sacrifice si cette machine avait été définitivement détruite.

— Elle ne l'est pas ! gémit Osborne. Il n'a même pas pu y parvenir. Si le message original est intact, ils la reconstruiront.

— C'est un gâchis, reconnut Fleming. Vous pouvez me blâmer. Je prends la faute sur moi.

— Ça ne m'empêchera pas d'aller en prison !...

— Ne pouvons-nous donc rien faire ? demanda Judy en regardant le professeur Reinhart.

Mais celui-ci eut un geste d'impuissance. Ils ne pouvaient pas espérer se procurer la clef avant le lendemain matin ; à ce moment-là, Geers serait au courant de tout, et on commencerait à remettre les choses en état. Mais ils étaient maintenant tous parfaitement convaincus que Fleming avait raison.

— Rentrez immédiatement à Londres, dit Reinhart à Osborne, et quand la nouvelle éclatera, feignez la surprise.

— Mais où serai-je censé avoir été ?

— Vous aurez fait simplement une brève tournée d'inspection. Les choses se sont passées après votre départ. C'est d'ailleurs la vérité.

— Et le « fonctionnaire » que j'ai amené ?

— Trouvez quelqu'un de confiance qui affirme être venu et reparti avec vous. Il faut que vous restiez en place, que vous gardiez votre influence... Pour nous, nous tâcherons de nous disculper aussi, si nous le pouvons... Plus tard, il sera peut-être possible de faire admettre la vérité...

— Et qui sera censé avoir démolì le ordinateur ?

— Andromède elle-même ! On pourra supposer qu'elle a perdu la raison et qu'elle s'est retournée contre lui... Et qu'au cours de cette bagarre, elle a été électrocutée... En tout cas, elle est morte et ne pourra pas apporter de démenti.

— Vous êtes sûrs qu'elle est morte ? demanda Osborne.

— J'ai vu son cadavre, dit Judy, comme j'avais vu celui de Christine.

— Très bien, dit Fleming. Et Judy et moi, où étions-nous pendant ce temps-là ?

— Vous n'étiez pas là, dit Reinhart. Quant à miss Adamson, elle est partie avec l'opérateur avant que cela n'arrive.

— Ça ne tiendra pas, gémit Osborne. Ils vont faire une enquête terriblement poussée.

— Nous n'avons rien de mieux à faire, soupira le professeur. De toute façon, c'est un gâchis.

Fleming se leva.

— Il faut, dit-il, que Judy et moi nous rentrions au camp pendant que la route est encore carrossable.

— Alors, partez, fit Reinhart. Dites que vous êtes allés faire une promenade ou n'importe quoi et rentrez directement chez vous.

— Une promenade par ce temps ! s'exclama John. Enfin, tous les goûts sont dans la nature...

Ils se séparèrent.

Fleming conduisit prudemment tandis que Judy, toutes les minutes, devait descendre pour nettoyer l'essuie-glace. Il laissa la jeune femme à son chalet et gagna le sien. La tempête de neige semblait s'apaiser. Il était si fatigué qu'il eut du mal à sortir de sa voiture. Il était plus d'une heure du matin et, dans le camp, tout dormait profondément. Quand il ouvrit sa porte, l'intérieur du chalet lui parut très sombre par contraste avec le sol couvert de neige. Il tâtonna le long du mur pour trouver l'interrupteur et, tandis qu'il faisait ce geste, sa main rencontra une autre main recouverte d'un bandage.

Il eut un instant de panique, repoussa cette main et fit la lumière.

Andromède était debout devant lui, ses mains enveloppées de pansements rudimentaires. Elle était horriblement pâle, mais vivante. Il la regarda avec incrédulité, puis alla fermer les rideaux.

— Asseyez-vous, dit-il. Je vais vous refaire votre pansement.

Il se mit aussitôt à la besogne, opérant délicatement.

— Je ne pensais pas que vous auriez pu survivre, reprit-il. J'ai vu le voltage.

— Vous l'avez vu ? Alors c'est vous qui...

— Oui, c'est moi. Avec une hache... Si j'avais su que vous viviez encore...

— Vous m'auriez achevée, dit-elle sur un ton parfaitement objectif. Je ne suis pas morte parce que j'ai le cœur solide.

— Qui vous a fait le premier pansement ?

— C'est moi.

— Avez-vous parlé à quelqu'un ?

— À personne.

— Sait-on ce qu'il est arrivé au ordinateur ?

— Je ne crois pas.

— Pourquoi ne les avez-vous pas prévenus ? Pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Quand je suis sortie de mon évanouissement, j'ai d'abord souffert horriblement. Puis j'ai vu ce qu'il s'était passé.

— Pourquoi n'avez-vous pas alerté les gardes ?

— Je ne savais que faire. Sans le ordinateur, je me sentais perdue. Vous savez qu'il ne marche plus du tout. Alors, j'ai pensé à aller chez vous. J'ai mis un pansement à mes mains et je suis sortie sans rien dire aux gardes. Vous n'étiez pas ici. J'ai attendu. Qu'est-ce qu'il va se passer, maintenant ?

— Ils vont reconstruire le ordinateur.

— Non ! Non !

— N'est-ce pas votre désir ? Le grand dessein... Une forme de vie plus haute...

Elle ne répondit pas. Elle ferma les yeux tandis qu'il achevait de la panser. Il vit qu'elle frissonnait. Il alla chercher un oreiller, une couverture, la fit s'allonger.

— Vous êtes glacée... Couvrez-vous.

Il lui fit boire un verre de whisky.

— Vous êtes sûr qu'ils le reconstruiront ? demanda-t-elle.

— Sûr. Ils ne m'auront pas pour les aider, mais ils se serviront de vous.

— De moi ? fit-elle en frissonnant. J'ai été si heureuse quand j'ai vu le ordinateur complètement démoli.

— Heureuse ?

— Je me sentais libre. Je me sentais...

— Comme la fille grecque, Andromède, lorsque Persée eut brisé ses chaînes...

— Sans doute... Quand le ordinateur travaillait, je le haïssais.

— C'était nous que vous haïssiez...

Elle secoua la tête.

— Je haïssais cette machine et tout ce qu'elle me faisait faire...

— Alors, pourquoi...

— Pourquoi les gens font-ils ce qu'ils font ? Parce qu'ils s'y croient obligés. Ils sont liés par ce qu'ils croient être des nécessités logiques. Je le sais. Mais, maintenant que la logique est partie...

Il s'assit auprès d'elle.

— N'auriez-vous pas pu me dire cela plus tôt ?

— C'est fait, maintenant. Je suis venue pour vous le dire.

— Mais c'est trop tard... Personne au monde ne les empêchera de le reconstruire...

— Ils ne le peuvent pas, sans les plans et sans les papiers...

— Ils les ont.

— Vous ne les avez pas détruits ?...

S'il avait pu douter encore de sa sincérité, le doute maintenant n'était plus possible. La détresse d'Andromède était évidente.

— Je n'ai pas pu le faire. Ils sont dans un placard blindé et, seul, Quadring a une clef.

Elle fouilla dans la poche de son anorak.

— J'en ai une. Personne d'autre n'en a, sauf Quadring et moi. Et tout le monde ignore qu'on m'en a confié une. Prenez-la. Allez terminer ce travail.

Mais ce n'était pas possible. Il ne pouvait pas retourner dans le bâtiment. On ne le laisserait pas entrer. Il le lui dit.

— Allez-y, vous, fit-il. Si vous le laissez réellement et si vous voulez être libre, faites cela. Il vous suffira d'ouvrir la porte, de prendre tout ce qu'il y a derrière — le message, les enregistrements, mes propres calculs, enfin tout — et d'en faire un feu de joie. Ensuite, vous partirez.

— Je ne peux pas. Je suis exténuée.

— Il le faut. Vous pouvez passer sans encombres devant les sentinelles. Cachez seulement les pansements de vos mains. Je vais vous mettre des gants...

— Je ne peux pas...

Mais elle se laissa mettre des gants. Il le fit avec grand soin, pour ne pas lui faire mal. Puis il lui glissa des allumettes dans sa poche.

— Vous le pouvez. Il le faut...

La peur se peignait sur le pâle visage d'Andromède. Mais il la fit se lever et la poussa doucement dehors, l'accompagna un moment.

Il ne neigeait plus, et le vent avait cessé. Les murs des bâtiments du camp se détachaient en sombre sur le sol blanc.

— Vous pouvez le faire, murmura-t-il. J'en suis sûr. Bonne chance...

Il lui lâcha le bras. Elle se mit à marcher dans la neige, se dirigeant vers les locaux du ordinateur. Il la suivait du regard. Puis il rentra dans son chalet.

La température avait encore baissé, et il faisait un froid glacial. Il s'aperçut qu'il frissonnait, lui aussi. Quand il fut dans sa chambre, il alla ouvrir les rideaux de la fenêtre et s'assit près de celle-ci pour observer les bâtiments du ordinateur qu'il voyait en partie. Il aurait voulu se coucher, dormir et ne se réveiller que pour apprendre que tout était fini. Il essaya d'imaginer ce que faisait la fille blonde. Mais, dans son esprit, il ne pouvait la voir qu'en train de patauger dans la neige, mince petite silhouette qui s'enfonçait dans la nuit glacée.

Il n'arrivait pas à se réchauffer. Il brancha son radiateur et but un whisky. Appuyé sur le rebord de la fenêtre, il attendit pendant un temps qui lui parut horriblement long.

Vers trois heures du matin, la neige se remit à tomber. Mais, comme il ne faisait plus de vent, elle tombait calmement. Les lampes qui éclairaient le camp furent comme voilées par les flocons. Il eut l'impression de voir de la fumée. Il n'en était pas sûr. Peut-être n'était-ce qu'une sorte de brume causée par la neige. Il remonta le col de son manteau et ouvrit la fenêtre pour mieux voir. Le doute n'était plus possible. C'était bien de la fumée.

Son instinct le poussait à sortir, à aller voir ce qu'il se passait, à retrouver

Andromède, à empêcher d'autres interventions. Mais qu'aurait-il pu faire ? Toute cette fumée indiquait que la salle de contrôle du ordinateur devait être maintenant un brasier et, fatalement, tout serait détruit. Peut-être même Andromède avait-elle péri ?

Il fut assailli par toutes sortes d'émotions. Il n'avait pas pensé qu'il avait pu l'envoyer à la mort, alors que sa disparition, les jours précédents, ne l'aurait pas ému. Il se sentait terriblement responsable. Cette fille — ou quelque nom que l'on pût donner à cette créature — était aux trois quarts humaine. Elle éprouvait des émotions, des peurs qu'il avait contribué à créer. Et, maintenant que le lien entre elle et l'intelligence qui la dirigeait avait été rompu, elle était comme dans les limbes. Peut-être était-il le seul à pouvoir la sauver, si elle n'était pas morte.

La sirène du camp se mit soudain à hurler lugubrement. Partout, des fenêtres s'éclairèrent. On ne tarda pas à entendre des moteurs. Un projecteur s'alluma au sommet du principal poste de garde, et ses faisceaux balayèrent le camp. Fleming put aisément s'imaginer la fièvre qui déjà régnait partout, et les coups de téléphone hâtivement échangés.

Il s'efforça de voir ce qu'il se passait derrière le rideau de neige. Une voiture de pompiers roula devant son chalet et il vit, à la lueur des projecteurs, des gens qui couraient. Il vit aussi des soldats armés de carabines automatiques et de mitraillettes. Une autre voiture passa — avec un appareil de radar qui tournait à son sommet.

La sirène se tut, et il put alors entendre toutes sortes de bruits. Puis un second projecteur entra en action, éclairant tout l'espace entre les quartiers d'habitation et la zone technique où se trouvait le ordinateur. Un véhicule y roulait rapidement. C'était une jeep ouverte, et il reconnut, assis près du conducteur, Quadring qui parlait dans un micro. Puis il aperçut une fille. Il crut un instant que c'était Andra. Puis il vit que c'était Judy. La jeep stoppa un instant, et Quadring échangea avec elle quelques paroles. Après quoi Judy se dirigea vers le chalet de John.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? lui demanda-t-elle, haletante, quand elle fut auprès de lui.

— Andra a achevé ce que nous n'avions pas pu faire.

— Andra ? fit Judy sans comprendre. Elle est morte.

Il lui expliqua, très vite, l'essentiel.

— Je croyais que c'était vous, fit-elle.

— Que vous a demandé Quadring ?

— Il m'a dit de l'attendre ici.

— Pensez-vous qu'il ait retrouvé Andra ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Il a donné des ordres aux patrouilles pour arrêter tout suspect, nettoyer le camp et tirer à vue sur ceux qui tenteraient de se cacher.

On entendait des cris, des appels, des bruits de moteurs. Cela se passait surtout à l'autre extrémité du camp. La colonne de fumée qui sortait du

bâtiment du ordinateur s'était épaissie et l'on voyait maintenant au centre de longues langues de flammes. John et Judy contemplèrent un moment ce spectacle sans rien dire. Brusquement, ils entendirent un coup de feu, puis un second et un troisième. Fleming se raidit.

— Cela signifie-t-il qu'ils l'ont découverte ? demanda Judy.

Il ne répondit pas. Devant eux l'espace était maintenant vide. Rien ne bougeait, sauf la neige qui tombait. Puis ils virent apparaître une petite silhouette incertaine qui trébuchait en sortant de l'ombre entre deux bâtiments.

— Andra ! murmura Judy.

La fille essayait de courir, visiblement sans savoir où elle allait. Elle fut prise un instant dans la lumière d'un projecteur, mais les hommes qui manœuvraient celui-ci semblaient ne pas l'avoir vue. Un coup de feu claqua plus près et ils entendirent une balle siffler. Judy se cramponna au bras de Fleming.

— Ils vont la tuer !

Il courut vers la porte.

— John ! N'y allez pas.

— C'est moi qui l'ai envoyée là-bas, dit-il en prenant une grosse torche électrique. Je dois la secourir.

L'instant d'après, il courait dans la neige sans se retourner. Judy le regarda s'éloigner mais, bientôt, il disparut.

Il marchait, autant qu'il le pouvait, à l'abri des chalets. Puis il bondit à travers le faisceau lumineux. Cette fois, on le vit et le faisceau le suivit. Mais cela l'aida à apercevoir Andromède, qui était affalée au pied d'un mur. Vite, il la rejoignit. D'abord, elle ne le reconnut pas. Il l'aida à se relever et la soutint.

— C'est moi, dit-il.

Il sortit son flacon de sa poche et l'obligea à boire une gorgée de whisky. Il vit qu'elle lui adressait un pâle sourire.

— J'ai réussi, dit-elle.

— Comment avez-vous pu vous échapper ?

— Par une fenêtre de derrière.

Le rayon lumineux explorait le terrain. Ils virent passer des soldats en armes. Retourner à son chalet était impossible. Se cacher quelque part dans le camp les exposerait à recevoir une rafale de balles avant que les hommes aient pris le temps de réfléchir. Même s'ils se rendaient, étant donné l'état d'hystérie fiévreuse qui régnait dans tout le camp, ils risqueraient la mort.

Leur seul espoir, lui sembla-t-il, était de s'éloigner le plus possible jusqu'à ce que le calme revînt avec le jour. Il n'y avait qu'une issue : le sentier de la falaise qui menait à l'embarcadère.

— Venez, dit-il à Andromède.

Il l'emmena, la portant à demi, marchant en zigzag d'un bâtiment à un autre, se retournant chaque fois qu'il entendait des voix.

Il semblait impossible qu'ils ne fussent pas découverts dans les minutes

qui allaient suivre. Mais la neige qui tombait, épaisse, les cachait, et celle qui était au sol étouffait le bruit de leurs pas.

Andra avait le souffle court, et il était visible qu'elle ne pourrait pas aller loin. Il se rappela que, de ce côté-là, les barbelés avaient été renforcés. Il y aurait même probablement un poste à l'entrée du sentier. Ils continuèrent néanmoins à avancer, à demi aveuglés par la neige. Mais Fleming pensait à un moyen de s'en sortir.

Au cours des journées précédentes, des hommes avaient travaillé à aplanir le terrain non loin du bord de la falaise, en utilisant un petit bulldozer. Il s'en était souvenu. Bientôt, ils aperçurent ce véhicule mais, pour l'atteindre, il leur fallait parcourir une quarantaine de mètres en terrain découvert.

Ni l'un ni l'autre ne parlaient. Ils étaient trop épuisés. Mais sans doute se fiait-elle totalement à lui.

Une patrouille en camion, avec un projecteur, passa entre eux et le réseau de barbelés, mais ne les vit pas. Ensuite, tout fut calme dans ce coin-là.

— Allons-y, dit-il.

Pendant les derniers pas, il dut la porter jusqu'au bulldozer. Il grimpa sur celui-ci. Avec le froid qu'il faisait, pourrait-il le mettre en marche ? Il y parvint dès qu'il eut actionné le démarreur. Le bruit du moteur n'étonnerait personne. On croirait qu'il s'agissait d'un des véhicules du service de sécurité. Puis il se pencha vers Andromède.

— Venez, dit-il, tout va bien.

— Laissez-moi, dit-elle d'une voix faible. Je n'en peux plus. Ne vous faites pas de souci pour moi. Laissez-moi ici. Fuyez.

Il la souleva, l'installa comme il put derrière le siège du conducteur.

— Cramponnez-vous à moi.

Il fallait faire vite, car une patrouille allait certainement revenir dans ces parages. Quadring avait dû aller chez lui, découvrir qu'il n'y était pas, le chercher. Il avait aussi découvert qu'il ne restait que des débris du ordinateur. En tout cas, et c'était l'essentiel, on ne pourrait plus jamais, plus jamais le reconstruire.

Mais il fallait fuir avec Andromède, aller le plus loin possible, s'ils voulaient se cacher et survivre.

Le bulldozer fit un bond quand il le mit en marche. Il le dirigea vers le réseau de barbelés. Il put voir un faisceau de lumière qui s'approchait d'eux. Trop tard pour s'arrêter. Il accéléra. Le lourd engin entra dans le réseau. Les fils barbelés claquèrent de tous côtés. Une brèche était faite.

Il arrêta le moteur et descendit, tirant la fille à lui. En la soutenant, il l'emmena avec précaution le long du bord de la falaise jusqu'à des buissons qui étaient près de l'entrée du sentier et derrière lesquels ils s'abritèrent. Le camion avec un projecteur approchait. Il se demanda si les hommes qui s'y trouvaient remarqueraient le bulldozer enfoncé dans le réseau de défense. Mais le camion passa et s'éloigna.

Il prit Andromède par le bras et descendit vers l'embarcadère. Quand ils

eurent dépassé le second tournant, il alluma sa torche et marcha très lentement afin qu'elle pût le suivre sans trop d'efforts. Elle semblait avoir recouvré quelque énergie. Elle se contentait de le tenir par la main.

En bas, il n'y avait pas de sentinelle. Les vagues clapotaient sur les rochers. Tout était calme. Ils semblaient déjà à plusieurs lieues de l'enfer qu'ils venaient de quitter.

Pendant l'hiver, tous les bateaux étaient garés hors de l'eau sur le rivage. Seule, une sorte de petite baleinière avec moteur était laissée à flot le long de la jetée. Fleming s'en était déjà servi pendant l'été. Il y fit monter Andromède et détacha les cordes qui l'amarraient. Il eut beaucoup plus de mal à la mettre en marche que le bulldozer mais, finalement, le moteur se mit à tousser, puis à bourdonner. Il le laissa se réchauffer un instant. Puis ils partirent et, bientôt, furent seuls sur l'étendue des eaux.

La neige tombait toujours, mais la mer était parfaitement calme. Les flocons fondaient dès qu'ils touchaient la surface. Il faisait moins froid que sur le plateau, au-dessus de la falaise.

Il y avait une petite boussole en avant du gouvernail. Fleming l'éclairait de temps à autre avec sa torche. Il connaissait suffisamment bien la position de l'île où il voulait aller pour ne pas avoir trop à se préoccuper de la direction ou des courants. Il savait qu'il l'atteindrait aisément du côté du large après l'avoir contournée. Il espérait qu'il entendrait assez tôt le bruit des vagues sur les rochers pour ne pas se briser contre eux. Il demanda à Andra d'aller à l'avant et d'observer la mer devant elle. Elle ne lui répondit pas. Elle devait être trop exténuée pour parler. Mais, au bout d'un moment, elle fit ce qu'il lui demandait.

— Nous n'en aurons pas pour bien longtemps, lui dit-il.

Sa voix avait un accent plus rassurant que ce qu'il éprouvait lui-même.

Le canot continua à avancer ainsi pendant près d'une demi-heure. La neige cessa de tomber, et la nuit parut moins noire. Fleming se demandait s'ils étaient maintenant assez loin pour échapper à un radar. Il se demandait aussi ce qu'il se passait au camp et ce qui les attendait, eux, au terme de cette aventure. Il était obligé de penser à Andromède et à ses mains brûlées pour retrouver des forces.

Au bout de quarante minutes, elle lui cria qu'elle voyait quelque chose. Il coupa le moteur et laissa le bateau glisser vers une masse plus sombre que le ciel et qui se profilait devant eux. Il manœuvra le gouvernail de façon à longer la paroi rocheuse et lisse de l'île. Ils n'avançaient plus que très lentement. Mais, bientôt, ils purent entendre le bruit caractéristique des vagues sur une plage.

Fleming échoua le canot, prit la fille dans ses bras et la porta, pataugeant dans l'eau froide, jusque sur le sable. On voyait maintenant une clarté dans le ciel — pas encore l'aube, mais peut-être la lune — et il reconnut la petite plage où il était venu avec Judy le jour où ils avaient découvert la cachette de Bridger.

Il chercha un endroit où ils pourraient se reposer. Il faisait trop froid pour qu'ils restent dehors, aussi mena-t-il Andromède dans la caverne qu'il avait explorée avec Judy.

— J'ai l'impression d'être Orphée, dit-il. Mais je mélange les légendes... C'est le rôle de Persée que j'ai joué.

La fatigue lui donnait des vertiges. Il se trompa deux fois de chemin dans les tunnels obscurs. Il ne pouvait plus soutenir Andromède et lui avait même lâché la main, mais il lui parlait par-dessus son épaule pour l'encourager à le suivre.

Il cherchait la salle souterraine où il y avait une profonde nappe d'eau, car il se rappelait que le sol y était sablonneux. C'est là qu'ils seraient le mieux pour dormir. Au bout d'un moment, il comprit qu'il s'était encore trompé de chemin. Il fit demi-tour. Andromède n'était plus derrière lui.

Pris de panique, il se mit à courir, à appeler, faisant clignoter sa torche à toutes les entrées de tunnels. Sa voix résonnait sous les voûtes rocheuses, mais uniquement sa voix. Quand il fut près de la sortie, il fit de nouveau demi-tour. C'était absurde. Elle avait dû se perdre, mais elle ne pouvait pas être très loin. Il s'aperçut toutefois que les embranchements souterrains étaient plus nombreux qu'il ne s'en souvenait. Cela ressemblait à un labyrinthe. Il s'engagea dans plusieurs tunnels. Mais ceux-ci étaient encombrés de rochers ou n'étaient que des impasses. Et, soudain, il se trouva dans la chambre souterraine qu'il avait d'abord cherchée.

Il appela de nouveau, promena sa torche de tous les côtés, convaincu qu'elle ne pouvait être que là. Littéralement à bout de forces, elle avait dû tomber dans un coin et perdre conscience.

Il vit les traces de ses pas dans le sable. Il suivit ces traces et s'arrêta soudain avec un frisson d'horreur. Les dernières empreintes s'arrêtaient au bord de la pièce d'eau. À la surface de celle-ci flottait un gant. Et rien d'autre.

*

* *

Et il ne trouva rien d'autre ! On avait appris à Andromède tant de choses, pensa-t-il amèrement, mais on ne lui avait pas appris à nager ! Une grande houle de chagrin et de remords le traversa. Il passa les heures suivantes à examiner désespérément les cavernes. Puis il retourna dehors, sur la plage, et se coucha entre deux rochers jusqu'à l'aube. Il n'avait pas peur de s'endormir, mais une peur plus grande, quasi délirante, la peur que quelque chose d'innommable ne sortît de la gueule de la caverne, quelque chose d'inextinguible qui venait de millions et de millions de kilomètres, quelque chose qui lui avait parlé, pour la première fois, par une nuit aussi sombre que celle-ci.

Mais rien ne vint. Et, au cours des premières heures du jour, une chaloupe arriva du large et s'approcha de la petite plage. Il ne fit aucune tentative pour fuir. L'équipage le trouva en train de contempler l'éternel mouvement de la mer.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1965

IMPRIME EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE

À propos de cette édition numérique :

Scan, OCR, relecture, mise en page & mise aux formats : Lt Kijé

Relecture : Ninjava

Diffusion : forum Team Alexandriz

Les erreurs flagrantes d'orthographe, de grammaire et de composition ont été corrigées ; les archaïsmes, les usages discutables et les à-peu-près scientifiques ont été scrupuleusement conservés.

Version 1.0 du 27/9/2013